

L'ABSENCE D'AMOUR DANS LA LITTÉRATURE  
CANADIENNE-FRANÇAISE

by

George Igor Shillih,  
B.A., Acadia University, 1955

A thesis submitted in partial fulfilment of  
the requirements for the degree of  
Master of *Arts*.....  
in the Department of  
Romance Studies

We accept this thesis as conforming to the  
standard required from candidates for the  
degree of MASTER OF *Arts*.....

Members of the  
Department of *Romance Studies*

The University of British Columbia

April, 1956

## A B S T R A C T

This study purports to explain why French Canadians, in spite of their heritage of French culture and literature, have failed over the past four centuries, to create one single masterpiece, to give birth to one literary genius.

In examining the various productions of the literature of French Canada, whether they be poems, novels or plays, one cannot but notice that they are almost completely devoid of those analyses of love, of the great passions which constitute the basis of life, and consequently of the great world literatures.

It is generally conceded that literature faithfully mirrors the customs and habits of a nation. The first French colonists who settled along the Saint Lawrence River, had not brought to the New World only Civilization and Christian faith, but also French culture and literary genius. In spite of frontier conditions, there gathered together in Quebec a small, but witty, gay and brilliant society, and the masterpieces of Racine, Corneille and even Molière were performed.

The first works written about Canada appeared by and by, almost all of them of a considerable literary value. However, in spite of the strong influence of France and of the French spirit, there was another influence slowly growing in the scattered settlements and villages, and struggling with all its might and resolution to get control over the spiritual and temporal life of the population: the influence of the Church that was far more concerned with the souls of its flock than with a national literature, which, after all, might even become

dangerous...

The Catholic Church did not lose its dominating influence over the French Canadians after the British conquest; on the contrary, the Clergy became their virtual leader.

Thus, for almost two centuries after the English victory on the Plains of Abraham, Quebec lived behind a spiritual and intellectual iron curtain: dropped by the ecclesiastics who controlled the colony's thinking, acting, writing until the first decades of the twentieth century. French Canadian literature, of course, bears the indelible imprint of this clerical domination, and nowadays, when the Church has lost a great deal of its former power and influence, the change in French Canadian literature, is obvious.

Literature - for the Canadian Clergy - was nothing but a handmaid of their religion. It follows that history, the novel, poetry, criticism and drama, became a means, and a means only, for religious propaganda. History - less dangerous from the moral point of view - was, in consequence, the most popular. French Canadians can boast of many an "Histoire du Canada", where their historians reveal, with few exceptions, of course, their own philosophy which is essentially religious. The novel, so much read and admired in Europe, was considered in French Quebec as a "weapon forged by Satan himself to destroy Mankind". It was almost non-existent until the beginning of the twentieth century. Only two types were allowed: the historical novel and the "propaganda novel". Poetry was tolerated, yet the poets were not allowed to sing of anything else but of the soil, the race, the glorious past, God and the altar, simple piety, idyllic country and community life and nature...

All other objects - love and passions generally, were condemned as immoral. The rôle of "criticism" - if we can speak of criticism - , was decidedly militant: the Canadian "official" critics fought against "liberal ideas", against "Voltairiens", "philosophes"... A French Canadian National Theatre was allowed in Quebec but recently.

Thus, the internal struggle between Free Thought and a rather narrow-minded "Canadian Catholicism" is perhaps one of the most interesting aspects of French Canadian literature, and can, to a certain point, give some inkling of its future development.

---

ACKNOWLEDGEMENT

My sincere gratitude is due to  
Dr. G.Tougas for his kind  
assistance, suggestions and encouragement.

PRÉFACE

Le présent ouvrage a pour but l'étude critique des oeuvres les plus importantes et les plus significatives des principaux auteurs canadiens-français - des historiens, des poètes, des romanciers, des critiques, des dramaturges; c'est une évaluation, et une analyse par laquelle nous nous évertuerons à prouver que c'est justement l'absence du sentiment de l'amour et celle de la passion dans la littérature canadienne-française qui sont, avant tout, responsables de ce que cette littérature naissante n'est ni aussi grande, ni d'une perfection aussi achevée que celle de la mère patrie, de ce que le niveau de sa formation artistique est bien loin d'être suffisamment élevé, et de ce qu'elle ne produit pas encore les oeuvres dont l'esprit canadien est capable.

La littérature canadienne-française est foncièrement catholique par l'inspiration et par le sentiment. Elle est à peu près entièrement dépourvue d'amour, de grandes passions, et la représentation impitoyable de la réalité lui fait défaut. Elle exalte la vertu et flétrit le mal. Pour la plupart des Canadiens elle n'est que la servante de la religion. Cet esprit catholique, sinon puritain, se fait d'autant plus sentir dans beaucoup de ses oeuvres que les ecclésiastiques constituent une partie considérable de l'élite. En France, l'écrivain n'a pas pour mission de moraliser les foules. L'art est essentiellement amoral. A Québec, au contraire, on considère les plus grandes oeuvres européennes de ce genre comme dangereuses au point de vue moral et religieux. Loin de se plaindre d'avoir une littérature encore dans l'enfance, on se console assez facilement à la pensée que la littérature canadienne-française est meilleure, moralement, que les créations littéraires françaises et européennes.

Voltaire dit plaisamment dans la préface de "Zaïre":

"Pour faire un ouvrage parfait,  
Il faudrait se donner au diable  
Et c'est ce que je n'ai pas fait." (1)

Au Canada français et catholique on prétend qu'on n'a pas besoin d'une littérature immorale, on déteste franchement le réalisme audacieux du roman moderne qui est "une arme forgée par Satan lui-même pour la destruction du genre humain" (2), et on rejette la doctrine de l'art pour l'art comme essentiellement païenne. Imprégnés de tradition et d'éducation religieuses, les poètes et les romanciers canadiens-français expriment surtout dans leurs oeuvres l'idéal chrétien et les aspirations morales. Les critiques canadiens-français voient la différence entre la littérature française et la littérature canadienne-française, mais ils ne s'en soucient guère. M. Bourassa, fidèle interprète de la grande majorité de ses compatriotes, répond même très sérieusement, en parlant de la valeur de sa littérature nationale:

"Nous avons moins écrit, beaucoup moins, et de moins beaux livres que nos cousins de France; mais en revanche, nous n'avons pas blasphémé Dieu, nous n'avons pas renié l'Eglise, notre mère, ni la France chrétienne, patrie de nos aïeux... Nous gardons rancune à ses malfaiteurs littéraires... Toutes ces 'bêtes d'encre' nous apparaissent comme les pires ennemis de la race et de la civilisation française, plus coupables que les Bazaine, les Malvy, les Bolo. Ceux-ci ont servi les desseins de l'ennemi; les autres souillent l'âme nationale, ils déshonorent les morts et corrompent les vivants, ils tuent même les enfants à naître! Non, certes, de cette catégorie de Français nous n'envions ni la langue, ni la gloire littéraire; et nous ne tenons pas du tout à nourrir de leurs putrides élucubrations l'intelligence de nos enfants..." (3)

Ces "bêtes d'encre", naturellement, sont les grands artistes comme Stendhal, Balzac, Flaubert, Zola, Anatole France, Baudelaire, et leurs "putrides élucubrations", les chefs-d'oeuvre comme "Le Rouge et le Noir", "Le Père Goriot", "Madame Bovary", "Germinal", "Le Jardin d'Epicure",

---

(1) Voltaire, Oeuvres choisies, Paris, Librairie A. Hatier, 1925.

(2) Tardivel, J., Pour la patrie, Montréal, Cadieux et Derone, 1895, p.3.

(3) Bourassa, H., La langue gardienne de la foi, Montréal, 1918, p.47.

"Les Fleurs du Mal"...

Ce point de vue religieux et moral, assez étroit et pédantesque - qui se manifeste au Canada français toujours et partout - explique jusqu'à un certain point la faiblesse et la monotonie de la littérature canadienne-française. Octave Crémazie, un de ses poètes nationaux, exilé en France, n'était pas tout à fait injuste en écrivant que ses compatriotes avaient une "mentalité d'épicier" (4) et que, dans ces conditions, ils ne parviendraient "jamais à créer une société littéraire, artistique." (5)

Pourtant, nous ne voulons pas du tout dire par là que la littérature canadienne-française n'ait pas la possibilité de se perfectionner dans un épanouissement soudain, vigoureux et spontané. De même, nous n'avons pas l'intention de prétendre qu'elle manque d'artistes, d'esthètes et de poètes, et qu'elle ne soit pas capable de créer quelque chose de grande valeur, de nouveau, une littérature qui soit à la fois canadienne et universelle.

Au contraire, nous croyons à la grandeur, à la puissance, à l'originalité, aux forces créatrices de la littérature canadienne-française; néanmoins, en critique impartial, il nous faut regarder les choses de plus près, examiner et étudier soigneusement, d'une manière objective, les différents éléments de cette littérature - jusqu'aujourd'hui le plus souvent ignorés - et finalement expliquer pourquoi l'amour et la passion sont presque entièrement absents de la littérature canadienne-française, à l'exception de quelques oeuvres publiées récemment.

Tous ceux qui écrivent au sujet de la littérature canadienne-française peuvent espérer que l'avenir vaudra mieux que le passé. Il s'est écoulé bien du temps depuis que les premiers hommes de lettres de Québec se sont mis au travail. Leur littérature fut tardive et languissante. Et

---

(4) Crémazie, O., Oeuvres complètes, p.28.

(5) Ibid, p.30.

quand les premiers des ouvrages les plus importants virent le jour, ils ne brillaient que d'un pâle éclat si l'on les comparait aux productions littéraires françaises. D'une valeur locale, manquant de suite et de solidité, dépourvus presque complètement et du sentiment de l'amour et de passion, les poèmes, les contes et les romans canadiens furent plus ou moins inconnus en France, et entièrement en Europe.

Les hommes de lettres du Canada français n'ont pas encore révélé la richesse et la beauté de leur immense pays au reste du monde; ils n'ont pas encore décrit leur nation avec une maîtrise suffisante, permettant au lecteur de la voir vivre et espérer, aimer et lutter, travailler et mourir; ils n'ont pas encore chanté la sauvage et terrible beauté de leur patrie bien-aimée; ils n'ont pas encore pénétré la profondeur de son âme mystérieuse; ils ne l'ont pas encore laissée parler. Non, le Canada reste toujours une énigme silencieuse et grave, attendant que ses auteurs le présentent.

Il serait, sans doute, peu raisonnable d'attendre du poète, du romancier ou du dramaturge canadien quelque chose d'impossible et qui fasse sensation, ce que beaucoup de gens avaient attendu et attendent encore. Selon notre manière de voir, elle est mal choisie, cette obsession de l'excentricité d'une force originale, et de tous les autres développements anormaux, nés du désir d'être à tout prix canadien. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'Europe comprend la position d'une nation assez jeune du Nouveau Monde, ayant égard à ses efforts, à ses nobles aspirations. C'est pourquoi elle saluerait toute oeuvre canadienne-française qui puisse être égalée au roman simple, mais puissant et réaliste, de Martha Ostenso, "Wild Geese", quelque chose qui révélerait de même l'âme des hommes et des femmes du Canada, le plus intime de leur coeur, leur mentalité, aidant ainsi à la fois à la meilleure connaissance de

leurs moeurs et de leurs coutumes, de leur vie et de leurs rapports avec la nature.

Il est assez curieux de penser à la grandeur et à la prééminence de la France, ce vrai foyer de culture et un des guides intellectuels du monde civilisé, et en même temps aux créations insignifiantes et médiocres de sa fille lointaine, le Canada français, qui, néanmoins, a fait preuve - en dépit de son retard dans le domaine littéraire dès les premiers jours - d'une vitalité extraordinaire, de courage, de vigueur, de maturité et de philosophie pratique. Peu à peu, il commence à se réveiller de son sommeil léthargique, tout en devenant politiquement et économiquement ce que le monde appelle aujourd'hui "une puissance internationale".

Sans aucun doute, les Canadiens-français de notre temps n'ont pas beaucoup en commun avec leurs frères d'outre-mer, du moins en ce qui concerne la littérature et la culture; cependant, on ne peut nier que tout au fond de leur coeur ils ne soient toujours restés Français. Ils sont des héritiers, heureux et dignes d'envie, de leur grande mère patrie, ayant à leur disposition des trésors inépuisables qui sont la plus belle réalisation du patrimoine spirituel et artistique de notre civilisation: la littérature et la langue françaises.

En effet, ils ont l'entière possibilité de montrer leur talent, tous les moyens de réussir dans le domaine de la littérature, de l'art, de la science. Les voilà, sur les rives du Saint-Laurent, sur un territoire quatre fois aussi grand que la France, nation jeune, vigoureuse, tenace, comptant quatre millions d'habitants, âgée de plus de quatre siècles, vivant dans l'union avec une autre grande nation, la Grande Bretagne, qui n'est pas seulement connue dans le monde pour le caractère démocratique de ses institutions politiques, mais célèbre aussi par sa culture, son

histoire et sa tradition, et dont l'influence ne peut avoir que des effets bienfaisants et féconds sur toute nation voisine.

Pourquoi donc, malgré la grande culture française, malgré sa tradition et sa littérature, son esprit gaulois et son esprit chevaleresque, mais surtout sa langue, célèbre à cause de sa précision dans l'expression, de sa force, sa richesse et sa vivacité, les Canadiens-français n'ont-ils pas réussi pendant ces deux derniers siècles à créer un seul chef-d'oeuvre, à donner naissance à un seul génie littéraire? Où chercher les raisons de cet état intellectuel arriéré, de cette paresse de l'esprit, de cette surprenante stérilité littéraire, du manque presque total d'amour et de passion dans leurs poèmes, leurs contes, leurs romans et leurs drames, sans nul doute les éléments les plus importants, sinon les principaux, de toute grande littérature moderne?

Quels sont donc les motifs mystérieux qui avaient empêché les Canadiens-français de devenir une force éminente dans le domaine littéraire de l'Amérique du Nord? D'où vient que les Américains ont pris la première place, et sont devenus des guides spirituels et intellectuels du Nouveau Monde d'aujourd'hui, exerçant même une influence sur la littérature et sur la pensée du Vieux Monde?

Naturellement, le Canada français est encore un pays jeune, ses habitants ayant vécu en lutte perpétuelle avec la nature, avec la contrée sauvage et avec les Indiens, et par conséquent, il leur est resté peu de temps pour se préoccuper de la littérature, des beaux-arts... Mais les Américains ont éprouvé les mêmes difficultés, ils constituent une nation jeune et ont eu à lutter, eux aussi, contre les forces de la nature, contre la contrée sauvage, contre l'immensité de leur pays. Toutefois, ils ont produit un grand nombre d'hommes de génie - Poë, Melville, Lewis,

Whitman, Sandburg, dont les chefs-d'oeuvre sont admirés et lus par toutes les nations de l'Europe et du monde civilisé.

Pourtant, les Canadiens ont perdu leur liberté et leur indépendance. Ils ont été assujettis par les Anglais. - Tout cela est vrai; néanmoins, on ne doit pas oublier qu'il y a en Europe des nations qui ont vécu des siècles entiers sous le joug de leurs voisins plus forts, ayant passé par de rudes épreuves, leurs habitants ayant été persécutés, tués, emprisonnés, cruellement exploités, et cependant, elles ont survécu et créé des chefs-d'oeuvre. Et leurs maîtres n'étaient pas si humains, si indulgents que les Anglais.

Les Canadiens prétendent souvent qu'on ne saurait les comparer aux Américains. Les habitants des Etats-Unis ont l'avantage du nombre, et leur pays est l'une des grandes puissances du monde. Or, un homme de génie est en dehors du temps et des contingences matérielles. Il peut venir au monde à toute heure, sans qu'on sache pour quelle raison la puissance de son génie s'exerce dans le domaine de la pensée et de l'émotion. Il peut naître dans un petit paradis, sanctuaire de la culture et de l'art, comme Dante dans la ville de Florence; son lieu natal est parfois une ville marchande, cosmopolite et animée, riche en souvenirs et en échos des voix du Moyen Age, comme Francfort-sur-le-Main, la ville natale de Goethe. Il peut arriver qu'il soit né à la campagne comme Pascal. Il peut être fils de la vaste steppe, comme Dostoïevsky ou Tolstoï; il peut apparaître parmi les puritains, étroits d'esprit et haïssant la beauté, éloigné de toute source de culture, comme justement Edgar Poe...

Outre cela, les auteurs canadiens-français avaient déjà eu le moyen de se faire apprécier et écouter. Car, comme la grande littérature française, la littérature canadienne-française est écrite dans une langue

universelle (6), comprise de toutes les nations civilisées. Par conséquent, la poésie, la prose et le drame canadiens-français peuvent être lus, admirés et critiqués de première main - dans le texte original - sans être condamnés à l'horrible traitement et aux méthodes de Procruste d'une traduction (excepté lorsque cette traduction est faite par un génie et un poète!) comme le sont tant de littératures excellentes, mais malheureusement presque inaccessibles, celles des petites nations européennes peu connues.

Aussi semble-t-il assez difficile de comprendre que les poètes, les romanciers et les historiens canadiens-français, malgré leur héritage français, les richesses spirituelles et les autres avantages, n'aient pas encore réussi à apporter une contribution considérable à la culture et aux trésors communs de l'humanité. Ils ont déjà écrit beaucoup de livres, des centaines de poèmes du "terroir", du "foyer", du "clocher" et de l'"habitant", des contes, des romans, des histoires et des dissertations innombrables; toutefois, il n'y a pas là une seule oeuvre vraiment grande.

Parmi ces hommes il n'y a pas d'auteurs immortels vers lesquels nous pourrions porter nos regards et dont la lumière nous montrerait le bon chemin. Il est vrai qu'il y avait, dans le domaine de la poésie canadienne-française, des poètes qui avaient tous les signes du génie, Emile Nelligan et Saint-Denys-Garneau, mais ils n'avaient pas produit, ils ne pouvaient produire d'oeuvre digne de leur remarquable force intellectuelle, de leur extraordinaire faculté imaginative et créatrice. Ils disparurent, l'un après l'autre, dans la nuit - comme des météores - laissant cette nuit encore plus sombre et plus misérable qu'auparavant.

---

(6) Pouchkine a écrit à un de ses amis: "Mon ami, je vous parlerai la langue de l'Europe; elle m'est plus familière que la nôtre..." Pour reprendre le mot de Pouchkine, la langue française est incontestablement "la langue de l'Europe" aussi bien que du monde... (Bédier et Hazard: L'Histoire de la Littérature française, Larousse, Paris, pp. 292-293, II.

On ne peut s'empêcher de se demander avec étonnement: Pourquoi en fut-il ainsi? Quelle était donc l'invisible force qui détruisit dans son germe le génie créateur de grands poètes et prosateurs canadiens-français dont on avait si ardemment désiré la venue? Quelle est la raison de cette passivité et de cette soumission d'une nation entière? Quelle est la raison de cette uniformité, de cette monotonie, de ce point de vue exclusif? De cette absence du sentiment de l'amour dans la littérature canadienne-française?

Ces questions, qui se représentent sans cesse à l'esprit de celui qui étudie la littérature canadienne-française, ne sont pas seulement d'une grande importance pour le Canada français, mais aussi pour tout le Canada, parce que le prestige d'une nation quelconque est beaucoup plus grand si elle possède une vieille tradition, une remarquable culture et, en particulier, une littérature nationale originale - puissante, vigoureuse et artistique - l'expression fidèle du sol où cette nation a pris racine.

Avant de donner une réponse plus détaillée à ces questions, qui sont regardées comme essentielles à cet ouvrage, il faut faire brièvement une comparaison avec une autre littérature, semblable à la littérature canadienne-française, tout en examinant ses commencements, son développement, les conditions dans lesquelles elle a grandi et mûri. Cette littérature sera la littérature américaine.

L'on peut considérer les littératures américaine et canadienne-française comme les soeurs jumelles du Nouveau Monde. C'est pourquoi cette comparaison est valable. Des quatre plus grandes nations qui vivent aujourd'hui sur le Continent de l'Amérique du Nord, les Canadiens français possèdent une des plus vieilles littératures; ce sont les oeuvres de leurs hommes célèbres - explorateurs, colonisateurs, aventuriers et

missionnaires comme Jacques Cartier, Samuel de Champlain, l'ingénieur Baron de La Montan, et le Père Charlevoix, qui, bien qu'ils ne soient pas nés au Canada, avaient été tout de même les premiers qui l'avaient chanté, glorifiant son sol et son peuple. (7)

Quand les Français avec leur courage extraordinaire, leur persévérance et leur volonté invincible, toujours prêts à faire des sacrifices, s'établirent sur les rives d'un fleuve gigantesque qui, croyaient-ils, était le passage à l'ouest vers la Chine, ils y posèrent la première pierre, et y établirent ainsi une fondation ferme pour la Province de Québec de nos jours. Leurs efforts, cependant, n'avaient pas été vains: on peut encore voir partout au Canada français la croix et l'emblème des trois fleurs de lis qui, il y a longtemps, annonçaient à tout le monde que ce territoire appartenait au Roi de France.

Profondément religieux, possédant un goût artistique et un amour passionné pour leurs vieilles chansons populaires, leurs contes, leurs drames héroïques, les Français ne sont pas venus les mains vides en Amérique: au contraire, ils ont apporté de l'Europe la culture, la civilisation et le christianisme. De bonne heure déjà ils commençaient à créer à Québec, la capitale de la Colonie royale de la Nouvelle-France, une société brillante, frivole autant que spirituelle, d'hommes galants et de dames charmantes; et la forêt vierge qui jusqu'alors n'avait entendu que des sons doux et plaintifs de quelque guerrier indien solitaire, chantant à Manitou, tout soudainement entendit les vers immortels de Racine.

---

(7) L'auteur de cette thèse y partage l'opinion de quelques critiques littéraires, de M. Henri d'Arles ("Estampes", Montréal, 1923, p.203 et suivantes), de M.F. Mason-Jones ("Le Roman Canadien-français", Montpellier, 1931, p.80), de M.J. Léger ("Le Canada français et son expression littéraire", Paris, 1938, p.16), et non pas de l'Abbé C. Roy ("Nos origines littéraires", Québec, 1909, p.126). Après tout, la période de 1608 à 1760 était une époque de formation, constituant en somme la première enfance de la littérature coloniale.

Les premiers ouvrages écrits sur le Canada apparurent dès 1598: "Discours du Voyage fait par le Capitaine Jacques Cartier". Il fut suivi par des oeuvres religieuses, historiques et séculières: "Des Sauvages, ou Voyages de Samuel de Champlain", "Première Relation", "Nouveaux Voyages de M. le Baron de La Hontan", "Histoire et Description Générale de la Nouvelle-France"... (8)

Ce n'étaient pas des chefs-d'oeuvre, il est vrai, toutefois l'écho d'un étrange pays, vaste et sauvage, a fort influencé des maîtres tels que Rabelais, Rousseau, Chateaubriand... Bien qu'à peu près toutes les pages portent la marque de la simplicité et de la sincérité, du zèle et de la vérité, elles ont, néanmoins, des signes évidents de grandeur.

Cartier saisit souvent le détail pittoresque, en le crayonnant sèche-ment, sans commentaire. Champlain est un excellent observateur, doué d'imagination. De temps en temps il égaye ses récits par des descriptions agréables. Le Père Charlevoix est un historien sérieux et le premier écrivain de ce temps qui fut pris par le charme de la nature canadienne. Dans la correspondance de Marie de l'Incarnation, cette mystique jetée dans la vie active de la mission, on retrouve "une vivacité, un abandon, une liberté qui sont du monde plus que du couvent..." (9) Et La Hontan, ce jeune aristocrate d'une moralité douteuse, nous a donné une oeuvre vivante et colorée, et vraiment artistique, qui nous entraîne dans les forêts immenses et lointaines du Canada. Tous ces écrivains montraient la Nouvelle-France de points de vue différents: chacun écrivait suivant son coeur.

Mais malgré la grande influence de la France absolutiste et de l'esprit

- 
- (8) Cartier, J. Discours du Voyage, Rouen, 1598; Champlain, S., Des Sauvages, Paris, 1603; Marie de l'Incarnation, Première Relation, Paris, 1633; La Hontan, Nouveaux Voyages, La Haye, 1703; Charlevoix, Histoire et description générale de la Nouvelle-France, Paris, 1744.
- (9) Brémond, Histoire littéraire du sentiment religieux en France, t.VI. Paris, 1933, p.119.

français, aussi bien que de cette liberté d'expression, si caractéristique du Grand Siècle, il y en a eu une autre dans la Vallée du Saint-Laurent qui, peu à peu, commençait à s'emparer des établissements et villages épars, tendant à obtenir le contrôle de la vie spirituelle de la population: l'influence de l'Eglise, qui se souciait beaucoup plus des âmes de ses ouailles que de la littérature nationale qui pourrait devenir dangereuse. Et pourtant, il était trop tôt; l'heure de la domination de la toute-puissante Eglise n'était pas encore venue, et on a joué en Nouvelle-France des pièces défendues, condamnées, comme "Mithridate", "Nicomède", "L'école des Femmes" et même "Tartuffe".

Puis, après la victoire anglaise des Plaines d'Abraham, la situation changea tout d'un coup: l'époque assez libre, gaie et créatrice des dernières années de la domination française est passée à tout jamais, et la population canadienne-française tomba sous un double esclavage: l'un, visible, du côté des Anglais, l'autre, invisible, du côté du Clergé canadien-français. Ils restèrent sous le premier joug jusqu'en 1840 quand ils obtinrent leur indépendance avec l'Acte d'Union; et à l'heure actuelle, quelques intellectuels font des efforts pour se débarrasser du second.

Pendant presque deux siècles, après la conquête britannique du Canada français, Québec avait vécu derrière un rideau de fer spirituel et intellectuel baissé par les ecclésiastiques qui contrôlaient la manière de penser, de créer et d'agir de la colonie, et qui cherchaient à protéger le simple habitant, non seulement de la contamination morale de l'hérésie et du matérialisme anglo-saxon et américain, mais aussi de la dangereuse pensée libre et des créations littéraires et immorales des Français et des autres nations européennes.

Dès que l'Eglise, qui était à cette époque-là la seule institution canadienne-française existante, eut obtenu un contrôle ferme sur la vie

spirituelle et morale des masses - et elle eut l'assistance entière et enthousiaste des administrateurs coloniaux britanniques, qui conçurent la politique de "diviser pour régner" comme la meilleure assurance contre ce que Pitt appelait "le danger d'un autre grand schisme anglo-saxon", semblable à celui de 1776, - les poètes et les romanciers canadiens-français ne furent autorisés à chanter que le sol canadien et le passé glorieux de leur race. Dieu et l'autel et la piété simple étaient aussi des sujets recommandés. L'on pouvait également célébrer la vie idyllique du foyer, de la communauté, et la nature. Tous les autres sujets - l'amour, les sentiments puissants, la passion, le désespoir, la beauté d'une femme, l'extase d'un paradis artificiel, les désirs ardents et violents, étaient considérés et condamnés comme immoraux; et malheur au poète qui oserait écrire de tels poèmes défendus, et empoisonner de cette manière le coeur innocent du peuple. Il ne pouvait plus rester à Québec.

Et, de fait, un esprit aimant la liberté, un poète ayant quelque génie, ne pourrait vivre longtemps dans cette atmosphère moyenâgeuse. Ou il en perdra la raison comme le jeune Nelligan; ou il évitera la société de ses compatriotes, comme Chopin, Morin... Il se pourra aussi qu'il se fasse rimailleur, ce qui est la chose la plus terrible qui lui puisse arriver. On ne le comprendra pas, il n'obtiendra aucun encouragement du public et, victime du milieu et de l'éducation, sera, tôt ou tard, forcé de s'humilier et d'accepter les sujets qui lui seront permis. Et s'il tentait de se révolter contre ses guides spirituels, contre le Clergé, il souffrirait doublement: frappé d'ostracisme, méprisé comme "empoisonneur" et "ennemi du peuple", et poursuivi par le remords, se sentant criminel et véritablement traître.

Car l'éducation est restée durant plus de trois siècles le domaine exclusif de l'Eglise: les écoles primaires, les écoles secondaires, puis

l'université ont été dirigées par elle. Sans nul doute, l'Eglise exerçait aussi une influence puissante sur la vie des familles et sur la vie publique.

Le service que le Clergé catholique avait rendu à la population canadienne-française d'une manière si désintéressée, est, incontestablement, considérable et digne de notre admiration, et ses effets sont évidents; car il n'y a guère de nation aujourd'hui que l'on puisse comparer au Canada français pour la morale, la simplicité de caractère, la noblesse de coeur, l'amour de la patrie, la vie de famille et la sincérité religieuse.

Cependant, un pareil sol n'est pas propice à l'éclosion d'une grande littérature. L'artiste, le poète, le romancier, pour créer leurs chefs-d'oeuvre, ont besoin de l'expression libre de la pensée. Or, à Québec, il n'en avait jamais été ainsi: tous les ouvrages qui étaient ou auraient pu devenir dangereux pour la morale, pour les âmes des lecteurs, avaient été bannis et défendus absolument; et toutes les sciences qui mettaient en question la loi divine, ou menaient au scepticisme, avaient été ignorées.

A la différence des colonisateurs français, les colons américains ne se souciaient guère d'écrire des ouvrages comme, par exemple, les "Ecrits spirituels et historiques" d'une Marie de l'Incarnation. Ces colons, le plus souvent des dissidents protestants, matelots, soldats, marchands et aventuriers - les gens qui désiraient oublier le passé - n'avaient pas immigré dans le Nouveau Monde par pur idéalisme, par patriotisme ou zèle religieux, comme la plupart des Canadiens-français.

Vers 1600, les efforts des colons américains étaient principalement concentrés sur la conquête des nouveaux territoires, sur la fondation de l'ordre social et celle d'un gouvernement stable. Les écrits des résidents

américains d'alors étaient, pour la plupart, à l'imitation des oeuvres anglaises. Ils ne valaient pas grand'chose. Le plus souvent ils se composaient de récits personnels et de voyage, de journaux, de rapports descriptifs et historiques, de sermons, et de quelques exemples de vers légers et de peu de valeur.

Mais avec l'Oligarchie des Puritains en Nouvelle-Angleterre, il y eut une inondation de littérature religieuse - sermons, cantiques, écrits polémiques ou utilitaires, qui n'ont aujourd'hui aucune autre importance, sauf dans le domaine historique. Par surcroît, il y avait beaucoup de superstition chez eux, comme la croyance aux sorcières et aux pouvoirs démoniaques des Indiens: cela avait été presque inconnu au Canada français catholique.

Le premier livre de quelque importance fut "Simple Cobbler of Aggawam" (1647) par Nathaniel Ward. Trois années plus tard, les vers d'Anne Bradstreet, "The Tenth Muse", simples poèmes sur la religion et la nature, étaient assez près de la littérature pure. Toutefois, il était encore trop tôt pour parler de littérature de ce genre. Sous l'influence des Puritains, toujours croissante, l'attention s'était concentrée principalement sur les sujets religieux. Les sermons étaient les produits les plus nombreux de la presse. Toutes les autres tentatives littéraires étaient considérées comme dangereuses.

L'oeuvre la plus populaire - oeuvre d'ailleurs unique - de cette période fut le long poème du Révérend Wigglesworth, "The Day of Doom", qui décrivait le Jugement Dernier en termes terrifiants et sulfureux. Le célèbre Révérend Cotton Mather suivit. Il défendait avec passion les exécutions des sorcières, et était l'auteur d'environ quatre cent ouvrages dont le plus remarquable était "Magnalia Christi Americana". Tous ces livres exerçaient une grande influence sur la pensée de l'Américain d'alors,

et cette influence peut être senti de temps à autre même aujourd'hui. Le Dieu des Puritains fut transformé en une sorte de Démon supérieur, toujours hostile et sans aucune pitié.

Avec la Révolution américaine, cependant, de 1775 à 1783, il y eut un bouleversement total dans le domaine de la littérature et de l'art, une révolte violente contre l'esprit étroit et le puritanisme de quelques personnes. Et la forteresse gigantesque du Puritanisme, qui, jusque-là, avait dominé toutes les phases et tous les aspects de la vie américaine: la vie publique, religieuse, politique et culturelle, avait commencé à s'écrouler.

Et là où les Canadiens-français, combattant pour la cause de la pensée libre, avaient misérablement échoué, les Américains avaient réussi, préparant ainsi la voie à des maîtres tels que Poë, Whitman, Emerson, Lowell, Whittier, Hawthorne, Longfellow, Holmes, Thoreau, Irving, Melville, Twain et autres. Le Siècle d'Or de la littérature américaine commençait.

Inévitablement, à ses débuts, simple rejeton ou reflet de la littérature anglaise, la littérature américaine, libre et agressive acquit graduellement sa propre individualité, en se débarrassant des influences étrangères, et aujourd'hui tout le monde reconnaît que c'est une grande et riche littérature, comme toute autre littérature moderne indépendante. Et à présent, de nouveaux hommes de lettres donnent à l'Amérique et au monde de nouveaux chefs-d'oeuvre: Upton Sinclair, Dreiser, Lewis, O'Neil, Sandburg, Lindsay, Hemingway, Wolfe, Dos Passos, Steinbeck, Buck, Frost, Santayana, Faulkner, d'autres encore, produisant une littérature américaine qui est cependant largement universelle.

Tant qu'une nation n'est pas tout à fait libre d'exprimer sa personnalité, libre dans le domaine de la politique, aussi bien que dans celui de la religion, on ne peut espérer qu'elle créera des chefs-d'oeuvre.

Pendant que Sandburg, intrépide et altier, écrivait ses "Poèmes de Chicago", montrant à tout le monde la force et la grandeur des Etats-Unis, le poète canadien-français en est toujours aux "Contes vrais", et "toute la littérature est profondément religieuse et sa voix n'insulte ni Dieu, ni la religion..."

\* \* \*

Le lecteur trouvera dans le dix chapitres suivants une étude critique dont le but est d'expliquer pourquoi la littérature canadienne-française ne s'est pas élevée, pendant plus de deux siècles, jusqu'à la dignité des oeuvres classiques. Nous tenterons aussi de prouver que c'est le contrôle constant et sévère des écrivains et de leurs oeuvres - ce rideau de fer spirituel et intellectuel des ecclésiastiques - qui est principalement responsable du fait que l'amour et la passion manquent dans la littérature canadienne-française.

C'est donc sur un terrain presque inexploré que nous nous aventurons à pénétrer, c'est sur une "terre inconnue" que nous entreprenons nos recherches. A notre connaissance, il n'y a en français ou en anglais aucun ouvrage qui étudie et analyse la littérature canadienne-française du même point de vue critique que le nôtre.

Tel est le plan de notre travail: dans la Première Partie nous étudierons le développement historique, culturel, religieux et politique de Québec des commencements jusqu'à nos jours, et en particulier toutes les forces et toutes les influences qui, peu à peu, ont détruit la liberté de la pensée et l'expression française au Canada. (10)

Dans la Seconde Partie nous étudierons la littérature canadienne-

---

(10) "Les Canadiens, sous la domination française, ont joui d'une grande liberté." Casgrain, Une paroisse canadienne au XVIIe siècle, Québec, 1880, p.163.

française à la lumière d'une critique des oeuvres et des écrivains les plus importants, tout en examinant la valeur artistique et littéraire de la prose et de la poésie en général.

Nous voudrions surtout être plus exact et concret que beaucoup de nos prédécesseurs - les écrivains et les critiques de la littérature canadienne-française - qui souvent, font état de l'"optimisme", de la "préparation du terrain", et qui voyaient le Canada comme un "pays jeune, pays américain", dont la littérature "est pour nous digne d'intérêt"... Tout cela est bien éloquent, bien beau, mais, malheureusement, ce n'est pas la solution de notre problème.

L'importance de cette thèse, au contraire, consiste dans le fait que nous espérons trouver une réponse à cette question: pourquoi le Canada français, cette forteresse du Génie latin dans le Nouveau Monde, fut-il si longtemps dans un état intellectuel et culturel arriéré, pourquoi n'a-t-il pas encore réussi à nous donner un chef-d'oeuvre, un génie?

Pour écrire un livre puissant il faut choisir un grand sujet, et pour écrire sur un tel sujet on doit être entièrement libre. La liberté, c'est la seule garantie de toute vraie littérature.

Et aujourd'hui justement il est plus que jamais nécessaire que la littérature canadienne-française parvienne enfin à l'indépendance, à sa liberté d'expression.

**PREMIÈRE PARTIE**

I.

LE GÉNIE FRANÇAIS

"L'histoire de la littérature canadienne-française, écrit M. B. Brunet, offre cette singularité que ses meilleurs écrivains se rencontrent à ses débuts et à la période contemporaine: le prologue et l'épilogue ont plus d'importance que le corps de l'ouvrage. S'ils comptent des noms remarquables, les âges intermédiaires, jugés dans l'ensemble, ne s'élèvent guère au-dessus d'une honorable médiocrité..." (1).

Bien que la juste observation du critique littéraire québécois à l'égard de la littérature canadienne-française des dix-huitième et dix-neuvième siècles ne nous donne pas une explication tout à fait satisfaisante et directe, elle est pourtant d'une extrême importance pour tous ceux qui ne cesseront de se demander pourquoi les meilleurs écrivains canadiens-français se rencontrent seulement aux débuts et dans la période contemporaine de la littérature canadienne-française, tandis que l'oeuvre féconde de la plupart des autres hommes de lettres canadiens ne s'élève pas au-dessus du médiocre?

Pourquoi justement dans ces premières créations littéraires des fondateurs de la littérature canadienne-française, et encore une fois dans celles d'aujourd'hui, le lecteur trouve-t-il une originalité surprenante, un souffle de liberté, un art personnel, une simplicité, une vivacité de style? Et pourquoi y trouve-t-on de même imagination, entrain, profondeur, richesse en matière spirituelle aussi bien qu'historique, indépendance dans le jugement, hardiesse, précision du détail, poésie, charme, descriptions réalistes, de temps en temps des phrases mordantes et impertinentes, ou bien grossières, mais surtout - variété, vie et vérité?

Dans les années intermédiaires, au contraire, depuis la conquête

---

(1) Brunet, B., Histoire de la littérature canadienne-française, p.7.

anglaise jusqu'au commencement du vingtième siècle, il y a soudainement et assez étrangement un changement complet dans le domaine de cette littérature naissante; et nous n'avons que la littérature dévote et didactique, un nombre infini d'histoires du Canada et une poésie qui abonde en sentiment patriotique aussi bien qu'en descriptions du terroir, cependant que les prosateurs et les poètes imitent presque servilement les anciennes oeuvres classiques qui sont profondément religieuses ou du moins dépourvues des "pièces immorales de rebut".

Et pourquoi ce contraste frappant entre l'expression libre de la pensée artistique et l'expression dogmatique et limitée de la religion catholique? Comment expliquer ce bouleversement intellectuel et littéraire? Ce retour à un état de primitivisme religieux, à une époque presque moyenâgeuse?

Malheureusement, on ne reçoit pas de réponse des critiques littéraires canadiens, ni anciens, ni modernes. Plutôt, on trouvera une explication dans les documents officiels, dans les journaux d'autrefois, dans les Mandements de l'Eglise canadienne.

Mais pour résoudre cette question importante et intéressante, aussi bien que pour mieux comprendre de diverses raisons des forces et des influences qui avaient formé le caractère spirituel du Canadien français pendant des siècles, il faut analyser soigneusement et examiner à fond le prologue de la littérature canadienne-française, tout en remontant les siècles jusqu'à l'époque où le navigateur malouin, Jacques Cartier, remontait le fleuve Saint-Laurent et portait très loin à l'intérieur des terres vierges et des forêts immenses, jusqu'à l'île d'Hochelaga, non seulement la croix et les lis, mais aussi le génie français...

"Et nous fîmes faire une croix de trente pieds de haut, nous raconte Cartier, qui fut faite devant plusieurs d'eux sur la pointe de l'entrée du dit hable, sous la croisillon de laquelle mîmes un écusson

en bosse à trois fleurs de lys, et dessus un écriteau en bois, engravé en grosse lettre de forme, où il y avait, VIVE LE ROY DE FRANCE. Et icelle croix plantâmes sur la dite pointe devant eux, lesquels la regardaient faire et planter. Et après qu'elle fut élevée en l'air, nous mîmes tous à genoux, les mains jointes, en adorant icelle devant eux, et leur fîmes signe, regardant et leur montrant le ciel, que par icelle était notre rédemption, de quoi ils firent plusieurs admirations, en tournant et regardant icelle croix..." (2)

Ce récit pittoresque et touchant de 1534 - qui, cependant, ne manque pas de réalisme et d'exactitude dans l'observation et la description, - constitue, en effet, la première page de la littérature canadienne-française, laquelle s'ouvre avec les "Voyages" de Jacques Cartier, découvreur du Canada, et ceux de Samuel de Champlain, le père de la Nouvelle-France.

C'est déjà dans ces deux oeuvres, encore très chrétiennes, qu'on trouve un certain charme séduisant de pays lointains et de terres inconnues, et on se sent épris presque immédiatement du tout-puissant génie français, de cet esprit sans pareil qui se manifeste de plus en plus dans les genres de la littérature canadienne sous le régime français, soit dans les écrits spirituels, fiévreux et mystiques de Marie de l'Incarnation, soit dans les dialogues impertinents et sarcastiques du Baron de La Montan.

Le trait caractéristique de la jeune littérature canadienne pendant plus de deux siècles du régime français, c'est avant tout une certaine liberté de la pensée et de l'expression, particulièrement si nous la comparons avec celle qui fut écrite plus tard sous la domination anglaise et ecclésiastique. En dépit d'un contrôle infatigable et énergique du Clergé qui grandit toujours en force et en puissance, la plupart des auteurs, principalement des religieux eux-mêmes, ne se gênent point pour décrire la vie et les choses telles qu'ils les voient, même si leurs descriptions sont souvent susceptibles d'être dangereuses pour la moralité

---

(2) Cartier, J., Discours du Voyage, Québec, 1843, p.14.

du peuple. Naturellement, tous les livres sont publiés en France ou à l'étranger, et les pères jésuites surveillent surtout les oeuvres des voyageurs et des aventuriers. Pourtant, à cette époque, la France et le Canada sont un corps et une âme, et ainsi il ne faut pas songer à une domination absolue de l'Eglise. Avec les oeuvres de Cartier, de Champlain, de Lescarbot, mais surtout avec celles du Frère Gabriel-Théodat Sagard, de la Mère Marie de l'Incarnation et du Baron de La Hontan... le génie littéraire français est transplanté sur le sol d'un pays sauvage.

Malgré la grande influence de l'Eglise catholique en France, le clergé n'y était jamais tout-puissant comme, par exemple, en Espagne. Si l'on examine l'Eglise dans ses rapports avec la société, c'est-à-dire, avec l'aristocratie, la bourgeoisie et le peuple, on devra en tenir le plus grand compte, parce que l'esprit public est toujours ou inspiré par elle, ou en réaction contre elle. On y est pieux, mais trop indépendant et trop individuel pour se soumettre entièrement à n'importe qui.

La religion pénètre la littérature, c'est vrai, mais sans l'emvahir exclusivement. Dès la période du moyen âge et tout le temps pendant les siècles suivants, le clergé avait seul représenté l'autorité morale; néanmoins le clergé séculier, pas plus que le clergé régulier, n'était hostile à la littérature, à la poésie, aux beaux-arts: à l'exception de quelques bigots, faux dévots et Tartuffes, il avait le goût de la beauté, et même de la beauté païenne. Plus tard, on voit beaucoup de cardinaux et d'évêques se faire les protecteurs des poètes et des érudits, et consacrer une large part de leurs revenus à pensionner des gens de lettres, des savants, des artistes.

En France, l'Eglise catholique était plus ou moins tolérante, la religion toujours humaine et traitable, et pour cette raison assez populaire parmi les paysans. Le clergé se trouvait en contact quotidien avec le peuple.

La vie sociale était en quelque sorte rythmée par la religion. L'Eglise devint un symbole: cette Eglise universelle où le riche et le pauvre sont égaux devant Dieu, où la parole du prêtre annonce la justice future et la vie éternelle, où l'enchantement artistique se mêle à l'attrait du mystère.

Naturellement, dans la littérature bourgeoise, narrative ou dramatique, s'étale de bonne heure la satire mordante contre le clergé et les moines qui, d'une manière ou d'une autre, se sont montrés indignes d'être les serviteurs de Dieu. L'opinion publique est sévère pour leurs fautes, et on se moque d'eux avec beaucoup d'esprit. On attaque impitoyablement aussi les faux dévots, les bigots, les hypocrites et les fanatiques. Le clergé, cependant, si puissant et influent dans ce pays et en particulier à la Cour, avait toléré à peu près toutes ces satires, justes ou injustes, dont la violence étonne le lecteur aujourd'hui... (3)

Le clergé exerçait une censure sévère sur le dogme, mais pour les personnes il tolérait tout. A cause de cela, si les écrivains protestants, libertins et athées redoublent d'attaques contre lui, les catholiques ne le raillent plus avec la même ardeur qu'au Moyen Age, du moins en France. Cette attitude pacifique et tolérante de l'Eglise de France semblera peut-être singulière, pourtant il y a diverses raisons qui nous donnent une explication assez satisfaisante. L'autorité ecclésiastique, combattant avec succès le protestantisme, se sentait peut-être si forte et si populaire qu'elle permettait, par politique, ces piqûres d'épingle, comme Mazarin les chansons. De même, il y avait souvent une certaine rivalité en France entre les séculiers et les réguliers, entre les gallicans et les ultramontains. Il ne faut pas oublier non plus la grande influence

---

(3) La littérature italienne exerçait une influence prépondérante sur la France, surtout par ses écrivains du XIV<sup>e</sup> siècle. Boccace et son "Décaméron" étaient très populaires.

de la Cour sur la société de ce temps. Et finalement, c'était le génie français, dont l'esprit religieux et l'esprit gaulois, quoique s'opposant l'un à l'autre, unissaient les Français toujours et partout.

Le génie littéraire français - qui est au fond le génie latin - semble avoir toujours oscillé entre l'idéalisme, le sentiment religieux et le réalisme, les grossièretés de l'esprit gaulois. Il présente deux aspects différents et contradictoires: esprit d'idéalisme et de naturalisme en littérature; esprit scolastique et cartésien en philosophie; esprit d'apostolat et d'égoïsme en morale.

L'esprit gaulois exerce une influence immense et extraordinaire partout, mais en particulier dans la littérature, tout en s'opposant à l'inspiration chevaleresque, à l'idéal religieux, patriotique ou sentimental. Il est vigilant, agressif, hostile, infatigable: il contraint l'esprit chevaleresque et religieux - l'esprit noble et supérieur - d'agir, de se défendre, de produire de nouveaux chefs-d'oeuvre, d'élever sans cesse ses degrés de connaissance, que ce soit en poésie, en prose, dans les beaux-arts. Il sert à contrebalancer ce qui est moral, noble, spirituel et religieux, c'est-à-dire qu'il constitue un contrepoids nécessaire, sinon infaillible, aux bonnes qualités de l'esprit chevaleresque. Nous le retrouverons sous des formes très variées à travers les siècles de la littérature française: à Roland s'oppose Pathelin, à la préciosité, le burlesque, au Cid, Figaro, à Esther, Tartuffe, au symbolisme, le naturalisme, à Claudel, Jean-Paul Sartre... Et justement dans cette variété, pleine de vie et de vérité, est le secret de l'universalité du Génie français...

Dans le sens large du mot, l'esprit gaulois est aussi la revanche de la bourgeoisie contre la noblesse et le clergé; la pensée athée et sceptique contre la pensée religieuse; le matérialisme contre l'idéalisme.

Pourtant, cet esprit gaulois est inhérent à l'esprit national français tout comme le sentiment religieux est enraciné profondément dans la nature française. L'un et l'autre sont inséparables, chacun faisant tous ses efforts pour être victorieux. Cette lutte dans l'âme humaine et surtout française, basée en partie sur l'Idéal éthique de Platon - avec sa fameuse image d'Automédon et les chevaux ailés - est la cause principale du dualisme dans la littérature française. Ainsi, on peut comprendre pourquoi le mysticisme chrétien règne dans le sensualisme presque païen de bien des oeuvres de Baudelaire!

Voilà l'explication des caractères de Marie de l'Incarnation, la mystique qui se consume d'amour divin, et pour qui Dieu est "comme une grande mer"... et du Baron de La Hontan, ce railleur libertin, criblant de sarcasmes ses ennemis acharnés, juges et prêtres...

Grâce à ce génie littéraire français, la grande littérature nationale, jugée dans son ensemble, est l'expression d'une nation entièrement libre: les chansons de geste et les fabliaux, les comédies et les tragédies, les poèmes et les romans sont plus que des chefs-d'oeuvre ou plus que des documents historiques: ils sont une expression juste, fidèle et libre de toutes les époques de l'histoire et de la civilisation française. Rien d'étonnant si, même au Moyen Age, tout imprégné de catholicisme, la mondanité arrive à l'emporter parfois sur l'esprit religieux, et si l'on préfère avec une audace piquante "l'Enfer des belles dames et des beaux seigneurs leurs amants au Paradis des bigots et des éclopés..." (4)

Tous ces genres sont d'une importance remarquable, mais surtout le roman, le théâtre et la poésie lyrique. Par la poésie s'expriment les âmes et leur amour sensuel, spirituel et divin; par le drame toute la vie humaine, avec l'amour au premier plan; par le roman l'amour encore, le

---

(4) Aucassin et Nicolette, adaptation par M.G.Michaut, Paris, 1901.

gôût de l'aventure, de la quête de l'inconnu, la société, la foi, le monde intérieur, le domaine du rêve, du subconscient... En somme, dans ces romans, poèmes, drames, nous trouvons vivante devant nous toute la France et tout l'univers... tout ce monde vit, s'agite, palpite, souffre, se débat, espère, croit, exprime ses pensées, ses désirs, ses passions, ses amours... Nous y sommes témoins de la Vie elle-même! Et le Génie littéraire français triomphe!

L'écrivain, conscient de sa grande mission "de critique et de réformateur" - et non pas l'ennemi acharné de Dieu, suivant l'accusation de quelques bigots et faux dévots - tourne ses dons d'artiste et de penseur vers la révélation des vices et des erreurs de l'humanité, en montrant l'Hypocrisie, l'Avarice, la Vilenie, le Débauche, l'Adultère et les autres péchés mortels dans leur vraie lumière, ridiculisant et fustigeant ce qu'il est nécessaire de fustiger. Il se rend compte que c'est le devoir sacré de l'artiste de tendre un miroir à la vie et à la nature afin que s'y reflète la vraie image de son époque.

Mais si les écrivains, les poètes, les artistes, les historiens d'un certain pays sous le joug - soit d'une dictature politique, soit d'une dictature religieuse - ne sont pas complètement libres d'exprimer leurs pensées et de dépeindre la vie telle qu'elle est en réalité, à quoi bon écrire les livres?! Et pourquoi donc les lire?! Cela n'en vaut pas la peine!

Au Canada du dix-septième siècle nous voyons une grande lutte entre la liberté de penser et l'autorité de l'Eglise, laquelle n'a qu'un but en ce qui concerne le colon français aussi bien que l'indigène de la "mission" du Nouveau Monde: il doit être un bon Chrétien et suivre avec obéissance et soumission les conseils et les ordres de son prêtre.

Mais tant que le drapeau fleurdelisé flotte sur le cap de Québec et que le vent frais et vigoureux souffle de France, on ne cesse de croire à l'esprit libre, à la liberté de l'expression, la seule garantie de la survivance du Génie français! On aime la religion de ses aïeux, tout comme on aime sa langue, cette langue savoureuse et mélodieuse de l'héritage national. Mais on chérit la liberté également: elle, aussi, fait partie de cet héritage français. Malheureusement, isolés dans un pays immense et sauvage, loin de tous les foyers culturels, les hommes et les femmes qui aiment passionnément cette liberté de la pensée, cette littérature, cette tradition et ces beaux-arts de leur Mère Patrie, ne sont pas assez nombreux pour résister avec succès aux "robes noires", comme on appelle les Pères Jésuites de ce temps, et Frontenac lui-même n'est pas tout-puissant!

Ainsi, l'Eglise catholique au Canada français grandit toujours en force et en influence. Par la puissance qu'elle avait acquise dès les premières années, ces années de ferveur religieuse, l'Eglise, guidée presque exclusivement par les Jésuites, introduit de son côté un élément de contrôle particulièrement efficace. Voilà un pays idéal, un pays...

"...pur de toute souillure morale; dans les grands bois on peut vivre dans le sein de Dieu, mener cette existence simple et utile dont rêvent tous les chrétiens, de manière à assurer en même temps, pour soi et pour ses descendants, le bonheur en ce bas monde et dans l'autre..." (5)

"La fin justifie les moyens", croient les Pères Jésuites, et on continue l'oeuvre moralisatrice du Père Le Jeune et du premier évêque de Québec, Mgr de Laval, dont le tempérament autoritaire et la conviction que le Canada est, plus qu'une colonie, un poste d'avant-garde du catholicisme, sont déjà une source de difficultés avec le pouvoir civil.

---

(5) Lemonnier, L., Histoire du Canada français, Paris, 1949, L.Hachette, p.78.

Mgr de Laval était connu pour son esprit absolu et dominateur. (6) Il fit sans cesse de l'opposition aux Sulpiciens (7) et aux Récollets. (8) Même l'Abbé Gosselin est obligé de dire que Mgr de Laval avait "la passion du pouvoir" (9) et qu'il "a montré un peu trop de zèle, et dépassé quelquefois la mesure..." (10)

L'autorité ecclésiastique paraît illimitée: Mgr de Laval, se débarrassant tour à tour de ses "ennemis", des hommes capables et énergiques comme d'Argenson, le Baron d'Avaugour, de Mézy, Talon..., reste le seul maître dans sa "mission" du Canada. La lutte se révèle inégale, parce que l'évêque est nommé à vie, alors que le gouverneur ne l'est point!

Le conflit s'aggrave de plus en plus sous le gouvernement civil de Frontenac, l'homme fort, lorsque l'évêque attaque sévèrement le principe des distributions d'alcool aux tribus indigènes par les commerçants et les coureurs de bois. Cela se passe en scène! Mais le vrai motif de cette attaque a son origine autre part... Mgr de Laval voit en Frontenac un rival, un homme à craindre. Et il ne se trompe pas. Louis de Buade, Comte de Frontenac, n'aime pas les Jésuites et leur dictature théocratique! Il se méfie de l'autorité religieuse en matière civile. Il veut, en Nouvelle-France, restreindre le pouvoir du clergé au profit du pouvoir royal... Mais tout comme ses prédécesseurs, il ne réussit pas: comme les autres, lui aussi, est rappelé en France...

Les plans de l'Eglise au Canada, cependant, ne s'arrêtent pas là. Son ambition est avant tout d'exercer un contrôle complet sur la population dans les villes aussi bien qu'à la campagne. Et tandis que les combattants pour la liberté de penser succombent l'un après l'autre à cause de la

---

(6) Garneau, F.X., Histoire du Canada, t.I., p.222.

(7) Gosselin, A., Vie de Mgr de Laval, p.135.

(8) Ibid, p.81.

(9) Ibid, p.166.

(10) Ibid, p.225.

suprématie du clergé, l'Eglise canadienne s'organise graduellement par le développement des paroisses, formant ainsi une base solide, sinon indestructible, pour l'avenir.

Pour mieux comprendre le climat social, l'atmosphère générale, la vie et le caractère de la Nouvelle-France du dix-septième siècle, aussi bien que le rôle de l'Eglise catholique et son attitude à l'égard de la liberté de penser, il est nécessaire d'illustrer cette thèse par des extraits et des citations au sujet de cette période, et de la munir de quelques documents et lettres importants.

Il ne faut pas oublier que justement cette première époque de la jeune littérature canadienne-française est d'une extrême importance pour tout le développement culturel futur du Canada, parce que c'est à cette époque que l'Eglise canadienne s'avise d'entrer en conflit avec la culture artistique flétrissant les chansons d'amour, les comédies et les tragédies "impies", et persécutant tous ceux qui les osent lire...

Depuis ce temps là, cependant, après la conquête anglaise, où l'influence française faiblit de plus en plus, où la pensée libre française est bannie du pays, nous avons un changement complet à Québec: l'éducation, la vie de famille, la culture nationale, tout est sujet à une surveillance ecclésiastique, beaucoup plus sévère et impitoyable qu'auparavant.

Voici déjà la réponse à cette question: pourquoi le Canada français, malgré son héritage français, sa langue, son esprit latin, n'était-il pas en état de produire pendant tout ce temps un chef-d'oeuvre, de donner le jour à un génie?

Mais nous sommes encore sous le régime français: l'étendard fleurdelisé flotte encore sur les vastes territoires de la Nouvelle-France. Et la lutte entre le progrès et l'état arriéré, entre la connaissance et l'ignorance, entre l'art libre et la primauté de la foi, entre le pouvoir

royal et la domination théocratique, continue...

Il va sans dire que les tout-puissants missionnaires, les Jésuites, contrôlent de près les moeurs des habitants et des indigènes, et dirigent toute la vie civile. Pour faire "régner la religion et la piété", le Clergé a institué, à Québec, "une Congrégation de la Sainte-Famille, où les hommes sont conduits par les pères, les femmes par des Dames de piété et les filles par les Ursulines". (11) A Montréal, aussi, "un grand nombre d'hommes et de femmes assistent à la messe sur semaine..." (12) Pourtant, zélés et fervants, l'évêque et des pères ne sont pas facilement satisfaits quand il s'agit du salut des âmes... On va plus loin! On affiche à la porte de Québec les peines encourues pour libertinage, blasphème, désobéissance, intempérance, absence à la messe le dimanche et les jours de fête; on érige un pilori à la porte de la ville pour les libertins, les ivrognes et les blasphémateurs; on force les habitants et surtout les coureurs de bois à se marier sur-le-champ sous peine d'amende; on ne reçoit pas à la confession "les femmes frisées et qui auraient d'autres parures extraordinaires" (13); on expulse des soldats "pour conduite licencieuse" (14); on surveille la correspondance, les livres, les journaux privés (15), et on veille exagérément, au dire de Talon et de Frontenac, jusqu'à l'intérieur des foyers, à la bonne conduite des familles... (16) Sulte même écrit que les Jésuites allaient le soir de maison en maison pour faire éteindre les lumières et ordonner aux gens de se coucher (17). Une fois, les prêtres sont obligés de faire appel

(11) Lettres de la Révérende Mère Marie de l'Incarnation, II, p.285, 19 août, 1664

(12) Morin, Soeur Marie, Annales de l'Hôtel-Dieu de Montréal, 1931, p.114.

(13) Gosselin, A., L'Eglise du Canada, I., Québec, 1911, p.97.

(14) Rapport, 1930-31, Talon à Colbert, p.89; 19 octobre, 1667.

(15) Journal des Jésuites, p.45, 357 et 120 et 319. L.Brousseau, Québec, 1871

(16) Rapport, 1926-27, Frontenac à Colbert, 13 novembre, 1673, p.31.

(17) Sulte, B., Histoire des Canadiens français, t.IV., p.102.

au bras séculier, et, en conséquence, "en 1661, deux blasphémateurs, Daniel Voil et Laviolette, sont arquebusés", et beaucoup d'autres mis en prison... (18)

Malheureusement, la plupart des documents authentiques et précieux, aussi bien qu'intéressants de cette période importante - où commence l'ascension de l'Eglise et du Clergé vers le pouvoir politique et spirituel presque illimité - sont perdus à tout jamais: l'incendie du palais législatif de Québec, en 1852, nous a privés de la correspondance officielle des gouverneurs de Montmagny, d'Ailleboust, de Lauzon, d'Argenson, d'Avaugour, de Mézy...

Mais il nous reste un certain nombre d'autres documents et mémoires qui révèlent la vie sociale et spirituelle au Canada du dix-septième siècle. Un des plus significatifs et des plus curieux mémoires de ce temps-là est, sans doute, "L'Histoire véritable et naturelle des moeurs et productions du pays de la Nouvelle France - vulgairement dite le Canada" de Pierre Boucher, premier colon canadien, écrite avec l'intention de gagner pour le développement du pays l'intérêt et les sympathies du ministre, Monseigneur Colbert "dès qu'il sera plus amplement informé de la bonté et de la beauté de toutes nos contrées." (19)

On peut s'imaginer que les Pères Jésuites étaient furieux. Avec ce livre, publié à Paris, le bon, mais naïf Pierre Boucher, toujours soumis à la volonté de ses supérieurs religieux et vénérant son curé, leur a donné involontairement une gifle. M. Sulte prétend que les "Relations" des Jésuites représentent mal la situation et les vraies conditions au Canada pendant de longues années, de 1640 à 1660. Les Jésuites avant tout

---

(18) Journal des Jésuites, pp.293 et 301, Québec, 1871.

(19) Boucher, P., Histoire Véritable, Dédicace à Colbert, 8 octobre, 1663, p.118; Société Royale du Canada, Seconde Série, t.II. Ottawa, 1896.

tenaient à exciter la sympathie en France pour leur travail et, par conséquent, peignaient la vie actuelle du Canada sous les couleurs les plus sombres. La rigueur du climat, le caractère sauvage des indigènes, l'infertilité du sol, la pauvreté des habitants, le labeur désintéressé des religieux et des religieuses, tout était décrit avec l'intention de glorifier l'héroïsme surhumain des Jésuites. Les rapports des Jésuites disent peu au sujet de l'agriculture, quoiqu'elle fît des progrès considérables. M. F. Parkman se fait l'écho du point de vue des Jésuites. L'ouvrage de Pierre Boucher, cependant, était écrit avec l'intention de peindre pour ses amis en France la vraie image du Canada. Les Jésuites et le parti clérical accaparèrent tous les exemplaires de "l'Histoire Veritable" dont ils purent s'emparer, et les détruisirent sans merci. Aujourd'hui, il reste peu d'exemplaires de "l'Histoire Veritable" de Pierre Boucher...

En 1661-62, Pierre Boucher était en France, et M. Sulte attribue à son influence la décision du Roi et de Colbert de transformer le Canada français de mission religieuse en colonie royale... (20) L'animosité de M. Sulte contre les Jésuites saute aux yeux, néanmoins il a donné à l'appui de son article des informations suffisantes et incontestables.

Dans la préface mise en tête du tome premier de l'édition de 1705, les éditeurs louent le réalisme et la vérité des "Voyages" du Baron de La Hontan (Ed. 1703), qui ont été si bien reçus du public justement pour cette raison. En même temps, ils attaquent sévèrement les Jésuites, tout en prétendant que leurs "Relations" ne sont fondés ni sur la vérité, ni sur les faits de la vie réelle. Ils écrivent:

"On veut bien croire que le goût du siècle pour ces sortes de Relations a contribué beaucoup à cet heureux succès; mais on ne croit pas qu'il faille l'attribuer tout entier à cette raison. Le

---

(20) Sulte, B., Pierre Boucher et son livre, Société Royale du Canada, Ottawa, 1896-97.

Livre a sa bonté; il amuse agréablement, et pour peu qu'on ait de penchant à faire ou à entretenir connaissance avec les hommes du nouveau Monde, on n'a pû lire ces Lettres sans plaisir. Elles fournissent certains détails où les autres Voyageurs ne sont point entrez, et l'Auteur y parle avec une franchise qui doit sembler bonne aux amateurs de la Vérité. Ce ne sont point ici les recits d'un Jesuite ou de quelque autre Missionnaire, qui, pour donner une haute idée de ses travaux apostoliques, ne parlent que de conversions, que de miracles, et ne font connoître les Sauvages que par rapport à la Foi Chrétienne et à la Catholicité..." (21)

Ecoutons maintenant Pierre Boucher lui-même: son livre est le tableau de la colonie au moment où Louis XIV va la délivrer des Iroquois et l'enlever à la compagnie des Cent Associés. On y voit partout l'empreinte d'une grande influence religieuse, et on constate déjà que cette première génération des Canadiens français est presque entièrement soumise au dogme et docile à la discipline du Clergé.

"Pour le Spirituel, l'on ne peut rien desirer de plus. Nous avons un Evesque dont le zèle et la vertu sont au-delà de ce que i'en puis dire... Les Pères Jésuites secondent ses desseins, travaillant dans leur zèle ordinaire infatigablement pour le salut des Français et des Sauvages... En un mot, les gens de bien peuvent vivre icy bien contens; mais non pas les mechans, veu qu'ils y sont éclairés de trop près: c'est pourquoi il ne leur conseille pas d'y venir; car ils pouvoient bien en estre chassés, et du moins estre obligés de s'en retirer, comme plusieurs ont déjà fait; et ce sont ceux-là proprement qui décrivent fort le Pays, n'y ayans pas rencontré ce qu'ils pensoient..." (22)

Ceci montre combien, jusque-là, on avait surveillé la conduite des colons et des immigrants. Mais Pierre Boucher continue:

"D'ailleurs, nous avons icy les Pères Jésuites qui prennent un grand soin d'instruire le monde: de sorte que tout y va paisiblement; on y vit beaucoup dans la crainte de Dieu, et il ne se passe rien de scandaleux qu'on n'y apporte aussitost remede. La devotion est grande en tout le Pays..." (23)

Un peu plus loin, Boucher déclare d'un air menaçant:

"...même les mauvais garnemens sont obligés de mener une vie honnête autrement il n'y aurait pas de jeu pour eux: on sait aussi bien pendre

---

(21) La Hontan, Les Voyages, Préface, 1705.

(22) Boucher, P., Histoire Veritable, Société Royale du Canada, 1897, p.119.

(23) Ibid, p.165.

en ce Pays-ci qu'ailleurs... et on l'a fait voir à quelques-uns qui n'ont pas este sages..." (24)

On n'exagère point en disant que le Canada français du temps de Boucher ressemblait à un couvent où le sentiment religieux dominait les moindres actions.

Voici une description de Séraphin Marion qui confirme nos assertions.

L'auteur de "Pierre Boucher" dit dans son livre:

"Si l'on jette un coup d'oeil rapide sur l'époque où vécut Pierre Boucher, on constate que le XVIIe siècle canadien fut un âge de foi. Moment béni où l'évêque, chef véritable de son peuple, le protège contre l'ennemi pervers qui rôde sans cesse autour de sa proie et cherche, selon la forte expression du psalmiste, à la dévorer. Heures exceptionnelles où une foi collective supplée aux infirmités de la raison et comble les appétences du coeur! La nation maintient alors à un niveau élevé sa santé morale, et comme témoignage des convictions qui l'animent, elle édifie des oeuvres immortelles à la gloire du Très-Haut: elle bâtit des cathédrales, organise des expéditions générales contre l'infidèle ou prépare le royaume de Dieu dans un monde nouveau.

Ce fut le privilège de Pierre Boucher de vivre dans la Nouvelle-France sous la tutelle d'un grand évêque qui sut maintenir une discipline de fer et imposer ses volontés à son peuple, malgré les récriminations d'autorités jalouses de leurs prérogatives et susceptibles à l'égard de leur prééminence." (25)

Contre cette louange touchant Mgr de Laval, assez naïve et pompeuse, ornée de toutes les fleurs de l'éloquence, il faut citer quelques faits historiques qui mettent en lumière le caractère orgueilleux de notre évêque. "Avec Mgr de Laval, nous racontent plusieurs historiens, commencent les conflits entre le pouvoir civil et le pouvoir ecclésiastique. Le jeune évêque, en toute occasion, cherchait à affirmer ses prérogatives, même contre le gouverneur, qui n'était pas d'humeur à se laisser faire. Il s'élevait constamment entre eux des querelles assez mesquines. Qui les enfants devaient-ils saluer le premier aux jours de fête, le gouverneur ou l'évêque? Qui devait avoir la préséance au dîner annuel des Jésuites?" (26)

---

(24) Boucher, P., Histoire Vritable, p.165.

(25) Marion, S., Un Pionnier Canadien, Pierre Boucher, Québec, 1927, p. 162-163.

(26) Lemonnier, L., Histoire du Canada français, p.p.109,110.

On se demande où étaient là l'humilité et la bonté de Jésus-Christ, notre Seigneur?

A l'arrivée du Baron de La Hontan au Canada en 1683, nous avons le premier vraiment grand et unique artiste de la littérature canadienne-française, qui n'avait pas seulement écrit avec un air de génie, d'esprit et de sincérité, devançant à la fois Voltaire et Montesquieu, mais qui avait aussi influencé les plus grandes figures littéraires du dix-huitième siècle: Montesquieu, Voltaire, Rousseau, Diderot, Beaumarchais, Dumas, Daniel de Foe, Swift et plus tard Chateaubriand...

Traduits en anglais, en allemand, en hollandais, en italien, les "Voyages" et les "Dialogues" de ce cousin de d'Artagnan furent connus et discutés avec intérêt et enthousiasme en France aussi bien qu'à l'étranger. De 1703 à 1900, il y eut exactement cinquante et une impressions ou éditions de l'oeuvre de La Hontan (27), et il faut ajouter que peu d'ouvrages publiés au début du XVIIIe siècle ont connu une pareille fortune!

"Un livre, disait Stendhal, est un miroir qui se promène sur une grande route... Tantôt il reflète à vos yeux l'azur des cieux, tantôt la fange du borbier de la route..."

Or, personne n'a mieux décrit, et avec autant d'esprit la vie, l'atmosphère générale, le climat social et religieux et la population du Canada français du dix-septième siècle, que justement La Hontan: son oeuvre correspond à merveille à l'esprit de l'époque. Nous ne prétendons pas que le récit de La Hontan soit toujours fidèle à la vérité: souvent ce sont plutôt des faits vus à travers un tempérament. Néanmoins c'est un excellent observateur et il a les qualités nécessaires à tout bon narrateur. Son livre nous retrace les portraits de différents types sociaux: les soldats, les marchands, les prêtres, les coureurs de bois, les indigènes, appartenant à toutes les classes et à toutes les professions

(27) La Hontan, New Voyages to North America, I, II, Chicago, 1905, liv-xciii.

dans la nouvelle colonie. La phrase de La Hontan est mordante, libre, irrespectueuse, impertinente, pleine d'esprit et de charme, elle annonce Voltaire par sa verve, par son hypocrisie railleuse et par ses brusqueries. Le trait caractéristique chez La Hontan, c'est son honnêteté intellectuelle. Il répète de temps en temps quelque histoire choquante et incroyable, et il ne se soucie guère de la vérité et de l'authenticité de ce "relata refero"; pourtant, il ne ment jamais à dessein!

"Le caractère d'authenticité, de vécu d'un pareil 'livre de route', dit M.F. de Nion, est assez frappant pour attester sa sincérité; il faut joindre à cela le témoignage indiscutable des documents contemporains de cette épopée..." (28)

M. J. Edmond Roy lui-même, malgré toute sa mauvaise humeur contre le Baron de La Hontan, est obligé dans son étude de rendre à plusieurs reprises hommage à sa véracité. (29)

M. Gilbert Chinard partage l'avis de bien d'autres étudiants de La Hontan. Il écrit dans l'Introduction des "Dialogues Curieux":

"C'est pour charmer les loisirs que lui laissait l'hiver et aussi pour obéir au désir d'un 'vieux cagot de parent' que La Hontan commença alors cette série de lettres dont il devait recueillir vingt-cinq dans le premier volume de ses 'Voyages'. Il est permis de croire qu'elles ont été quelque peu retouchées, enjolivées et augmentées au moment de la publication, si même quelques-unes d'entre elles n'ont pas été fabriquées de toutes pièces. Dans l'ensemble, cependant, elles donnent l'impression de choses vues et vécues et encore aujourd'hui constituent des documents précieux pour l'histoire des moeurs au Canada à la fin du XVIIe siècle. Surtout, elles nous peignent l'auteur lui-même 'au naturel', avec toute sa vantardise, ses rancunes, ses colères, son dépit, sa lâcheté, son manque de sens moral, mais aussi son goût de l'observation, son amour des détails pittoresques, et ce style familier, vivant, nerveux, ne reculant devant aucun mot, dont il avait pris le modèle chez ses auteurs favoris, Pétrone et 'son cher Lucien qui jamais ne voulut le quitter'..." (30)

Mais écoutons plutôt La Hontan lui-même. On lui reproche qu'il "se flatte... d'écrire comme s'il n'avait ni Patrie ni Religion..." (31) Ce

(28) La Hontan, Un Outre-Mer au XVIIe Siècle, Paris, L. Plon, 1900, Préface.

(29) Roy, J.E., Le Baron de La Hontan, Mémoires de la Société Royale, XII, 1895.

(30) La Hontan, Dialogues Curieux, Hopkins Press, 1931, pp.6-7.

(31) Ibid, p.21.

n'est pas tout à fait exact: La Hontan était seulement un homme qui aimait le liberté passionnément, qui simplement ne pouvait pas vivre sous un joug soit politique, soit théocratique. Il savait très bien que son ouvrage avait suscité de vives colères au Canada et en France - où, malheureusement, "régnait" la pieuse Maintenon, l'amie des Jésuites, - et qu'on l'avait averti qu'il avait "tout lieu de craindre le ressentiment de plusieurs Ecclésiastiques qui prétendent que j'ay insulté Dieu en insultant leur conduite..." (32)

En 1685, La Hontan fut obligé de passer l'hiver en garnison à Montréal, où, pour échapper à la surveillance étroite que les religieux exerçaient sur leurs ouailles, le Baron fit de nombreuses parties de chasse avec les Algonquins. Quand il revint il se sentit de nouveau comme un esclave. Un incident eut lieu alors qui sans doute l'indisposa définitivement contre le clergé. Dans le récit suivant de La Hontan se reflète toute la vie d'un peuple sous le contrôle ecclésiastique:

"J'ai passé en ville le reste de la mauvaise saison, et je l'ai passé le plus désagréablement du monde. Vous avez au moins en Europe les divertissements du Carnaval, mais c'est ici un carême perpétuel. Nous avons un bigot de curé dont l'inquisition est toute misanthrope. Il ne faut pas penser, sous son despotisme spirituel, ni au jeu, ni à voir les dames, ni à aucune partie d'un honnête plaisir. On nomme les gens par leur nom à la prédication, on défend sous peine d'excommunication la lecture des romans aussi bien que les masques, le jeu d'homme et le lansquenet. Tout est scandale et péché mortel chez ce bourru. Croirez-vous qu'il a refusé la communion à des femmes du premier rang pour une simple fontange de couleur? Le pis, c'est qu'il a des espions partout, et quand on a le malheur d'être sur ses tablettes, il vous envoie publiquement du haut de sa chaire une sanglante censure; jugez si un honnête homme peut s'accommoder à cela. N'y a-t-il point de remède? direz-vous. Aucun. Le gouverneur n'oserait s'en mêler, les dévots ont les bras trop longs, et, de plus, comme ces Messieurs de Saint-Sulpice, sont aussi nos seigneurs temporels, ils prennent pied là-dessus pour nous tyranniser. Ne vous imaginez pas que ces prêtres bornent leur autorité aux prédications et aux mercuriales dans l'Eglise; ils persécutent jusque dans le domestique et dans l'intérieur des maisons. C'est trop peu pour leur zèle d'excommunier les masques, ils les poursuivent comme on poursuivait un

---

(32) La Hontan, Dialogues Curieux, p.51.

loup, et après avoir arraché ce qui couvre le visage, ils vomissent un torrent de bile contre ceux qui s'étaient déguisés. Ces argus ont toujours les yeux ouvertes sur la conduite des femmes et des filles, les pères et les maris peuvent dormir en toute assurance, et s'ils avaient quelque chose à craindre, ce ne serait que de la part de ces vigilantes sentinelles. Pour être bien dans leurs papiers, il faut communier tous les mois, et de peur que les catholiques au gros sac n'enfreignent le précepte de se confesser au moins une fois l'année, chacun est obligé de donner à Pâques un billet de son confesseur...

Mais de toutes les vexations de ces perturbateurs, je n'en trouve point de plus insupportables que la guerre qu'ils font aux livres. Il n'y a que les volumes de dévotion qui vont ici tête levée: tous les autres sont défendus et condamnés au feu..." (33)

Montréal et Québec servirent de modèle aux nombreuses communautés et paroisses qui se fondèrent tout le long du fleuve Saint-Laurent: partout les prêtres font la guerre sans merci aux livres, brûlant tous ceux qui ne traitent pas de dévotion, et prêchant de jour en jour que ce sont justement les livres qui sont le plus grand ennemi de Dieu et de la Sainte Religion. Ainsi il n'y a rien d'étonnant à ce que, durant le siècle qui s'est écoulé de 1763 à 1840 n'apparaisse au Canada français aucune oeuvre de mérite. Peu à peu, l'habitant canadien - ce colon français d'autrefois - a perdu le goût de la littérature, des beaux-arts, des chansons d'amour, et nous le voyons plus intéressé à vivre retiré et débarrassé du fracas du monde, ayant une grande famille, et à travailler pour le salut de son âme et celui de sa femme et de ses enfants...

Ce n'est ni une léthargie, ni une ignorance qui enveloppe le peuple de ce vaste pays: c'est plutôt la conséquence d'une dictature théocratique; la surveillance et la domination constante et sévère de toutes les oeuvres d'art et d'esprit.

Mais retournons à La Hontan qui attaque ceux qui y règnent en maîtres, avec autant d'intolérance que de dévouement...

"Je ne puis songer à cette tyrannie, sans pester contre le zèle indiscret du Curé de cette Ville. Ce cruel entrant chez mon hôte

---

(33) La Hontan, Un Outre-Mer au XVIIe Siècle, pp. 103, 104, 105.

et trouvant des livres sur ma table, se jeta à corps perdu sur le Roman d'aventures de 'Petroné' que j'estimois plus que ma vie, parce qu'il n'étoit pas mutilé. Il en arracha presque tous les feuillets avec si peu de raison, que si mon hôte ne m'eut retenu lorsque je vis ce malheureux débris, j'eusse alors accouru chez ce turbulent Pasteur pour arracher aussi tous les poils de sa barbe. Ils ne se contentent pas d'étudier les actions des gens, ils veulent encore fouiller dans leurs pensées..." (34)

Pour prouver que les ecclésiastiques et, en particulier, les Pères Jésuites, étaient alors les "véritables seigneurs du Canada" (35), on peut citer aussi plusieurs documents officiels: les lettres du Gouverneur Frontenac adressées à Colbert:

"Ma révocation, écrit-il, avait rendu mes adversaires maîtres des conseils et de la conduite du gouvernement; elle a été suivie de toutes les disgrâces dont cette malheureuse colonie a été accablée. J'espère qu'il ne sera rien fait de ce que demande la cabale qui s'agite contre moi..." (36)

Et plus loin, Frontenac dit:

"Le mal vient surtout des excès de zèle de quelques prêtres: le curé de Montréal est un Franc-Comtois qui voudrait établir une Inquisition pire que celle d'Espagne, et nombre de ses collègues agissent comme lui; les ecclésiastiques commencent à traiter d'impies ceux qui sont obligés de résister à leurs passions et à leurs intérêts..." (37)

Dans ces conditions, il était impossible d'avoir au Canada un Reutebeuf ou un François Villon, ce vagabond de génie, dont l'oeuvre est le point culminant de la poésie médiévale et en même temps le point de départ de la poésie moderne... Non, parce qu'ils y seraient persécutés et chassés, sinon pendus, comme des vilains, des voleurs de grand chemin. Il était impossible d'y avoir aussi un Marot, un Ronéard, un Rabelais ou un Montaigne, ces esprits forts, ces "libertins", ces "empoisonneurs d'âmes"! On n'y a pas la permission d'agir, de créer, même de penser comme on le veut. Le clergé de l'époque veille sur ses ouailles avec un soin jaloux et intransigeant, et, en effet, maintient l'ordre et la discipline.

---

(34) La Hontan, Voyages, I., p.60, 1703.

(35) Sakone, E., La Colonisation de la Nouvelle-France, p.105.

(36) Frontenac à Colbert, Correspondance générale, vol.13;20 oct.1691.

(37) Ibid, Lettre: 20 oct.1691.

Mais cette discipline de fer qui pèse sur le pays, cette autorité dure, cette haine contre les livres et les beaux-arts, cette religion austère et froide, ressemblent plus à un dogme protestant, calviniste, puritain ou janséniste, qu'à la vraie religion catholique. Leur Dieu semble être Celui qui a dit: "Je suis fort et jaloux!" et non pas Celui qui a dit doucement à une femme égarée: "Je ne te condamne pas non plus; va, et ne pêche plus..." (38)

La lutte entre l'expression libre de la pensée et la censure étroite des ecclésiastiques, entre le libéralisme et le cléricalisme, touche peu à peu à sa fin, tout comme le règne indépendant et assez libre de la Nouvelle-France... Sans relations, sans influences, sans un vent libre venu de la Mère Patrie, l'esprit gaulois, et surtout le génie littéraire français sont en danger d'être anéantis au Canada français.

Le poète, l'artiste n'y peut pas ignorer son milieu, l'état d'esprit général, celui des institutions religieuses, politiques et juridiques. Il sait qu'il doit être libre, entièrement libre s'il veut créer des chefs-d'oeuvre. Il a besoin de cette liberté précieuse pour exprimer ses idées, pour peindre la vie d'après nature, pour suivre son tempérament personnel, son talent, son génie, les idées, les aspirations et les sentiments de son époque...

Il a aussi besoin d'un grand public enthousiaste et qui fait de la critique pour l'encourager, l'aider. En un mot, l'artiste doit être en harmonie avec son milieu social, car autrement son génie créateur est écrasé, broyé, foulé aux pieds des puissants, tué brutalement par une société ignorante et par un groupe de gens qui croient comme M. d'Auteuil, l'ami de Mgr de Saint-Vallier, que "s'il y a lieu au monde, où l'on doit veiller à ce que l'impiété soit bannie, ce doit être au Canada."

---

(38) Jean, VIII, 11.

(39) Gosselin, A., L'Eglise du Canada, t.I., p.113.

ORIGINES SPIRITUELLES DU CANADA FRANÇAIS

Afin de mieux comprendre le caractère, le tempérament, la mentalité, la dévotion religieuse, l'attachement à la terre, les facultés intellectuelles, bref, toute la nature du Canadien français de nos jours, il est nécessaire d'étudier et d'analyser avant tout sa manière de vivre et de penser au temps passé, quand - plus ou moins indépendant - il regardait avec appréhension, toujours plus grande, les préparations de guerre de ses voisins, les Anglais, qui s'efforçaient de s'emparer de son pays natal.

Il est nécessaire aussi d'entrer dans l'esprit de l'atmosphère et du climat social dans lequel vivait le simple habitant pour comprendre comment une petite colonie d'environ soixante mille Canadiens, pour la plupart des Normands, des Angevins, des Bretons, des natifs de Poitou et d'Ile-de-France, pouvaient résister aux attaques continuelles de bien des colonies unies, prospères et progressives, comptant plus d'un million d'habitants; comment ces soixante mille Canadiens survécurent, après avoir été assujettis finalement par un ennemi plus fort, d'une religion différente et qui parlait une langue différente; comment les Canadiens français n'ont pas seulement conservé leur langue, leurs moeurs et leur religion, mais sont devenus aussi - avec leur idée messianique - un élément important, sinon révolutionnaire, du Nouveau Monde!

Et quand on apprend par surcroît que de ces quelque soixante mille hommes et femmes canadiens français il se créa une nation de plus de quatre millions d'habitants dans un court espace de temps - moins de deux siècles - , on croit à une merveille. C'est à peu près ce que nous

sentons, et nous croyons que nous n'exagérons pas en parlant de temps en temps du "Miracle des Soixante Mille"... Car il y avait là quelque chose qui tenait du prodige, que l'on considère ce fait du point de vue religieux, comme l'Abbé Groulx, ou du point de vue purement biologique.

Cependant, qu'est-elle devenue la littérature nationale et originale canadienne-française? Que pense-t-on de son niveau intellectuel, de ses forces créatrices, de son génie? En réponse à cette question il faut citer le critique canadien-français, Henri d'Arles lui-même, qui dit:

"A la fin d'un 'Mémoire' présenté au premier Congrès de la Langue française au Canada, il y a ces mots, que je cite de souvenir: 'il n'y a pas de nation au monde qui traite ses écrivains avec un plus profond mépris.' C'est de nous, hélas! qu'il est question. Et la formule, si forte qu'elle soit, n'est que l'expression de la réalité. Or, cela suppose un état d'âme vraiment extraordinaire, et peut-être unique dans l'histoire. Hamlet disait: 'Il y a quelque chose de pourri dans le royaume de Danemark.' Nous pouvons bien nous écrire, en face de la condition qui est faite à nos ouvriers de la pensée: 'Il y a quelque chose d'anormal chez nous, dans notre tempérament, notre culture...' (1)

M. d'Arles avoue qu'il y a "quelque chose d'anormal" dans la littérature canadienne-française, pourtant, ni lui, ni aucun autre critique littéraire canadien-français ne donnent une réponse nette et précise à la question suivante: pourquoi la littérature du Canada français était-elle si tardive, pourquoi persiste-t-elle si obstinément au niveau d'une "honorabile médiocrité"? Où chercher les raisons pour cela?

M. d'Arles donne à l'écrivain canadien-français quelques conseils, mais il ne le libère point. Par conséquent, l'artiste reste toujours aux fers. Il peut "capter la semence divine et la féconder..." (2), mais en aucune façon peindre les choses comme elles sont en réalité - le Bien

---

(1) Arles, H.de, Nos Historiens, Montréal, 1921, Préface, p.9.

(2) Ibid, p.10.

et le Mal, le Beau et le Laid, l'Ange et la Bête. Toujours nous ne voyons qu'un côté de l'image de la vie et de la condition humaine dans ses oeuvres: seulement blanc, blanc, pur, impeccable et... plat.

Au commencement du dix-huitième siècle, les représentants des trois majeurs groupes de la vie sociale du Canada - l'habitant, le seigneur et le prêtre - avaient vécu ensemble, côte à côte, envisageant les mêmes dures conditions, souvent dangereuses, de la première vie pionnière. La rigueur du climat, la grande solitude, la lutte constante avec l'impassible nature, et la menace toujours présente des Indiens, avaient créé chez eux un sentiment de dépendance mutuelle qui n'avait pas existé en France.

En effet, la jeune colonie royale n'avait jamais souffert d'un rigide système de castes, car les conditions de la frontière elles-mêmes, auraient fait cela impossible. La possession de la propriété seigneuriale n'éleva pas le feudataire automatiquement au rang de la noblesse comme cela requérait un consentement spécial du roi.

En outre, il était possible qu'un habitant devint seigneur, ou vice-versa, et plusieurs membres de la classe officielle dans la Nouvelle-France étaient des hommes qui étaient sortis des rangs. L'habitant ne se sentait jamais dans une position sociale particulièrement humiliante, tandis que plusieurs seigneurs, d'autre part, étaient obligés, bon gré, mal gré, de s'occuper de commerce ou de faire des travaux manuels aux champs et dans les forêts.

L'habitant menait une vie pieuse, frugale, et tranquille - en temps de paix avec les Iroquois, bien entendu - sans luxe, mais aussi sans grandes privations, se souciant peu de l'avenir. A dire vrai, il était dans une meilleure position que le paysan en France, et, en beaucoup de cas, il vivait plus commodément que "la noblesse provinciale", parmi les

rangs de laquelle on pourrait rencontrer un vieux gentilhomme appauvri dont la famille remontait aux croisades, lequel avait l'habitude de dire à son fils: Chevalier, as-tu donné à manger au cochon?

Le Baron de La Hontan qui avait demeuré au Canada dix ans, nous donne dans une de ses premières lettres après son arrivée, une excellente description de la vie de l'habitant canadien. Il écrit:

Les paysans y sont fort à leur aise, et je souhaiterais une aussi bonne cuisine à toute notre noblesse délabrée de France. Que dis-je: paysans! amende honorable à ces messieurs. Ce nom-là, pris dans la signification ordinaire, mettrait nos Canadiens aux champs. Un Espagnol, si on l'appelait villageois, ne froncerait pas plus le sourcil, ne révélerait pas plus fièrement la moustache. Ces gens-ci n'ont pas tout le tort, après tout, ils ne payent ni sel, ni taille; ils chassent et pechent librement; en un mot, ils sont riches... (3)

Les conditions de la vie pionnière à la frontière même, des ressources fort limitées que les colonisateurs et les défricheurs généralement possédaient, développaient un peuple capable de trouver satisfaction aux joies simples de la nature. L'habitant aimait son sol passionnément, le sol fertile qui lui donnait le pain quotidien, et cet attachement à la terre arrachée de la forêt et cultivée par le labour de ses mains, est devenu un des traits caractéristiques du peuple canadien. Naturellement, il n'avait aucune raison de se plaindre, il y avait beaucoup de terre pour tout le monde. La Hontan écrit que même "les plus pauvres ont quatre arpents de terre, et trente ou quarante de profondeur..."(4)

En ce premier temps de la colonie royale, encore française et assez libre, l'habitant joyeux et plein de vie, n'avait pas trop de casse-tête pour trouver l'amusement à sa guise, particulièrement en saison d'hiver. D'octobre à mai, la sociabilité une fois en train, il y avait beaucoup de danses, on donnait des soirées, on faisait des visites, et tout cela malgré le contrôle croissant de l'Eglise.

---

(3) La Hontan, Un Outre-Mer ou XVII<sup>e</sup> Siècle, p.14.

(4) La Hontan, Voyages au Canada, p.15.

Cependant, comme le temps s'écoulait et toujours de nouvelles paroisses s'établissaient, la place que l'Eglise occupait dans la vie de l'habitant canadien-français, devint suprême. Les pouvoirs et l'influence du curé étaient d'un caractère plus que spirituel, il devint bientôt le vrai guide de ses ouailles. Mme Blanche Lamontagne-Beauregard, la poétesse de "l'habitant", a bien dépeint l'Eglise canadienne-française, le symbole d'une nation qui est restée profondément catholique sous tous les rapports:

"L'église, c'est le coeur des paroisses rustiques;  
C'est leur âme qui vibre, en sa cloche d'airain.  
L'église est le témoin des âges héroïques  
Qu'ont vécu nos aïeux, dans leur labeur serein!"(5)

En tête de la société de la Nouvelle-France étaient les membres de la classe officielle, lesquels avaient leur résidence à Québec, capitale de la colonie au milieu de la contrée sauvage.

La cour provinciale du Château de Saint Louis, - miniature de la cour de Versailles, - pouvait se vanter d'être le rendez-vous d'une société raffinée et cultivée que l'on ne pouvait trouver en aucun autre lieu sur le continent américain. C'est là que s'assemblaient le gouverneur, les fonctionnaires, les marchands, les officiers, les avocats et plusieurs riches propriétaires terriens, jouissant du plaisir de la sociabilité et concourant l'un avec l'autre pour la faveur de belles dames brillantes. Les soirées d'hiver étaient particulièrement gaies à Québec, avec une ronde de danses, de banquets, parfois de représentations dramatiques - les plaisirs de la vie auxquels quelques-uns des ecclésiastiques prenaient part, tandis que les autres les condamnaient sévèrement.

M. J. Léger nous donne une description vraie de la vie de la no-

---

(5) Lamontagne-Beauregard, Par nos Rives et nos Champs, L'Eglise, Montréal, Le Devoir, 1917.

blesse et de ses amusements intellectuels:

"Ainsi, petit à petit, un nouveau groupement humain s'organise, calqué sur l'ancien. Une société naît là où il n'y avait que barbarie. On a même pu écrire qu'une société très raffinée se rencontrait dans les salons de Québec quelques années avant la conquête. Tous ces seigneurs qui s'étaient exilés de la cour la plus brillante de l'Europe n'y avaient pas laissé leur qualité d'homme d'esprit. On sait qu'avant 1700 on jouait dans les salons de la 'Divine' Madame de Frontenac les pièces de Racine et de Molière..." (6)

Il va de soi que la nouvelle bourgeoisie canadienne-française, les citoyens, les propriétaires fonciers et quelques seigneurs, copiaient de la cour provinciale l'étiquette et toute la manière de vivre, même s'ils avaient à lutter dur pour leur liberté personnelle avec le Clergé. De temps à l'autre, cependant, quand le pouvoir de l'Eglise diminua un peu, à cause de l'intervention du roi, l'atmosphère lourde et morose des deux villes principales de la colonie royale - de Montréal et de Québec - changea considérablement.

A Québec, capitale de la colonie, et moins à Montréal, on peut trouver les seuls exemples de la légèreté féminine au Canada français qui peuvent être comparés de quelque façon aux types féminines, célèbres et brillantes, de la vieille France du dix-septième et du dix-neuvième siècles. A Québec, la gaieté était à la hauteur des dernières années du régime français, quand la situation de l'Eglise n'était pas trop favorable. Pendant le temps du retour de Gouverneur Frontenac au Canada, le peuple devint plus assuré et audacieux dans sa conduite, et tout le monde respirait librement.

Pierre Kalm, naturaliste suédois qui avait visité Montréal, Trois Rivières et Québec en l'an 1749, avait trouvé les femmes du Canada français jolies, bien élevées, vertueuses, d'un air innocent et naturel.

---

(6) Léger, J., Le Canada français et son Expression littéraire, p.42.

Il écrit:

"Elles sont bien élevées et vertueuses et ont un laisser-aller qui charme par son innocence même et prévient en leur faveur. Elles s'habillent beaucoup le dimanche, mais les autres jours elles s'occupent assez peu de leur toilette, sauf leur coiffure." (7)

Il a pu voir qu'elles s'intéressaient vivement aux bals et aux réunions de la société. Plus tard, son opinion à l'égard des femmes canadiennes-françaises et surtout celles de Québec, devint tout à fait différent, probablement parce que l'on se moquait de son français. Il leur reproche "d'avoir trop bonne opinion d'elles-mêmes..." (8) et ajoute que leurs manières lui paraissent "quelque peu trop libres." (9) Mais ce sur quoi on les a principalement blâmées, c'était leur coquetterie, leur amour de la toilette et leur désir de plaire. Les ecclésiastiques voyaient en cela un trait caractéristique "trop français"!

Le rapport du Baron de La Hontan au sujet du beau sexe de la Colonie royale du temps de Frontenac à son plein pouvoir, n'est pas trop flatteur. Les masses étaient de nouveau un peu plus libres du contrôle de l'Eglise, d'autant plus qu'elles savaient que Mgr Saint-Vallier, qui avait écrit au roi accusant Frontenac et ses amis de "libertinage", n'avait pas réussi, car "le roi condamna ces querelles ridicules et engagea ses sujets à vivre en paix, en particulier s'ils étaient haut placés..." (10)

Naturellement, les citoyens qui avaient longtemps été opprimés, voulaient tirer tout le profit possible de cette liberté éphémère.

Adario, le sauvage, critiquant la société de ce temps, se plaint à l'auteur La Hontan dans ses "Dialogues Curieux" qu'au reste, -

"...nos Filles sont plus modestes que les vôtres; car on ne voit

(7) Kalm, P., Voyages en Amérique, Mémoires de la Société Historique de Montréal, p.42,43.

(8) Ibid, p.216.

(9) Ibid, p.216.

(10) Lemomnier, Histoire du Canada français, p.209.

en elles rien de nud que le gras de la jambe, au lieu que les vôtres montrent le sein tellement à découvert que nos jeunes gens..." sont vertigineux... "lorsqu'ils trafiquent leurs Castors aux belles Marchandes qui sont dans vos Villes... Ne seroit-ce pas là, mon Frère, un abus à réformer parmi les Français?" (11)

Le Clergé de son côté n'omit rien pour "restituer les bonnes moeurs", en déclarant la guerre "aux nudités de gorge"; les femmes, cependant, se montrèrent beaucoup plus obstinées que les hommes. Ainsi, par exemple, Mgr de Laval fulmine, en 1682, contre les femmes, parce qu'elles font voir "des nudités scandaleuses de bras, d'épaules et de gorges..."(12) Mgr Saint-Vallier écrit: "Comme le luxe et la vanité des habits dans les filles et femmes est l'un des principaux désordres qui se remarquent ici depuis longtemps..."(13) Et, environ deux siècles plus tard, en 1914, le cardinal Bégin s'élève contre toutes ces femmes qui viennent à l'église "bras nus, dans un décolletage éhonté..." (14)

Les fameux coureurs de bois, eux aussi, donnaient du fil à retordre aux Pères Jésuites. Il y avait certains habitants, particulièrement de jeunes gens, qui ne se plaisaient plus à la campagne, au village. La vie monotone, de jour en jour, d'année en année, le manque de liberté, le défrichement de la terre à la sueur de leurs fronts, tout cela leur paraissait intolérable.

Les profits de la pelletrie étaient si séduisants et l'appel de la forêt si persistant que beaucoup d'entre eux préféraient la vie libre, romantique et aventureuse de coureur de bois à l'existence ennuyeuse et dure du paysan attaché au sol.

Rien ne put les arrêter, ces vagabonds, ces casse-cous de grandes forêts, ni les affiches, ni le mariage, ni les menaces, ni les amendes d'un gouvernement absolu... Talon écrivait qu'il y avait "une classe de

---

(11) La Hontan, Dialogues Curieux, p.225,226.

(12) Mandements des évêques de Québec, t.I. p.107.

(13) Ibid, p.172.

(14) Ibid, t.XI.,p.67.

résistants: volontaires et coureurs de bois, qui partaient chaque année, pour la traite des fourrures dans l'Ouest immense, hors de toute discipline..." (15) Ceux-là ne se souciaient ni du lien conjugal, ni du présent du roi, aimant mieux la vie d'aventure, où l'Indienne, flattée de l'amour du blanc et "libre de son corps" (16), ne se refusait guère aux liaisons de passage. Chaque année des centaines de jeunes gens désertaient la terre, le village et souvent leurs familles pour participer aux profits d'une pelleterie illicite. Finalement, contre ces réfractaires, Talon fait adopter, en 1670, par le Conseil Souverain un arrêt enjoignant "à tous Compagnons Volontaires et autres personnes qui sont en âge d'entrer dans le mariage de se marier quinze jours après l'arrivée des navires qui apportent les filles sous peine d'être privés de la liberté de toute sorte de chasse, et pêche et traite avec les sauvages..." (17) Le résultat de cette "Ordonnance", cependant, fut d'une parfaite nullité. En 1680, un an plus tard, nous avons des rapports suivant lesquels il n'y avait guère de familles dans la Nouvelle-France, dont les fils, pères, frères, oncles et neveux ne se trouvaient pas parmi ces coureurs de bois. Libres des contraintes d'une société organisée, ils devinrent "des sauvages" eux-mêmes; et chaque fois qu'ils visitaient Montréal et Québec, leur conduite était au-dessous de toute description.

Voici, encore une fois que La Hontan nous donne une image achevée et réaliste de ces hommes téméraires:

"Vous seriez surpris de voir les débauches, les festins, les jeux et les dépenses que ces Coureurs de bois font tant en habits qu'en femmes, dès qu'ils sont arrivés... Ceux qui sont mariés sont ordinairement plus sages; ils vont se délasser chez eux et il y portent leurs profits; mais pour les garçons, ils se plongent dans la volupté jusqu'au cou. La bonne chère, les femmes, le jeu, la boisson, tout y va..." (18)

---

(15) Mémoires de Talon à Colbert, Can.arch.V.IV.p.153.Ottawa.2.nov.1671

(16) La Hontan, Dialogues Curieux, p.52.

(17) Ordonnances, Comm.des Gouverneurs et Intendants de la N.F.p.104.

(18) La Hontan, Un Outre-Mer, IV, 42.

Naturellement, les coureurs de bois étaient obligés de se cacher pendant leur séjour dans la cité, toutefois, ils y avaient bien des protecteurs, des amis et des complices. Le peuple, et surtout des femmes, les aimaient parce qu'ils apportaient toujours un souffle frais, libre dans la vie monotone de la ville.

Les coureurs de bois, en effet, constituaient un grand problème pour les autorités du régime absolu de la France. Malheureusement, la colonie offrait peu de possibilités de carrières pour beaucoup de jeunes gens, ambitieux et énergiques, qui connaissaient bien la vie sauvage et les Indiens. Talon et ses successeurs, le Conseil Souverain de Québec et le Clergé, avec leur système paternel et leurs prétentions à la discipline et à l'obéissance, avaient été détestés par les coureurs de bois qui, par contre, aimaient passionnément la liberté, l'indépendance, le danger, l'aventure, le charme de la contrée sauvage. C'était justement ce paradis des immenses forêts, des rivières solitaires et des milliers de lacs, grands et petits, où on se sentait entièrement libre, qui les attiraient plus que toutes les vagues promesses de la société. D'ailleurs, cette société s'était montrée souvent intolérante envers eux: ils la quittèrent sans regret et sans remords. La colonie avait perdu de cette manière beaucoup de ses meilleurs fils, et l'Eglise bien des croyants. Et l'Amérique triomphait!

M.E. Salone nous donne une description qui touche le but au sujet des relations entre les coureurs de bois et les Indiens:

"Les indigènes accueillent volontiers ces hommes qui leur imposent par leur hardiesse et leur vigueur, qui parlent facilement leurs langues et, ce qui suffirait à leur assurer une cordiale réception, apportent l'eau-de-vie. Meilleur accueil encore de la part des sauvagesses. Ces filles rouges qui, même quand elles ont passé par la discipline persuasive des Ursulines, font fi d'un laboureur ou d'un artisan, se défendent mal contre ces hardis compagnons qui, en adoptant la vie nomade, se

rapprochent d'elles. Et le mélange des races s'opère. Mais non tel que l'a rêvé Champlain. Ce n'est pas l'Europe qui, dans cette alliance, civilise l'Amérique, c'est l'Amérique qui se venge de l'invasion en ramenant l'envahisseur à la barbarie..." (19)

Si l'on jette un coup d'oeil rapide sur la population canadienne-française de nos jours, n'examinant point sa mentalité, son caractère national, son tempérament, on croit que c'est une race tout à fait différente de la race française. Il est vrai que, malgré la diversité des professions, le degré de culture intellectuelle, la plus ou moins grande richesse des individus, on constate chez tous les Canadiens français les mêmes sentiments, les mêmes aptitudes, les mêmes qualités et les mêmes moeurs, pourtant, on ne constate cela qu'à première vue. Mais si nous analysons soigneusement le caractère du Canadien français, nous arrivons à une autre conclusion. (20)

Le Canadien français tout au fond n'est qu'un Français. Bien entendu, il n'est pas Français du vingtième siècle, pourtant, il peut toujours réclamer la France pour sa Mère patrie. Comme son frère d'outre-mer, le Canadien, lui aussi, est très humain, avec de bonnes et mauvaises qualités, il possède un certain humour sombre, l'héritage du nord, ainsi qu'une vivacité latine, une irrésistible gaieté et un amour profond des chansons. Les Canadiens sont des idéalistes ou des réalistes, mais très rarement des matérialistes; ils préfèrent les plaisirs spirituels d'une longue, sinon permanente durée, aux plaisirs vains et éphémères. Cela ne veut pas dire qu'ils soient dépourvus de la joie de vivre. Pour plusieurs d'entre eux le temps n'est pas de l'argent, il est le loisir. Ils sont très conservateurs et passifs, mais, il y en a

---

(19) Salone, E., La Colonisation de la Nouvelle-France, p.255.

(20) M.Hanotaux a dit qu'on trouve au Canada français "une âme locale française tout à la fois." Garneau: Histoire du Canada (5e éd.)p.IX. Et M. J.Léger fait remarquer: "Les Canadiens-français ressemblent plus aux Français que furent leurs aïeux qu'aux Français actuels." Le Canada français et son Expression littéraire, Paris, 1938.p.10.

quelques-uns qui sont actifs, même révolutionnaires. Voilà pourquoi ces deux traits caractéristiques de leur nature luttent souvent pour la suprématie. A présent, c'est encore la Passivité qui a le dessus, quoique pas autant qu'au dix-huitième et au dix-neuvième siècles. Pendant tout ce temps, le Canadien-français n'a pas pu montrer franchement son vrai caractère humain, sa disposition naturelle, ses passions, ni exprimer sa volonté libre comme du temps de Frontenac. On lui avait appris à avoir honte de son Moi, et il n'y avait guère de lieux où il put s'échapper pour reconquérir la liberté et l'indépendance. Les jours des coureurs de bois et de liberté sauvage étaient passés.

Et la force qui le subjuga si durablement fut l'Eglise catholique du Canada français, une des puissantes et influentes institutions de la Colonie royale. L'étude et l'analyse exacte de son organisation, ses chefs, et son clergé, sont d'une importance essentielle pour tout homme qui cherche la réponse à la question: pourquoi la littérature canadienne n'est-elle qu'une littérature locale, pourquoi ses oeuvres manquent-elles presque complètement du sentiment de l'amour?

L'Eglise catholique canadienne et en particulier l'Ordre de la Société de Jésus étaient, sans nul doute, la force dominante dans la période la plus formatrice de l'histoire de la Nouvelle-France. Cette domination temporelle et spirituelle, le système d'instruction sous l'égide des ecclésiastiques ainsi que l'atmosphère toute catholique de la mission sur les bords du Saint-Laurent, ont laissé leur empreinte dans l'esprit du Canadien-français, dans la vie sociale, économique, politique, et intellectuelle, mais surtout dans l'expression littéraire. L'influence puissante de la religion catholique peut se sentir même de nos jours: les oeuvres de presque tous les écrivains et poètes se trouvent profondément pénétrées du sentiment religieux.

Sous la direction des religieux tels que Paul le Jeune, Mgr de Laval, Mgr de Saint-Vallier, Mgr de Pontbriand, Montgolfier et Mgr Briand, l'Eglise parvint à influencer tout aspect de la vie du Canada. Le Clergé plus encore que les autorités civiles, était le vrai guide du peuple. Et la fidélité des Canadiens à l'Eglise était d'une loyauté plus profonde que celle qu'ils ressentaient à l'égard de la France. A Québec, en effet, rien n'a pu surpasser l'influence et l'importance de l'Eglise, ni le patriotisme, ni la culture française. Son prestige tenait à des causes historiques et sociales.

La position économique de l'Eglise dans la Nouvelle-France était prééminente. L'Eglise devint le plus grand propriétaire de terre. De temps en temps, elle faisait des efforts pour inviter les colonisateurs à défricher et à cultiver ses propriétés. Cela en valait la peine car la propriété de l'Eglise était de beaucoup la plus fertile et la mieux administrée dans le pays. De tous les ordres religieux, c'était l'Ordre des Pères Jésuites qui était le plus riche et le plus puissant dans la Nouvelle-France, puis les Sulpiciens, tandis que les Récollets, envoyés au Canada par Colbert pour contrebalancer l'autorité des disciples de Loyola, étaient pauvres. Les régulières subventions royales aidaient considérablement les finances de l'Eglise, de même que les contributions d'argent et de marchandises de beaucoup de gens riches et pieux de la France. Après 1667 la dîme fut fixée par la loi. (21)

Comme la colonie se développait, le nombre de paroisses augmentait graduellement. La paroisse devint de bonne heure l'unité pour le dépôt des statistiques vitales, pour l'administration de la justice, pour la levée des soldats. "Le Curé" était le guide incontesté de ses ouailles, contrôlant souvent même le seigneur. Il avait l'autorité et le dernier  
(21) Mgr Paquet, La dîme, M.C.R.C., 1911, p.14.

mot à peu près en toutes sphères d'activité, et exerçait une énorme influence sur la vie et sur les esprits de ses paroissiens. Ainsi la paroisse devint dans le sens vrai du mot "l'épine dorsale" de la nationalité canadienne-française.

L'éducation était plus ou moins le monopole du Clergé, et comme tel sous son contrôle immédiat. Tous les jeunes gens, habiles et intelligents, étaient instruits par les Jésuites et choisis pour devenir eux-mêmes prêtres ou missionnaires.

"Toute la jeunesse canadienne passa par leurs mains, toute celle, du moins, qui a besoin d'être instruite... Jusqu'à la fondation du séminaire ils tiennent toutes les écoles..." (22)

écrit M. Salone, en parlant des Jésuites-instructeurs... Et Marie de l'Incarnation dit dans une de ses "Lettres spirituelles" sur l'éducation de jeunes filles:

"Il n'y en a pas une qui ne passe par nos mains et cela réforme toute la colonie et fait régner la religion et la piété dans toutes les familles..." (23)

La grande masse du peuple, cependant, les paysans, les ouvriers et les artisans, était restée ignorante... "L'éducation du peuple est négligée..." (24) se plaint même F.X. Garneau dans son "Histoire du Canada". Il n'y avait point de journaux dans la colonie, et voici encore une fois Garneau qui s'écrie avec amertume:

"Chose inouïe, l'imprimerie ne fut introduite dans la colonie qu'en 1764, cent cinquante-six ans après la fondation de Québec." (25)

Il y avait peu de livres à Québec, moins encore à Montréal et il n'y en avait presque aucuns à la campagne, à l'exception, naturellement, de livres religieux. Dans la Nouvelle-Angleterre de même qu'au Canada français, où le puritanisme et le catholicisme exagéré dominaient les

---

(22) Salone, E., La Colonisation de la Nouvelle-France, p.106.

(23) Marie de l'Incarnation, Lettres spirituelles, 19 août, 1664, p.230.

(24) Garneau, F.X., Histoire du Canada, I. Montréal, 1882, p.187.

(25) Ibid, p.196.

masses, le contrôle scrupuleux de la lecture, et la destruction des livres dangereux, la surveillance continuelle de la moralité, l'assistance forcée au service divin, la censure étroite et la restriction des amusements de toutes sortes, formaient la partie intégrante de la vie publique de ce temps.

De nombreux officiers et d'autres personnes qui venaient d'une atmosphère beaucoup plus "libre" de la France absolutiste, trouvaient intolérable cette théocratie au Canada français. Et tandis que les Jésuites d'une part écrivaient:

"La Nouvelle-France est un vrai climat où on apprend parfaitement à ne chercher que Dieu... Vivre en la Nouvelle-France c'est, à vrai dire, vivre dans le sein de Dieu..." (26)

une partie de la population, qui aimait la liberté, adressa d'autre part un appel émouvant à la France, par ses députés secrètement envoyés, cherchant délivrance de "cet enfer de la domination temporelle et spirituelle, exercée par la même organisation..." (27)

Cependant, dans l'Eglise même les différents ordres luttèrent pour le pouvoir et pour la supériorité. Bien entendu, les plus forts et les plus intolérants étaient les Jésuites. Ils n'attaquaient pas seulement les libertins, les huguenots et tous ceux qui s'opposaient à leur dictature, mais aussi les Sulpiciens et surtout les charitables et tolérants Récollets qui étaient fort aimés et respectés par le peuple et par les Indiens. Les Jésuites ne pouvaient tolérer aucune rivalité; ils obtinrent enfin que le Canada fût "fermé à tout autre ordre religieux." (28)

Ainsi, il n'y avait que quelques cas isolés de lutte entre les membres de l'ordre des Gallicans et les Ultramontains du temps du régime français. Le point de vue des Ultramontains, appuyé et défendu par les

---

(26) Relations des Jésuites, 1635, II. p.45.

(27) Parkman, F., The Jesuits in North America, Vol.I. p.250.

(28) Lemonnier, L., Histoire du Canada, p.63.

Jésuites, resta pendant des siècles le point de vue de l'Eglise canadienne. L'Eglise catholique au Canada français niait énergiquement la doctrine de l'Eglise nationale. Dans leur zèle religieux les ecclésiastiques - Ultramontains - allaient trop loin! Ils allaient aux extrêmes: ils devinrent plus papistes que le Pape lui-même.

Avec leur exigence d'une religion plus austère, avec leurs attaques perpétuelles contre "la morale relâchée" (29), les ecclésiastiques canadiens se sont rapprochés du point de vue des Jansénistes et même des Puritains. Le mépris du clergé canadien pour les chefs-d'oeuvre français est un mépris typiquement puritain.

Grâce à l'organisation de Mgr de Laval et au travail assidu et systématique du Clergé, la base et la construction de l'Eglise canadienne sont beaucoup plus solides et fermes que celles de l'Eglise française. A dire vrai, ce travail du Clergé survécut à celui des administrateurs civils de même qu'à celui des commandants et des soldats. Car, tandis que le régime français disparut au Canada après la conquête britannique en 1760, l'Eglise canadienne et les écoles inspirées par la pensée religieuse continuent d'exister. M. Lewis Drummond écrit dans "Le Canada et ses Provinces":

"Champlain, Frontenac, and Montcalm wrought and taught valiantly to build up a material kingdom; Bishop Laval sought to establish a spiritual empire. The work of the warriors has perished, but the labours of the godly bishop no armies could destroy and his educational and religious influence lives and grows..." (30)

Avec Mgr de Laval et Mgr Saint-Vallier plus tard, l'Eglise canadienne parvint à l'apogée de sa puissance. A la mort de Louis XIV, cependant, il y eut un changement soudain et presque funeste dans la Nouvelle-France, la petite mission catholique du Nouveau Monde. Jusqu'alors elle était

---

(29) Pascal, B., Les Lettres Provinciales, Paris.

(30) Canada and its Provinces, Article: Lewis Drummond, Vol.II., p.422. Toronto, 1914-17.

protégée des influences étrangères et dangereuses par son Clergé; maintenant, voilà un vent qui commence à souffler de l'autre côté de l'Atlantique, apportant avec soi des idées révolutionnaires et la libre pensée des grands philosophes français. Il y avait une lumière de liberté dans le pays, mais trop faible pour réveiller le peuple. Et cependant que les masses n'avaient pas tout à fait compris que la France n'était plus gouvernée par la pieuse Mme de Maintenon, mais par des femmes jeunes et charmantes, telles que la Marquise de Pompadour et l'élégante et frivole Mme du Barry, les fonctionnaires et les officiers français, les voyageurs et leurs familles, ne permettaient plus à l'Eglise canadienne d'exercer sur eux le paternalisme moral et intellectuel, chose du passé en France. Au contraire, tous ces hommes et toutes ces femmes étaient hostiles à l'Eglise et particulièrement à la Société de Jésus. Ils formaient la petite, mais très libérale bourgeoisie canadienne-française. Ils osaient attaquer les Jésuites et permettaient aux marchands protestants de venir à Québec. (31) La raison en était que les Jésuites avaient trop d'ennemis en France, et des ennemis trop puissants. Le Parlement leur était violemment hostile. Les jansénistes, bien entendu, n'avaient pour eux aucune affection. Les gallicans non plus. Les philosophes, Voltaire, Rousseau, d'Alembert, Diderot, voyaient dans leur Compagnie la citadelle de ce qu'ils appelaient la "superstition". Enfin, la charmante Mme de Pompadour n'aimait pas les sévères Pères Jésuites, qui depuis longtemps essayaient de ruiner son influence. Par conséquent, on ne doit pas s'étonner si la Soeur Duplessis, une des religieuses de l'Hôtel-Dieu, écrit dans sa lettre "que la situation de l'Eglise de Québec est triste et désolée..." (32) Elle

---

(31) Voir: Salone, E., La colonisation de la Nouvelle-France, Paris. Giraud, M., Histoire du Canada, Paris, 1946.

(32) Gosselin, A., L'Eglise du Canada, I., p.462.

ajoute plus loin: "Nous avons vu une guerre ouverte entre le Chapitre et le Conseil..." (33)

M. Salone décrit la situation de l'Eglise canadienne comme suit:

"Avec le progrès de la colonie, avec l'accroissement de sa population, la Nouvelle-France échappait de plus en plus à la théocratie. Certes la propagande philosophique n'a point passé l'Atlantique. Les Canadiens sont toujours des enfants dociles de l'Eglise catholique. Mais les Jésuites ont perdu une grande partie de leur influence, sinon sur la société, du moins sur le gouvernement, et les évêques de Québec ont, la plupart du temps, la sagesse de se renfermer dans leurs fonctions ecclésiastiques..." (34)

En dépit de la contradiction dans la description de M. Salone entre "la propagande philosophique n'a point passé l'Atlantique..." et "les Jésuites ont perdu une grande partie de leur influence...", ce passage montre bien le commencement d'une crise religieuse à Québec. Certes, il était trop tôt pour que les idées des grands philosophes pénétrassent dans l'esprit de la masse des paysans canadiens-français; pourtant, à Montréal et à Québec, ces idées représentaient le plus grave danger pour la religion catholique au Canada français.

"En ce joyeux hiver de 1756, sur les bords glacés du Saint-Laurent, écrit M. de Bonnechose, quelle étrange apparition de la France du dix-huitième siècle, frivole et gaie, de la France à la mode, poudrée à blanc, spirituelle et galante à Québec, joueuse à Montréal et partout insoucieuse du lendemain." (35)

Les nobles comme Montcalm, Lévis, Bourlamaque, Bigot, Bougainville, protégé de d'Alembert, lisaient l'Encyclopédie ou bien passaient leur vie avec leur société, chez Mesdames Péan, Beaubassin, Naudière...

Le Clergé canadien savait très bien que ce n'étaient pas les Anglais, étrangers à la langue et à la religion, étrangers à la mentalité latine, qui étaient les ennemis mortels des Canadiens-français, enfants dociles de l'Eglise. Nullement! Ces ennemis mortels de la foi des Canadiens-

---

(33) Gosselin, A., L'Eglise du Canada, I, p.463.

(34) Salone, E., La colonisation de la Nouvelle-France, p.408.

(35) Chauveau, P.O., Notice biographique de Garneau, Garneau, Histoire du Canada, IVe Ed. Montréal, 1882, p.53.

français, c'étaient en réalité la Pensée française, les idées encyclopédiques, le génie littéraire français. Malheureusement, le Clergé était entièrement impuissant contre cet ennemi-là: il arriva pendant les premiers jours du grand changement qu'un prêtre pieux et zélé fut appelé par les autorités civiles "rebelle et désobéissant aux ordres du Roi". (36)

Les écrivains canadiens-français ne parlent aujourd'hui que rarement de ce "grand danger" venu de leur Mère patrie, car ce n'est pas trop patriotique. Néanmoins, il y en a quelques-uns, comme M. Bourassa ou M.S. Marion, qui avouent franchement que "la pensée française a menacé, au siècle dernier, notre unité religieuse..." (37) ou se demandent: "Si le traité de Paris nous avait conservé à la France, que serait-il advenu de nous?" (38)

Alors, en ce temps critique et troublé, quand les ecclésiastiques canadiens, disciples fidèles de Mgr Laval, envisageaient la ruine totale de leur Organisation, un miracle eut lieu: ce fut la conquête britannique du pays qui priva le Clergé de ses rivaux français, et isola les Canadiens-français d'une manière encore plus efficace de la pensée révolutionnaire et "licencieuse" de la France. Avec les garanties de l'Acte de Québec, le Gouvernement anglais donna à l'Eglise une position assurée sous le nouveau régime protestant, ce qui l'aida beaucoup à retrouver sa première puissance.

M. Eastman dit à ce propos dans son livre, "Church and State in Early Canada":

"Had Canada remained a province of France she would ultimately have felt the influence of the "Philosophes" and of revolutionary thought. The capture of Quebec isolated French Canada; and, paradoxical as it may seem, under Protestant Britain the Catholic théocracy was re-established..." (39)

---

(36) Gosselin, A., L'Eglise du Canada, p.466.

(37) Marion, S., Un pionnier Canadien, Pierre Boucher, p.279.

(38) Bourassa, H., Le patriotisme canadien français, p.12.

(39) Eastman, M., Church and State in Early Canada, Edinborough, 1915, p. 265.

De cette manière la religion catholique avait survécu en Amérique du Nord, étant aujourd'hui la plus forte doctrine religieuse au Canada, avec plus de six millions de fidèles. (40)

La puissance de l'Eglise au Canada français est dans la paroisse. Bien que la plus petite et, au premier coup d'oeil, une insignifiante unité de l'organisation, elle est devenue avec le temps le vrai coeur et l'essence de la vie religieuse à Québec.

Les gouverneurs, les officiers, les marchands et les voyageurs vinrent et s'en allèrent; de même que beaucoup de seigneurs et la majeure partie de la bourgeoisie retournèrent définitivement dans la vieille patrie après 1763.

La paroisse, cependant, continue à exister, et l'Eglise, ce témoin des âges héroïques, reste encore, pour l'avenir, le guide spirituel du peuple canadien français.

"La France était disparue sans retour dans la tourmente de 1760, dit Sir Thomas Chapais. "Mais l'Eglise était restée. Et l'Eglise, intimement liée à la vie morale et sociale de notre peuple, mêlée à toute notre histoire, à toutes nos vicissitudes, à toutes nos traditions, était incontestablement l'une de nos meilleures forces nationales..." (41)

---

(40) Canada 1955, The official Handbook of Present Conditions and recent progress, Ottawa, p.69.

(41) Chapais, T., Cours d'histoire du Canada, 1919, Montréal, p.30.

LE RAPPORT DE DURHAM

La survivance de l'Eglise catholique au Canada français après la conquête anglaise du pays en 1761, et plus tard avec le Traité de Paris, signé en 1763, était d'une énorme importance pour toute la vie future du peuple. C'est donc l'Eglise qui a sauvé la race et qui l'a empêchée d'être absorbée, mais c'est aussi la domination de la même Eglise qui a empêché énergiquement la vie intellectuelle de prendre son plein essor.

Au lendemain même de la capitulation de Montréal, quand la paix la plus profonde régnait dans toute la province asservie et dévastée, la situation générale y était obscure. Les luttes entre les Canadiens-français et les Anglais, le bombardement, le siège, l'incendie, le pillage, le passage des troupes ennemies, tout cela avait réduit villes et campagnes à un état lamentable. La capitale avait été presque anéantie, tout comme le célèbre Château St. Louis de Québec, ce foyer culturel et politique français, où - symboliquement - il ne restait plus que des ruines et des cendres. C'était, semblait-il, la fin de la pensée libre, de la pensée française, à Québec.

L'autorité civile française disparut aussi, battue par la tempête de la guerre: le gouverneur, l'intendant et bien des officiers et des dirigeants étaient prisonniers. La souffrance et la détresse de toute la nation furent grandes. Garneau nous dépeint avec éloquence la misère du peuple:

"Les habitants ruinés, décimés par tant de combats, ne songèrent plus qu'à se réfugier sur leurs terres pour réparer leurs pertes; et, s'isolant de leurs nouveaux maîtres, ils se livrèrent entièrement à l'agriculture..." (1)

---

(1) Garneau, F.X., Histoire du Canada, t.II., p. 391. Montréal, 1882.

Le général James Murray fut nommé gouverneur militaire, et soumit la colonie à la loi martiale. Cette époque de règne militaire qui dura quatre ans, était une des plus rudes dans l'histoire du Canada. Ce pays malheureux donnait l'idée de l'impuissance: c'était donc là une dés-organisation complète, du moins à première vue... Mais non! Tout n'était pas perdu. Grâce à l'Eglise canadienne, la seule institution organisée de ce temps, la race canadienne-française était sauvée de la destruction. A l'heure de la crise suprême, les Canadiens-français, se retirant dans leurs terres, se groupèrent autour de leur Eglise, et entreprirent la reconquête du sol...

Le clocher et la terre natale! - ces deux mots, expliquant tout le Canada français, étaient les deux seuls symboles, les deux seuls biens qui restaient aux habitants, et qui leur rappelaient leurs origines. A cause de la guerre et de la domination anglaise qui l'avait suivie, les Canadiens-français oublièrent la théocratie ecclésiastique de l'ancien régime, et le Clergé, d'autre part, soumis au vainqueur anglais et protestant, et craignant le pire, ne songeait qu'à assurer la survivance de l'Eglise canadienne, de la foi canadienne. Il va sans dire qu'il avait besoin du peuple, du moins dans ce moment critique, et il faisait tout pour gagner sa popularité. Dans les conditions dangereuses où les événements ont placé la population et l'Eglise, maintenant liées d'intérêt, la question religieuse était, sans nul doute, prééminente.

Déjà dans la capitulation de Québec, c'était la liberté religieuse qui inspirait l'article principal. Dans celle de Montréal un an plus tard, il y a intérêt à noter que sept articles lui étaient consacrés, tandis qu'on en trouvait un seul relatif au maintien des lois et des coutumes canadiennes-françaises. Alors, ce n'était pas la France, la Mère patrie, qui tenait la première place, mais la religion romaine, en dépit

du cri traditionnel et passionné de la Réforme: No popery!

C'était justement cette froideur, sinon cette hostilité, de l'Eglise canadienne envers la France des "philosophes" et des "libertins" qui avait plu aux Anglais à tel point que, dorénavant, les Protestants anglais et le Clergé canadien devinrent alliés, en combattant ensemble les idées révolutionnaires, la pensée française, les oeuvres immorales des poètes, des romanciers et des dramaturges français, l'irréligion des philosophes et des encyclopédistes...

Dès ce temps, les prêtres canadiens-français ne cessaient de répéter à leurs ouailles en toute occasion qu'on n'était plus Citoyen français, mais Canadien-français, né au Canada catholique... A cause de cela, à cause de ce remodelage, - la mentalité, le caractère, les goûts, les moeurs, les coutumes, oui, même la religion des Canadiens-français d'aujourd'hui, qui habitent la paroisse québécoise, sont essentiellement différents de ceux des Français.

"Le Français a tout compliqué, le Canadien simplifie tout à outrance..." (2) dit à ce propos Louis Arnould, tandis que Mgr Camille Roy, reconnu partout comme un des maîtres de la pensée canadienne, nous donne la description suivante de ses compatriotes:

"Nous ne sommes plus des Français - nous ne voudrions pas d'une union politique avec la France, et, héritiers des meilleurs instincts de notre race, nous nous sommes ici développés dans le sens de nos traditions, mais aussi selon des formes et des habitudes qui nous font nous-mêmes et nous distinguent nettement des Français contemporains... Et c'est pour cela justement que nous aimons la France d'hier plus que celle d'aujourd'hui; et, que si nous savons encore admirer dans la France du vingtième siècle ses merveilleuses ressources de vie, de générosité d'art, d'apostolat, nous détestons franchement sa conception étroite de la liberté, sa politique et sa tyrannie.

D'où il se fait que nos sentiments pour la France sont un mélange de sympathies et d'antipathies, d'amour et d'indignation, et que l'âme canadienne-française se porte tout naturellement vers ceux qui, là-bas, continuent les saines traditions, souffrent pour les idées, les croyances, les aspirations qui sont les nôtres.

---

(2) Arnould, L., Nos Amis les Canadiens, Paris, 1913, p.52.

Aussi bien sommes-nous restés solidement attachés à la foi ancienne, à l'Eglise qui, au prix de nobles sacrifices, a fondé sur ses propres assises la nationalité canadienne-française... (3)

On comprend à présent pourquoi la question religieuse était pour le Clergé aussi bien que pour toute la nation canadienne de première importance en 1760. L'Eglise du Canada, demeurée debout et invaincue au milieu de l'écroulement désastreux de l'ancien régime, conservait sa constitution, son organisme, et une liberté d'action suffisante pour continuer l'accomplissement de sa mission sur les bords du Saint-Laurent.

Avec une diplomatie ingénieuse et digne d'admiration, l'Eglise avait réussi, non seulement à être préservée et tolérée par la Grande-Bretagne protestante, mais aussi à rétablir une nouvelle théocratie catholique canadienne à Québec, sous la protection des Anglais. Et qui plus est, cela se passe en plein dix-huitième siècle, dans un temps où, comme dit M. Chapais, "le philosophisme triomphe. L'Encyclopédie fait foi. Voltaire règne sur le monde intellectuel, et bafoue les dogmes les plus vénérables. La foi est battue en brèche de toutes parts, et beaucoup de ministres sont incrédules..." (4)

La capitulation de Québec avait assuré aux habitants le libre exercice de la religion catholique. C'était une des grandes victoires du Clergé:

"Le libre exercice de la religion romaine, sauvegardes à toutes personnes religieuses, ainsi qu'à Monseigneur l'évêque, qui pourra venir exercer, librement et avec décence, les fonctions de son état, lorsqu'il jugera à propos, jusqu'à ce que la possession du Canada ait été décidée entre Sa Majesté britannique et Sa Majesté très chrétienne..." (5)

Donc, il fallait beaucoup de prudence, de sagesse et même d'humilité de la part du Clergé et des communautés religieuses, dans leurs rapports avec le gouvernement anglais et protestant. Mais Mgr de Pontbriand, le dernier évêque de la Nouvelle-France, savait ce qu'il faisait.

---

(3) Roy, G., Propos Canadiens, Québec, 1912, p.297.

(4) Chapais, T., Cours d'Histoire du Canada, t.I., Montréal, 1919, p.32.

(5) Ibid, Appendices: La Capitulation de Québec, p.251.

Il était admirable à ce sujet: il comprit tout de suite qu'il ne fallait pas indisposer inutilement les vainqueurs, et leur fournir quelque prétexte pour une hostilité dangeureuse. Il écrivait à M. Briand, qu'on (6) appelait "son ombre":

"Vous ne sauriez trop engager MM. les curés à user de toute la prudence possible. Nous ne devons point nous mêler de tout ce qui regarde le temporel. Le spirituel doit seul nous occuper." (7)

Comm on est déjà loin de la domination temporelle et spirituelle de Mgr de Laval. Mais on va encore plus loin:

"La religion chrétienne exige pour les princes victorieux et qui ont conquis un pays, toute l'obéissance, le respect que l'on doit aux autres..." (8)

Voilà une soumission complète. Pas un seul mot de reproche, pas un seul acte de résistance, de révolte! Il semble qu'on se soumette amoureusement, joyeusement... Le Clergé canadien sait que la France est définitivement battue; dès lors, tout le problème consiste à tirer le plus d'avantages possibles d'une mauvaise situation.

Si l'on voulait définir d'un mot l'attitude passée de l'Eglise canadienne envers l'Angleterre en particulier, et celle des Canadiens en général, le seul qui convienne - c'est celui de loyalisme... On emploie ce mot toujours et partout... L'expression de "fidèles et loyaux sujets de Sa Majesté" revient, en effet, continuellement dans leurs discours ou dans leurs écrits...

Cette humble attitude de l'Eglise à ce moment de crise nationale et religieuse, cependant, ne fut pas sans fruit. La soumission, la piété, la modestie et la bonne conduite des prêtres et des habitants impressionnaient profondément le Général Murray qui ordonna que les sujets

---

(6) Gosselin, A., L'Eglise du Canada, III. Mgr Pontbriand, p.532.

(7) Ibid, p.532.

(8) Ibid, p.533.

canadiens-français puissent ressentir et goûter, dans toute son étendue, la royale protection de Sa Majesté.

Les documents de cette époque ne mentionnent aucun démêlé, aucun froissement entre le gouvernement militaire de Murray et l'autorité religieuse; au contraire, le gouverneur comptait sur le Clergé pour faire disparaître toute animosité et toute mésintelligence, et opérer un rapprochement salutaire entre les deux éléments de la population, français et anglais. C'était un grand triomphe pour l'Eglise canadienne: elle commençait de nouveau - très lentement et très prudemment - son ascension vers le pouvoir spirituel et politique de la province. On la comprend maintenant: elle s'abaissa pour vaincre!

L'Abbé Gosselin, en écrivant à ce sujet, donne l'impression que le Clergé était content que la France et le Canada eussent été séparés:

"Non seulement l'Eglise du Canada n'eut rien à souffrir de notre premier gouverneur anglais, mais il semble que le premier hiver que l'on passa sous le nouveau régime ne fut pas témoin d'orgies et de scandales comme on en avait vus à Québec l'hiver précédent. La crainte de Dieu est le commencement de la sagesse. On venait d'être terriblement éprouvé: l'Evêque avait dit: 'Dieu est irrité, sa main est levée pour nous frapper': les châtements étaient venus en effet; et l'on voyait que l'Evêque avait raison..." (9)

Cela rappelle étrangement les moyens par lesquels les prêtres assuraient leur autorité du temps des premiers colons. Le Clergé se servait des fléaux de toute sorte: incendies, tremblements de terre, famine, épidémies, guerre, toutes ces horreurs pour exciter le peuple à la foi et à la vertu. La Relation de 1663, par exemple, dit que les tremblements de terre "ont fait plus grande remuements dans les consciences que dans nos forêts et sur nos montagnes..." (10)

Voltaire, par contre, que l'on appelle impie, ne croit point que le bon Dieu se serve de tels fléaux pour punir son peuple. A l'occasion

---

(9) Gosselin, L'Eglise du Canada, III, p.535.

(10) Ferland, Cours d'histoire du Canada, t.I, p.489-490, Québec, 1861.



les troupiers et les esclaves de Bonaparte. Séparés de la France encyclopédiste et voltairienne, de la France révolutionnaire et dévergondée, de la France impériale et asservie..." (12)

Après la mort de Mgr de Pontbriand, l'attitude de l'Eglise envers la France ne changea point. Le gouvernement anglais et le Clergé canadien empêchaient la population d'entretenir de trop étroites relations, particulièrement culturelles, entre le Canada et la France. Lorsque le pays se trouva temporairement sans pasteur, le gouvernement britannique nomma M. Jean-Olivier Briand vicaire général de Québec, qui partit à son tour pour Londres et pour Paris, et revint au Canada comme "the Superintendent of the romish church" - le supérieur majeur de l'Eglise romaine du Canada, et sacré évêque de Québec. Il continuait l'oeuvre de Pontbriand avec le même zèle et, en effet, réussit, à force de diplomatie habile, de prudence et de sagesse, à se faire accepter et respecter d'un gouvernement protestant et jaloux comme l'était celui de l'époque. Il réussit aussi à obtenir pour l'Eglise la jouissance de ses droits, à procurer à son Clergé une situation meilleure que celle qu'ils avaient sous l'ancien régime. Sous son administration, souvent protégée et aidée par les autorités anglaises, l'Eglise s'unit et se consolida. L'Acte de Québec de 1774, accordant aux habitants le libre exercice de leur religion, en est la preuve. L'accroissement du pouvoir du Clergé favorisa cette unité et cette centralisation grandissantes. Ainsi, ce n'est pas sans raison que l'Abbé Gosselin appelle Mgr Briand "le second fondateur de l'Eglise du Canada"(13), et que M. Chapais dans son "Course d'Histoire du Canada" exprime sa reconnaissance à tous ceux qui étaient venus au secours de l'Eglise canadienne, naguère si près de la ruine et de la destruction. Ces hommes, les Canadiens-français aussi bien que les

---

(12) Bourassa, H., La langue gardienne de la foi, Montréal, 1918, p.45.

(13) Gosselin, A., L'Eglise du Canada, III., p.553.

Anglais, n'avaient pas seulement protégé l'Eglise canadienne contre les fatales influences françaises, contre une littérature "fangeuse et libertine", mais aussi contre l'esprit révolutionnaire et anti-religieux qui semblait être dans l'air dans cette époque. M. Chapais s'exprime ainsi sur ce sujet:

"...C'était la conscience catholique qui triomphait. C'était la fidélité du catholicisme canadien à l'Eglise qui remportait la victoire, et une victoire dont le temps devait multiplier et amplifier les résultats... Ah! ce jour-là, la grande âme de Mgr Briand dut tressaillir de bonheur. Cette apothéose, l'humble et glorieux évêque devait bien être forcé de se dire que c'était lui qui l'avait rendue possible...Honneur à sa pure et noble mémoire! Honneur aussi à ses dévoués coopérateurs, à Montgolfier, à La Corne, à l'Île-Dieu, à Etienne Charest! Et pourquoi n'ajouterions-nous pas? - la justice est la loi suprême de l'histoire - honneur à ces Anglais éclairés, à ces gouverneurs, à ces fonctionnaires et hommes d'Etat britanniques, Murray, Cramahé, Carleton, Burke, Rockingham, que leur droiture et leur sens politique déterminèrent à seconder les efforts de nos chefs! Tous ensemble, quoiqu'à des degrés et à des titres divers, ils ont droit à notre impérissable reconnaissance pour avoir participé au salut de cette grande institution nationale, l'Eglise canadienne..." (14)

Dorénavant, l'Eglise canadienne fit le plus grand cas de sa complète liberté d'action. Son autorité sur la population et la légitimité de sa juridiction n'étaient plus discutées. La période de son expansion commençait. Encore une fois, la religion catholique à Québec était le principal élément de la vie pour la grande majorité, et il n'y a rien de surprenant à ce que son influence se fasse sentir même aujourd'hui dans presque toutes les phases de la vie.

Nous avons pu donner ici une idée du rôle et aussi de la diplomatie de l'Eglise canadienne depuis la conquête britannique jusqu'à l'Acte de Québec, la "Grande Charte" du Canada français. D'ailleurs, nous avons vu les chefs civils et militaires anglais et les religieux canadiens-français travailler et vivre ensemble et dans l'harmonie.

L'attitude du Canadien-français d'autre part était celle du contente-

ment. Il était satisfait de son humble lot parce que son curé en était satisfait, et parce qu'il avait obtenu l'essentiel de ce qu'il voulait. Le catholicisme avait versé dans son âme une sorte de philosophie de la résignation qui lui donnait presque toujours la force d'endurer les privations et les malheurs de son séjour temporaire dans ce monde. A cause de l'enseignement et des prédications du Clergé, la vie était conçue comme ce qu'elle est réellement: éphémère et provisoire. On croyait qu'elle n'était qu'une simple préparation à la vie éternelle, ce qu'elle comportait de récompenses et de béatitudes célestes, ou bien de châtements et de peines infernales.

Ce contentement est visible dans plusieurs textes de ce temps.

Mgr Briand écrivait en 1769, même avant l'Acte de Québec: "Nous ne nous apercevons point que nous sommes sous un gouvernement protestant." (15)

Mgr Bourget disait plus tard que le gouvernement anglais avait fait du Canada "le plus heureux pays du monde..." (16). Mgr Baillargeon, cependant, s'exprimait plus clairement encore en disant qu'il ne connaissait aucun pays "où la religion jouisse d'une aussi grande liberté..." (17)

Ce que nous intéresse maintenant, c'est l'attitude du Clergé envers le commun du peuple, la question de la vie intellectuelle et un des facteurs les plus importants dans l'évolution d'une nation: l'école et l'éducation.

Le gouvernement de la Grande-Bretagne ne s'opposait guère au désir de l'Eglise qui voulait se charger de l'éducation et de l'instruction des Canadiens-français. Ainsi, pour la deuxième fois dans l'histoire du pays, l'éducation devenait le monopole du Clergé et restait sous son contrôle direct et absolu jusqu'au commencement du vingtième siècle.

---

(15) Gosselin, A., L'Eglise du Canada, t.I. p.221.

(16) Mandements des évêques de Montréal, t.IV.p.269. Québec, 1888.

(17) Turcotte, Le Canada sous l'Union, 2e partie, p.597, Québec, 1882.

Pourtant, la situation à cette époque était entièrement différente de celle de l'ancien régime, et plus favorable aux ecclésiastiques. Sous bien des rapports, l'Eglise était maintenant beaucoup plus libre qu'auparavant, au moins spirituellement, et pas davantage sujette aux inspections du Gouverneur ou de l'Intendant. Il ne faut pas oublier que - malgré sa puissance et son importance - l'Eglise de la Nouvelle-France était, en grande partie, à la charge du roi.

Il est vrai que le Roi de France ne songeait à faire des Canadiens que de braves colons, "bons seulement pour défricher et batailler"!(18) Néanmoins, il était aussi de son intérêt de faire d'eux tous de bons et de loyaux Français, car il s'agissait de la gloire de son royaume. En outre, Louis XIV n'avait pas voulu que l'on introduisât l'imprimerie en Nouvelle-France, cependant, il s'était intéressé vivement à l'enseignement et au progrès de ses sujets. Certes, il y avait quelques très bonnes écoles dans la colonie (19), et bien des livres qui circulaient librement (20), sinon parmi les habitants, au moins parmi la haute société.

En ce qui concerne l'enseignement pendant l'ancien régime, il faut seulement citer les lettres de quelques contemporains pour prouver qu'il était presque excellent, et, sans nul doute, sans aucune comparaison avec celui qui suivit immédiatement la Cession du Canada. Ainsi, le Père Joseph Germain écrivait à ce propos en 1711:

"Pour ce qui est du collège de Québec, toutes choses y sont et se font comme dans nos collèges d'Europe, et peut-être avec plus de régularité, d'exactitude et de fruit que dans plusieurs de nos collèges de France..." (21)

Il va sans dire que l'enseignement avait été donné par des ecclé-

---

(18) Roy, C., Nos Origines littéraires, Québec, 1909, p.17.

(19) En 1760 il y en avait plus de quarante-quatre.

(20) Bracq, J., The Evolution of French Canada, p.153. - On a fixé à 60.000 le nombre de volumes qui se trouvaient au Canada avant la conquête.

(21) Groulx, L'instruction au Canada, t.I., Montréal, 1934.

siastiques et comprenait outre la théologie, la grammaire, les lettres et la philosophie. (22)

Malgré le régime théocratique des Jésuites au Canada français sous l'ancienne monarchie du Roi-Soleil et de la pieuse Mme de Maintenon, on n'exagère point en parlant de la liberté de pensée à cette époque. A coup sûr, la masse des habitants ne s'intéressaient pas à la littérature, aux beaux-arts, à la philosophie, tout comme la masse des paysans en France ne s'intéressaient point aux chefs-d'oeuvre de Racine et de Corneille; mais tous ceux qui parlent de la liberté de pensée de ce temps, pensent avant tout à une élite qui s'assemblait dans le Château St.Louis, la cour provinciale et le centre culturel du Canada. De même, les dirigeants, les seigneurs, quelques dames spirituelles et bon nombre d'officiers nobles avaient l'esprit cultivé, et simplement ne pouvaient pas vivre dans un pays sauvage et rude, sans livres, sans beaux-arts, sans théâtre, danse, musique... Ils gardaient de leur pays d'origine les goûts, la façon de penser, l'intérêt pour la littérature, la joie de vivre. Ils charmaient les soirées, égayaient les dames, lisaient l'Encyclopédie, écoutaient les alexandrins des poètes français, en un mot, ils formaient le premier noyau littéraire au Canada français, et constituaient ainsi l'espoir pour une future littérature canadienne-française. Car c'est presque toujours la noblesse ou la bourgeoisie qui est le guide, l'avant-garde, dans le domaine littéraire et artistique. Aussi, l'aristocratie est ordinairement moins exposée aux foudres de l'Eglise...

Après la conquête anglaise de Québec, cependant, la situation change brusquement et fatalement. La plupart de familles nobles et riches, les officiers, les fonctionnaires, les hommes de loi et les marchands quittaient le pays qui ne leur offrait plus qu'une perspective de pér-

(22) La philosophie était exclusivement celle des scolastiques.

secution, d'esclavage, d'isolement, d'ennui et d'infériorité perpétuelle. "Sur les 70.000 habitants, 10.000 peut-être demandèrent à passer en France; parmi eux, il n'y eut peu d'agriculteurs et de fermiers, mais surtout de riches marchands..." (23) C'est la réponse à la question: pourquoi n'y a-t-il pas une bourgeoisie puissante au Canada!

Mais il restait encore environ soixante mille Canadiens-français, pour la plupart les paysans, ignorants et dociles, et quelques seigneurs et marchands dont les familles étaient trop nombreuses pour retourner en France.

Le Clergé, bien entendu, résolut en masse de rester parmi ses ouailles. A l'heure de la crise religieuse, ce changement était à peu près comme un miracle, une "manifestation dans les desseins providentiels". (24) L'Eglise triompha. On se moquait de tous ceux qui avaient quitté le Canada:

"Quand chevaliers, seigneurs, bourgeois, fuyant l'orage,  
T'abandonnaient un jour vagissant sur la plage,  
Seul, ton clergé resta pour partager ton sort,  
Car ton clergé, vois-tu, t'aime jusqu'à la mort!..."(25)

L'Eglise était maintenant le seul maître de la population: elle s'était débarrassé de ses rivaux - la noblesse et la bourgeoisie. On voyait en cela le signe de Dieu. Fréchette, le poète national du Canada, a bien interprété les sentiments des masses et des ecclésiastiques:

"Car ne l'oubliez pas, nous sommes en ce lieu  
Les instruments choisis du grand oeuvre de Dieu." (26)

L'intention de la plus grande partie du Clergé était de faire du Canada un pays entièrement catholique, et de la population une population bonne, obéissante, pieuse et fidèle à l'Eglise et au pays natal.

---

(23) Lemonnier, L., Histoire du Canada, p.365.

(24) Bourassa, H., Le patriotisme canadien-français, p.11.

(25) Gingras, A., Au Foyer de mon presbytère, Québec, 1881.

(26) Fréchette, L., La Légende d'un peuple, p.73, Montréal, 1908.

Mais le secret désir d'un petit groupe sur les bords du Saint-Laurent, plus ambitieux encore, était de rendre toute l'Amérique du Nord catholique et française... C'était aux Canadiens-français - croyaient-ils - de faire du catholicisme l'unique religion de l'univers... (27) Et le peuple français en Amérique avait "droit de se regarder comme un peuple élu appelé par la Providence..." (28) On se mit au travail sans délai.

Dans le chapitre suivant nous examinerons de plus près ce travail de l'Eglise, et, en particulier, son intervention dans le domaine de la jeune littérature canadienne-française; maintenant, cependant, nous entreprendrons de prouver que c'était le Clergé, dirigeant les études, qui avait été en partie responsable de leur insuffisance.

L'enseignement immédiatement après la conquête anglaise et jusqu'à 1854 - quand s'ouvrit la première université canadienne-française, l'université Laval de Québec, - était en effet dans un état lamentable. L'enseignement primaire était insuffisant, tandis que l'enseignement supérieur n'existait pas. De même, il n'existait ni système, ni plan d'ensemble; il n'y avait ni intérêt, ni encouragement, ni argent, ni aide de la part du Clergé. Et l'Eglise était la plus importante, la plus riche institution canadienne-française de cette période!

Certainement, il y avait quelques protestations des marchands de Québec qui déclaraient qu'il n'y avait aucune école digne de ce nom pour les garçons en dehors des villes (29), et ceux de Montréal se plaignaient même qu'il n'y eût pas "une seule école donnant l'instruction des garçons dans un endroit quelconque du district!" (30); mais la grande masse du

---

(27) Bourassa, H., Le Canada apostolique, p.164, Montréal, 1919.

(28) Desrosiers et Fournet, La race française en Amérique, p.292.

(29) Gosselin, Am., Louis Labadie, M.R.C.S. 1913, p.98.

(30) Ibid, p.98.

peuple ne faisait rien, totalement indifférente, docile et soumise au Clergé. Les ecclésiastiques, de leur côté, ne faisaient rien non plus, et ne se souciaient guère de voir tant de générations d'illettrés dans le pays. Car, après tout, c'était ce qu'on désirait vivement: voir les habitants mener une vie tranquille, pieuse, simple et heureuse. Cela explique un peu, pourquoi, même aujourd'hui, le Canada français est si profondément religieux, pourquoi on accepte volontairement l'intervention des chefs de l'Eglise dans la vie civile et culturelle, et pourquoi l'on assigne souvent au Clergé un rôle très important dans les grandes entreprises du gouvernement, comme l'éducation et la colonisation...

Pourtant, il y avait toujours des gens au Canada français qui prétendaient que le Clergé de cette Province "s'efforçait de tenir le peuple dans l'ignorance pour les dominer..." (31)

La réponse du Clergé, naturellement, est bien différente. On parle de la rudesse du climat, de la dispersion des maisons, du manque de livres, de la difficulté pour les enfants d'une paroisse de se réunir. D'ailleurs, on ajoute que les Canadiens ont autre chose à faire que d'étudier ou de s'intéresser à la littérature...

Tout cela est vrai, pourtant, il est aussi vrai que le Clergé n'a pas cherché à former au Canada français des littérateurs, des professeurs, des savants, à donner même une haute culture intellectuelle. Au contraire, fidèles à leurs plans, les ecclésiastiques se sont bornés à vouloir faire des enfants avant tout de bons chrétiens et de bons Canadiens, prétendant que l'instruction n'est pas utile au bonheur. Alors, il s'ensuit qu'on voulait voir les Canadiens vivre et travailler dans une ignorance heureuse.

---

Le but des collèges fut principalement de former des prêtres,  
(31) Mandements des Evêques de Québec, p.394, Québec, 1888.

d'instruire un cadre nouveau dont les membres seraient les guides futurs du pays. M. E.P. Taché écrivait à ce sujet :

"Indépendamment du clergé, nous chercherions peut-être en vain dans toute la ville de Montréal une trentaine de laïques ayant reçu... une éducation collégiale; et dans la côte du sud, au-dessous de Québec, parmi une population de près de 100.000 habitants, il peut s'en rencontrer un ou deux..." (32)

Ce manque d'instruction était excellent peut-être pour la moralité de la population, mais il était désastreux pour la littérature et pour la culture du pays. Même l'Abbé Maurault était obligé d'avouer :

"L'enseignement est le fondement de la culture, à ce point qu'une culture intellectuelle serait impossible dans un pays où l'instruction primaire et l'instruction secondaire au moins seraient in-existantes." (33)

Pourquoi donc le Clergé, - ne voulant que des institutions exclusivement dirigées par lui, - ne faisait-il rien pour développer l'enseignement des masses? Pourquoi Mgr Hubert dans sa lettre au président du Comité nommé pour la création d'une Université mixte au Canada, dit-il: "Je conclurais de tout cela que le moment n'est pas encore venu de fonder une Université à Québec..." (34) Et plus loin: "Le projet d'une Université en général ne me satisfait pas..." (35)

Chez les Canadiens de cette époque on voit tous les signes d'une infériorité intellectuelle. On n'écrivait pas, ne publiait pas simplement parce qu'on n'était pas suffisamment instruit. Le jour où les livres français purent enfin pénétrer au Canada, on refusa de les laisser entrer, parce que le Clergé craignait la "dangereuse" influence de la littérature française sur les esprits. On aimait mieux se priver de cette grande et belle littérature, que de risquer de corrompre l'âme nationale du peuple, que de voir sa foi mise en péril...

---

(32) Huston, Répertoire national, t.IV, p.366, Montréal, 1895.

(33) Maurault, O., La vie intellectuelle au temps de Garneau, p.3.

(34) Mandements des Evêques de Québec, 1888, p.386, t.II.

(35) Ibid, p.387.

Par conséquent, les Canadiens-français devenaient "excessivement ignorants" (36), "la profonde ignorance règne dans les campagnes"(37), et on y "rencontre très peu d'hommes qui sachent lire ou écrire."(38) On peut citer encore plus de critiques, spirituelles et sévères, faites par les contemporains... Mais toutes ces critiques n'étaient d'aucune importance en comparaison de celle de Lord Durham qui est venu au Canada en 1838, et qui a écrit dans son "Rapport" bien connu, un an plus tard, au sujet de l'éducation dans le Bas-Canada:

"Au cours du précédent compte rendu, j'ai déjà fourni, en passant, plusieurs détails importants sur les dispositions nécessaires pour assurer l'instruction au Bas-Canada. J'ai décrit l'ignorance générale du peuple et les essais infructueux tentés pour l'établissement d'un système général d'instruction publique; j'ai décrit la plénitude de l'enseignement, mais sous un aspect mauvais, qui était dévolu aux classes supérieures et entre les mains seuls du clergé catholique." (39)

L'autorité ecclésiastique à laquelle il (l'habitant) s'était habitué établit ses institutions autour de lui, et le prêtre continua d'exercer sur lui son influence... (40)

Lord Durham, en parlant de la différence entre les Canadiens-français et les Français, écrit:

"Ils sont restés une société vieillie et retardataire dans un monde neuf et progressif. En tout et partout, ils sont demeurés Français, mais des Français qui ne ressemblent pas du tout à ceux de France. Ils ressemblent plutôt aux Français de l'Ancien régime." (41)

Lord Durham aurait dû ajouter que les Canadiens-français étaient isolés par l'Eglise, et séparés du reste du monde. Ou bien, il aurait dû dire, comme le fait M. André Siegfried, qu'au Canada "les vieilles croyances ont été conservées dans la glace". (42)

C'est Lord Durham qui a défié les Canadiens-français, en disant

---

(36) Gosselin, Am., Louis Labadie, p.97.

(37) Ibid., p.101.

(38) Weld, Voyage au Canada, Paris, 1802, p.65.

(39) Le Rapport de Durham, Québec, 1948. p.173-174.

(40) Ibid., p.80.

(41) Ibid., p.82.

(42) Siegfried, A., Le Canada, Paris, 1906, p.21.

qu'ils sont "un peuple sans histoire et sans littérature" (43), ainsi réveillant toute une nation de son sommeil léthargique. Son "Rapport" restera célèbre dans les annales historiques du Canada, parce qu'il fut le signal du commencement presque spontané de la vie littéraire et culturelle à Québec, en dépit de l'opposition énergique de l'Eglise.

Lord Durham défiait les Canadiens-français et montrait qu'ils étaient une race inférieure. Mais un jeune clerc qui s'appelait F.X. Garneau, renvoyait à Durham son insulte: "Pour réhabiliter sa nation", pour sauver l'honneur de son peuple, il écrivit une histoire qui, dans le sens vrai du mot, représente un moment caractéristique dans le développement de la littérature canadienne-française.

---

(43) Le Rapport de Durham, p.311.

IV.

L'INTERVENTION DE L'EGLISE

Le dix-neuvième siècle commença dans une atmosphère de grisaille qui enveloppait l'art naissant et les moeurs du Canada français, sans laisser entrevoir la moindre aurore. La majorité des Canadiens-français, ensevelis dans un sommeil léthargique, restaient entièrement indifférents à toutes les choses de l'art et de l'esprit: à la littérature, à la science, aux beaux-arts. Le simple habitant, vivant sur "son bien", à l'ombre du clocher, loin des tentations et des dangers du monde, était tout à fait heureux et content. Dieu, l'Eglise, le salut de son âme, sa famille et son foyer, sa terre et sa paroisse, étaient presque les seuls objets qui méritassent son attention. Il devait à la puissante influence de l'Eglise sur sa vie, à l'enseignement de son curé, la santé morale, la simplicité des moeurs et la survivance.

Depuis le jour qui a vu le Canada séparé de la France pour de bon, voilà l'Eglise catholique, plus forte et plus militante qu'auparavant, s'emparant de nouveau de la conduite du peuple canadien-français avec l'intention de tenir les habitants dans une ignorance heureuse. Aidée et encouragée souvent par les autorités anglaises - qui voyaient dans un état arriéré du peuple la mort prochaine de la race française au Canada, - l'Eglise, poursuivant ses propres plans, déclara la guerre à tous ceux qui s'étaient donnés pour mission sacrée de raviver la flamme intellectuelle au coeur des Canadiens. Par son intervention, parfois même violente, l'Eglise a épouventé et découragé les jeunes hommes de lettres et, sans pitié, détruit dans leur germe toutes ces créations littéraires qui n'étaient pas profondément religieuses ou patriotiques.

Afin de protéger le peuple contre les divers maux: contre le péché, contre la dissolution, contre la soif du savoir, contre le désillusionnement et les idées de révolte, les prêtres s'opposaient énergiquement à une instruction supérieure à Québec, qui, tout en élevant le niveau intellectuel des habitants, eut pu devenir très dangereuse pour l'Eglise elle-même en tant que classe dirigeante de la société canadienne-française.

Connaissant la nature humaine, les ecclésiastiques savaient qu'à cause du péché originel, les paysans et les citoyens, s'ils étaient trop libres, deviendraient dans peu de temps paresseux, désobéissants, méchants, corrompus même. Par conséquent - prétendaient-ils - les masses auraient dû vivre toujours sous la direction spirituelle du Clergé, dans la crainte de Dieu, satisfaites quant aux besoins essentiels, ignorantes, et pourtant heureuses. De fait, tout croyant au Canada de ce temps, était obligé de faire sa soumission, de se conformer à la discipline de son Eglise. Ceux-là, cependant, qui refusèrent de se soumettre au Clergé, furent, par suite, privés des derniers sacrements et enterrés sur le bord des routes. (1)

Le Clergé demandait sans cesse l'administration du temporel de l'Eglise catholique: on ne pouvait nier ce principe sans nier en même temps la liberté religieuse au Canada. C'est l'Eglise de Rome, comme s'expriment le traité et plusieurs statuts, existant avec son organisation, sa hiérarchie et sa discipline sévère, qui se trouva être l'autorité édictant les lois sur les bien de l'Eglise comme sur la personne des fidèles.

Il s'ensuit que l'autorité première pour l'Eglise de Rome est le Souverain Pontife de Rome; l'Evêque constitue celle du diocèse et le

---

(1) Caron, I., La colonisation de la province de Québec - Début du régime anglais (1760-1791), Québec, 1923, p.101-102.

curé celle de la paroisse. Cette doctrine catholique se trouve condensée en peu de mots par Saint Thomas d'Aquin qui prétend que le Pape est comme le Roi dans un royaume; les Evêques sont comme des juges dans chaque cité; tandis que le curé du village est le guide absolu de ses paroissiens. Comme un enfant soumis et dévoué à son Eglise catholique, le croyant doit accepter donc d'une manière entière ses enseignements sur toutes les questions.

Voilà la démonstration des droits, des pouvoirs et des devoirs de l'Eglise. L'Eglise du Canada, en particulier, y proclame à haute voix qu'elle est dans son droit en faisant tout ce qu'elle fait. Aussi justifie-t-elle son attitude envers le peuple canadien-français: elle démontre que son action accomplie - la lutte contre l'instruction publique sur une grande échelle, de même que l'intervention à peu près constante dans le domaine littéraire et artistique, - était juste et nécessaire.

Le Clergé, sans nul doute, aimait son peuple pieux et docile, et tout en travaillant "ad majorem Dei gloriam", voulait leur assurer "un enfantin bonheur". En outre, personne ne peut jamais dénier au Clergé de ce pays la plus grande piété, une infinie bonté, le désintéressement total, l'héroïsme et le zèle apostolique, pourtant, tout le monde sait aussi que c'est justement ce trop grand amour de la part des ecclésiastiques pour leurs ouailles, qui est responsable de "l'honorable médiocrité" de la littérature canadienne-française, et de l'indifférence à peu près générale du peuple pour toutes les créations de l'art et de la culture.

Pendant plusieurs décades après la Cession du Canada à l'Angleterre on ne peut parler d'une littérature canadienne-française pour des raisons connues. C'est le haut moyen âge des lettres canadiennes: il n'y a pas une seule oeuvre d'importance avant 1840.

En dépit de la lutte pour la survivance, de l'infériorité politique, et des rudes besognes des Canadiens, un faible mouvement intellectuel suivit de près le réveil du sentiment patriotique. Un certain nombre de jeunes gens, se rendant compte de la situation déplorable de leurs compatriotes, soit dans le domaine politique, soit dans le domaine culturel, commencèrent à travailler à la création d'une littérature nationale, car ils savaient que le degré de civilisation d'une nation se juge à son développement artistique et littéraire.

Avec passion et enthousiasme, ces écrivains, ou plutôt amateurs, cherchaient à s'instruire, à développer leur intelligence, à combattre l'ignorance et la paresse intellectuelle. Ils étaient pleins d'espoir et de courage. Aidés par plusieurs "Français de France", principalement par Pierre du Calvet, Valentin Jautard et Fleury Mesplet, ils fondèrent le premier journal littéraire du Canada français qui avait pour but l'instruction générale de la population.

L'éditeur et ses collaborateurs voulaient inspirer à leurs jeunes compatriotes le goût de l'étude et de l'instruction, mettre au jour des monuments littéraires français et européens, encourager les poètes et les prosateurs dans leur travail littéraire, et entretenir parmi eux une noble et louable émulation... Ce journal, "La Gazette littéraire de Montréal", à la fois vivant, spirituel et léger, était une manifestation intéressante de la vie intellectuelle de ce temps. (2)

La politique n'était pas encore ici matière à discussion, et de même le commerce; c'était en particulier la littérature, les chansons, les satires, les poèmes de circonstance, les légendes et les contes, qui virent le jour dans la "Gazette". Il y a intérêt à noter que ce

---

(2) "La Gazette littéraire de Montréal" était fondée en juin 1778; elle disparaît en juin 1779.

journal hebdomadaire n'appartenait pas uniquement à une petite élite de Québec et de Montréal, mais à toutes les classes du pays. C'est dans les pages de la "Gazette" de Fleury Mesplet que l'on trouvera "un aliment pour les esprits" - pour le seigneur, pour le marchand, pour l'artisan et pour le laboureur...

Le grand public était malheureusement tout à fait indifférent, en grande partie à cause du contrôle et de l'influence ecclésiastiques. Mais les hommes qui représentaient l'avant-garde de ce premier noyau littéraire et culturel au Canada français, n'étaient pas facilement découragés. Le voici leur déclaration dans un des numéro-prospectus:

"O Canadiens! Ô mes compatriotes, écoutez la voix de votre ami qui s'adresse à vous! Rompez le charme qui vous tient enseveli dans ce sommeil léthargique, réveillez-vous, suivez-moi dans le sentier qui conduit à la lumière..." (3)

Plus tard, Fleury Mesplet, Valentin Jautard, avocat et principal écrivain de la "Gazette", et bien d'autres, fondèrent une "Académie" où on discutait avec ardeur les divers problèmes littéraires, moraux et philosophiques. De nouveaux disciples et jeunes poètes, avides de connaissance et d'instruction, vinrent se grouper autour de cette Académie. On voyait dans ce mouvement littéraire la naissance d'une pléiade canadienne.

Il n'est pas étonnant que l'Académie de Montréal se créa en peu de temps d'irréconciliables ennemis: le haut clergé. Les ecclésiastiques qui avaient regardé avec méfiance et hostilité les premiers journalistes de la "Gazette" et leurs efforts pour ramener l'esprit canadien vers "les sentiers de la lumière", soudainement décidèrent de mettre fin à cette "République des Lettres voltairiennes", de se débarrasser de ces "sophistes bavards... voulant endoctriner la jeunesse." (4)

(3) Léger, J., Le Canada français et son expression littéraires, p.51.

(4) Roy, C., Nos Origines littéraires, p.67.

Avec leur "esprit français", avec leur enthousiasme et leur amour pour la littérature, avec leur désir de réveiller les Canadiens du "sommeil léthargique", Fleury Mesplet et ses amis étaient considérés par les prêtres comme "empoisonneurs" et "voltairiens". L'Abbé Roy écrit à ce sujet tout à fait franchement:

"L'esprit français était malheureusement représenté par ces hommes à réputation louche, par ces demi-lettrés et par ces épaves de la morale que le flot de la mer avait déjà jetés sur nos rivages. Esprit saturé de cette atmosphère de scepticisme et d'irrégion que l'on respirait partout en France, il ne pouvait s'accorder, ni surtout s'identifier avec l'esprit canadien, lequel était resté par-dessus tout chrétien, et respectueux de l'autorité religieuse. Il exerça pourtant ici une influence que l'on retrouve dans le cercle bien connu de ces Canadiens qui à la fin du dix-huitième et au commencement du dix-neuvième siècle constituaient en ce pays le groupe des libertins, ou de ceux que l'on nommait les voltairiens..." (5)

Par conséquent, l'Académie de Montréal n'eut qu'une vie éphémère parce que ses membres étaient "fortement pénétrés de la philosophie du dix-huitième siècle". D'après le Clergé, c'était une Académie officiellement voltairienne. Et Voltaire lui-même n'était que l'équivalent du Diable. On le voyait dans tous les ouvrages et dans tous les poèmes de cette littérature balbutiante, on le soupçonnait partout. Chaque écrivain qui s'intéressait vivement à la vraie littérature, ou qui cherchait ses modèles dans les lettres françaises, était accusé de voltairianisme et persécuté. De Gaspé nous raconte dans ses "Mémoires" que, selon un de ses professeurs, ce qu'il y avait de plus horrible après le diable, c'était Voltaire...(6)

A coup sûr, la suppression de l'Académie et de la "Gazette littéraire de Montréal" n'était pas tout: le 2 juin 1779 un mandat d'arrestation avait été signé par le Gouverneur Haldimand contre Mesplet et Jautard "pour arrêter le cours de leurs insolences". Il est vrai

---

(5) Roy, C., Nos Origines littéraires, p.68-69.

(6) De Gaspé, Mémoires, Québec, 1885, p.309.

qu'ils avaient été souvent accusés d'écrire et d'imprimer des articles contre la religion et le gouvernement, pourtant, ils étaient innocents si l'on se souvient qu'à cette époque même sous la constitution d'Angleterre le peuple avait le droit de se faire connaître lui-même par le moyen de la liberté de la presse, et par l'expression libre de ses sentiments... (7)

M. Brunet, lui aussi, affirme assez ironiquement leur innocence en écrivant dans son "Histoire de la Littérature canadienne-française":

"Mal leur en prit lorsqu'ils s'avisèrent d'envahir le domaine théologique. Ils auraient paru sans doute modérés, eussent-ils écrit en France, en Hollande ou en Angleterre (et du reste les temps changeaient déjà... mais moquer la religion dans le pays où la foi demeurait la plus vivace!) Si bien que Montgolfier, supérieur de Saint-Sulpice, mit en garde contre 'son insolence' les professionnels qui lisaient la 'Gazette'. - Ce fut ensuite le gouverneur Haldimand qui se fâcha: toujours pour "arrêter le cours de leur insolence", il fit emprisonner Mesplet et Jautard. Il en coûtait cher à cette époque lointaine de se montrer anti-anglais..." (8)

Ici, M. Brunet se trompe quelque peu. Il ne dit pas que c'était justement le Supérieur du Séminaire de Saint-Sulpice qui demandait au Suisse Haldimand d'emprisonner ces deux "voltairiens", citoyens de France. L'Abbé Roy, au contraire, écrit:

"M. Montgolfier... écrivait à Haldimand pour lui demander de réprimer la licence antireligieuse des écrivains de la 'Gazette'..." (9)

On leur donna une bonne leçon! Sortant de prison, Mesplet et Jautard continuaient d'imprimer, mais ils s'étaient changés, leur esprit, leur volonté, leur enthousiasme avaient disparus... Jautard s'était assagi, il avait perdu son humeur frondeuse (10), et la littérature n'intéressait plus Mesplet depuis longtemps... (11)

---

(7) Roy, C., Nos Origines littéraires, Prospectus du Canadien, 13, nov. 1806.

(8) Brunet, B., Histoire de la littérature canadienne-française, p.15.

(9) Roy, C., Nos origines littéraires, p.67.

(10) Trudel, M., L'influence de Voltaire au Canada, p.109.

(11) Ibid, p.110.

Dès ce temps, l'Eglise redoubla sa vigilance. Les journaux ne vinrent au monde que pour mourir. La cause, bien entendu, fut aussi l'ignorance et l'indifférence du peuple. Le "Courrier de Québec" de 1788 ne parut qu'une fois; le "Magasin de Québec" de 1792 luttait contre les difficultés pendant deux ans; le "Cours du temps", fondé en 1794 cessa de paraître en 1795; "L'Abeille canadienne" vécut six mois... (12)

Au Canada français, cependant, il y avait même plus que de l'indifférence à l'égard de l'art et de la littérature, il y avait hostilité, mépris... Ceux qui se livraient avec courage à des travaux intellectuels étaient, en effet, mal vus, sinon condamnés. On se moquait de l'artiste canadien qui avait une tâche particulière à remplir dans ce pays sauvage. On le tenait pour un fainéant: "Ce jeune homme ne fait rien... il écrit..." (13)

Les programmes remarquables comme celui de l'"Abeille canadienne" étaient brutalement rejetés par le Clergé. Henri Mézière, éditeur et propriétaire de ladite revue désirait vivement y "présenter l'annonce raisonnée des ouvrages que produisent toutes les littératures étrangères, et spécialement l'Anglaise et la Française..." (14) Déjà à cette époque, il savait que les influences littéraires étrangères étaient nécessaires à toute littérature nationale. Il y a intérêt à noter que la Russie qui avait longtemps imité la France, en particulier les chefs-d'oeuvre du Grand Siècle, commença, à partir du dix-neuvième siècle, à inspirer aux Français des idées nouvelles, tout en transformant et enrichissant la littérature française.

---

(12) Le premier numéro a paru le 1er août, 1818, le dernier en janvier 1819.

(13) Roy, C., Nos Origines littéraires, p.36.

(14) Ibid, p.345.

Dans le "Prospectus" du premier numéro de l'"Abeille canadienne", Henri Mézière exposa son "programme", démontrant que ses idées étaient vraiment sérieuses et positives:

"Nous y donnerons accessoirement l'analyse des Poèmes, des pièces fugitives de quelque importance, des traductions nouvelles de nos vieux auteurs classiques, des voyages qui, aux notions les plus utiles, joignent quelquefois tout l'intérêt du drame, et enfin des notices historiques ou bibliographiques sur les hommes célèbres de tous les pays, et spécialement sur ceux de nos compatriotes qui ont servi ou illustré le nôtre, n'importe dans quelle profession..."(15)

Mais le Clergé canadien-français ne voulait point une littérature nationale, influencée par la France ou bien par l'Europe. Peu à peu, il avait dispersé les plus faibles signes de l'atmosphère intellectuelle sans laquelle il n'y a guère d'écrivains. On détruisait les livres français - comme du temps de Calvin. Mgr Flessis "prêchant une retraite pendant un hiver rigoureux, fit apporter sur la place publique tous les mauvais livres de l'endroit et on en fit un grand feu de joie..." (16)

Bien d'autres livres étaient mystérieusement consumés par l'incendie. Un des écrivains de la "Gazette de Montréal" se plaignait:

"La rareté des livres français se fait sentir de plus en plus dans cette province: les libraires en sont tout à fait dépourvus et si par hasard il en arrive quelques-uns, ils sont enlevés à des prix exorbitants avant que la dixième partie des amateurs en aient connaissance. On doit donc regarder comme un contre-temps fâcheux, un accident funeste pour ce pays, le malheur arrivé dernièrement à M. Augustin Germain de Québec. On sait que ce monsieur avait mis presque tout ce qu'il possédait en une spéculation sur des livres français; qu'il était passé en France à cet effet l'automne dernier, qu'il avait fait dans ce pays une grande emplette de livres et que ces livres à peine débarqués ont été consumés par l'incendie..." (17)

M. Trudel nous raconte qu'une grande partie des livres français avait été achetée par les ecclésiastiques, même "à des prix exorbitants" et puis renfermée dans un "enfer" du Séminaire de Québec... (18)

---

(15) Roy, C. Nos Origines littéraires, p.345-346.

(16) Lacasse, R.P., Une quatrième mine: dans le camp ennemi, p.94.

(17) Trudel, M., L'influence de Voltaire au Canada, p.53.

(18) Ibid, pp. 47,48,49.

Ainsi d'explique que les libraires ne vendaient que des livres de classe et de piété (19), qu'au début du dix-neuvième siècle, - un des grands siècles des littératures européennes, - d'après Bibaud, "on ne trouvait à acheter chez le seul libraire qu'il y eut à Montréal... que des calendriers, des alphabets, des catéchismes et quelques livres d'Eglise et de dévotion..." (20) En 1898, Mme Bentzon, une Française en visite chez les Canadiens, écrivait qu' "il n'y a rien de plus vide, de plus désolé qu'une librairie de Québec, si ce n'est le même magasin à Montréal..." (21)

Dans ces conditions, on ne s'étonnera pas de voir que la littérature canadienne-française est assez différente de la littérature européenne, et de constater que les Canadiens se trouvent même aujourd'hui comme perdus dans les idées qui ne sont pas les leurs, dans la peinture d'une société qu'ils ignorent.

Un vieux proverbe français dit: Besogne commencée est à moitié terminée. Mais l'intervention de l'Eglise dans le plus important, sinon décisif moment de l'enfance de la littérature canadienne-française, avait empêché les premiers poètes et prosateurs de ce pays de commencer leur travail littéraire.

Et pourtant il y a quelques critiques canadiens-français qui se demandent à l'heure actuelle: pourquoi la littérature canadienne-française fut-elle si tardive? pourquoi n'a-t-elle pas encore réussi à nous donner un chef-d'oeuvre, ni un génie?

Voici la réponse de Joseph Quesnel, le premier poète franco-canadien, se plaignant de n'être pas lu:

---

(19) Crémazie, O., Oeuvres Complètes, p.52., Montréal, 1883.

(20) Roy, C., Nos Origines littéraires, p.308.

(21) Bentzon, Mme., Au Canada, Revue des Deux-Mondes, p.347.  
15 juillet, 1898.

"Parcours tout l'univers, de l'Inde en Laponie  
Tu verras que partout on fête le génie,  
Hormis en ce pays: car l'ingrat Canadien  
Aux talents de l'esprit n'accorde jamais rien."  
(22)

Selon la juste expression de Crémazie, les oeuvres canadiennes avaient été seulement des "accidents littéraires", et une littérature vraiment nationale n'avait pu se constituer... (23) Pas d'intérêt, pas d'encouragement, pas de mécènes, non plus, pour aider les jeunes auteurs. Mais au lieu de cela l'indifférence de la part du peuple, l'hostilité et l'intervention de l'Eglise, l'ignorance, l'apathie intellectuelle.

Une fleur peut-elle croître et fleurir si on la met dans une cave où elle n'a ni lumière, ni soleil? Peut-être y croîtra-t-elle, mais sans jamais arriver à la perfection de sa couleur et de son parfum.

---

(22) Roy, C., Nos origines littéraires, p.34.

(23) Crémazie, O., Oeuvres Complètes, p.25.

VERS UNE LITTÉRATURE TOUT A FAIT LIBRE?

Au cours des chapitres précédents, nécessaires pour faire comprendre le développement culturel, historique et littéraire, du Canada français depuis les premiers jours de l'Ancien Régime jusqu'au commencement du dix-neuvième siècle, nous avons étudié surtout l'organisation, et le rôle très important et actif de l'Eglise canadienne. En outre, nous avons suivi de près sa lutte énergique pour obtenir le pouvoir absolu dans le pays; nous avons vu son attitude envers la culture, l'art et la littérature de la nation. En effet, l'examen de ce sujet nous semble indispensable, car il est presque impossible de comprendre la portée littéraire, l'essence, la valeur et la raison d'être de la littérature canadienne-française sans une étude exacte de l'histoire et de la civilisation de la province, et, en particulier, de l'organisation de l'Eglise canadienne.

Nous avons vu les Pères Jésuites établissant avec zèle "une mission catholique" dans un pays immense et sauvage, profondément intéressés à la conversion des Peaux-Rouges païens, de même qu'à la conversion du "castor", comme Frontenac le fit remarquer assez ironiquement dans sa lettre adressée à Colbert. (1) Puis, nous avons expliqué l'ascension lente, mais victorieuse de l'Eglise vers le pouvoir spirituel et temporel absolu. Les changements dans le Royaume de France après la mort du Roi-Soleil, et les idées libérales et révolutionnaires dont toute l'é-

---

(1) Gosselin, A., Vie de Mgr de Laval, t.I., p.611.

Frontenac écrivait à Colbert: "(Les Jésuites) songent autant à la conversion du castor qu'à celle des âmes, car la plupart de leurs missions sont de pures moqueries..." (Lettre du 2 novembre 1672).

poque semblait être marquée, menaçaient de détruire, cependant, tous les fruits du travail de Mgr de Leval et des ecclésiastiques. Grâce à la conquête britannique, l'Eglise canadienne avait survécu sous la protection protestante; elle avait même réussi à rétablir son contrôle spirituel et temporel sur le peuple canadien-français. A vrai dire, l'Evêque catholique, quoique non reconnu immédiatement comme tel, exerçait une autorité bien plus étendue que du temps de la domination française, parce qu'il s'était arrogé tous les pouvoirs que l'Etat possédait alors sur les affaires religieuses. Il n'est pas étonnant que Mgr Denaut fit chanter un "Te Deum", quand on apprit au Canada monarchiste et catholique la victoire de Nelson à Aboukir, en 1799.

Il y avait de nouveau la théocratie à Québec, et l'enseignement était presque inexistant. Toutes les occupations littéraires et artistiques étaient réduites au minimum: La plupart des livres français étaient défendus. Les journaux étaient rares. De cette façon, le peuple avait perdu peu à peu le goût et l'intérêt pour les amusements plus élevés. Les conséquences en étaient désastreuses: les Canadiens, les arriérés intellectuels, devinrent dans cette époque un peuple "sans histoire et sans littérature". Les habitants, sans contredit, supportent même aujourd'hui les conséquences de cette longue paresse intellectuelle. Les premiers quatre-vingt ans qui avaient suivi l'occupation anglaise du pays, étaient dans le sens vrai du mot "le haut moyen-âge de la littérature canadienne-française."

Pendant ce temps, les autorités ecclésiastiques avaient détruit librement et systématiquement tout cercle nouveau-né, tout groupe des "professionnels", toute "académie"... Mais même à l'avenir, le Clergé n'était pas moins vigilant. Il continuait à exercer un contrôle sévère sur les oeuvres littéraires et sur les gens de lettres eux-mêmes. Il

les menaçait de la "damnation et de l'enfer", ainsi que du "bannissement", s'ils osèrent penser autrement que leurs supérieurs. Les cas d'intimidation et de soumission d'une part, et d'ostracisme et d'exile d'autre part n'étaient pas rares. On chuchotait que l'Eglise ne dormait jamais.

Chacun qui n'était pas entièrement soumis à l'Eglise et à son enseignement était considéré par tout le monde comme l'ennemi de Dieu, de la religion et de la société. Tout poète, admirateur et partisan du nouveau mouvement littéraire - de la doctrine de l'art pour l'art, était accusé publiquement d'être païen plutôt que chrétien; tout écrivain qui osa exprimer des idées libérales les plus vagues, fut surnommé - "Voltaire", disciple du Satan.

Toute cette étroite, sinon moyenâgeuse attitude de l'Eglise canadienne exerçait, sans nul doute, une puissante influence sur la littérature nationale qui, par conséquent, laisse voir même à l'heure actuelle un fort assaisonnement religieux. Aucune autre littérature européenne ne peut être comparée à cet égard avec celle du Canada français, même la littérature espagnole. Car l'Espagne, en dépit de son caractère profondément religieux et mystique, met dans la religion la férocité naturelle de l'amour et de la passion comme dans la littérature.

Chose étrange, le Clergé canadien n'avait jamais tenu l'art: la musique, la peinture, la sculpture, la poésie, pour les "consolations divines", comme les avait tenues le grand poète catholique, Dante Alighieri. C'est pourquoi on ignore au Canada français le carnaval, si populaire chez les Espagnols, les Italiens, les Français, et chez les nations de l'Amérique du Sud. On y fait le carême et on y célèbre mardi gras, tour à tour. Mais à Québec, comme avait déjà dit La Hontan, "c'est

un carême perpétuel..."

Vers 1870, il y avait une grande victoire de l'Eglise canadienne sur l'Institut Canadien - une corporation littéraire civile - groupant tous ceux que les idées libérales de l'époque remplissaient d'enthousiasme ou qui croyaient l'heure venue pour l'élite intellectuelle de réunir ses forces en un faisceau, et de créer une littérature canadienne-française toute neuve, originale. M. Trudel écrit à ce sujet:

"Toutes les classes de la société se donnèrent la main; ce fut une grande fraternité: il y aura dans l'Institut des juges et des typographes. Les esprits étaient aussi divers: parmi les membres-fondateurs, nous remarquons Eric Dorion qui sera pour l'Eglise un dur adversaire, et des littérateurs comme Crémazie et Gérin-Lajoie qui, dans toutes leurs oeuvres, n'auront pas une once de voltairianisme. On fut bientôt deux cents à discuter dans les réunions, à écouter des conférenciers de choix, à recourir aux services d'une bibliothèque bien garnie. La culture intellectuelle allait connaître un développement sans précédent."<sup>(2)</sup>

Les membres de l'Institut, qui étaient pour la plupart d'excellents catholiques, firent tout leur possible pour prendre racine à Québec, mais leurs efforts étaient futiles. Mgr Bourget, l'Evêque de Montréal, et son Clergé militant, aidée par la grande majorité des habitants, dociles et obéissants, étaient de beaucoup trop puissants pour le petit groupe des idéalistes et des poètes. Ils accusèrent les membres de l'Institut de former une société secrète et une manière de carbonarisme, de recevoir des journaux qui parlaient sans respect de l'Eglise catholique, et de posséder dans leur bibliothèque des ouvrages immoraux. Ils finirent par interdire aux catholiques l'adhésion à cette société littéraire. Quelques journaux prirent parti pour l'Institut Canadien. Les membres voulaient rester juges de la moralité des livres tout en refusant la censure de l'Evêque. On se déclara contre l'intervention de l'Eglise.

---

A cause des demandes constantes de la part des ecclésiastiques

(2) Trudel, M., L'influence de Voltaire au Canada, t.II, p.20.

canadiens, l'Institut tomba sous l'interdit papal pour ses idées politiques, libérales et philosophiques, de même que pour sa persistance dans la circulation et la discussion des livres qui étaient mis à l'index. Mais les livres inscrits à l'index atteignaient un chiffre astronomique: tout Balzac, tout Zola, tout George Sand, tout Eugène Sue, tout Alexandre Dumas, père et fils, était à l'index. Puis Rabelais, Montaigne, Voltaire, Rousseau, Lafontaine, Hugo, Lamartine, Swift, Heine, une véritable voie lactée des plus grands auteurs français et européens était à l'index. Aussi les Dictionnaires de Larousse, de Littré, de Quoquelin, de Garnier-Pagès étaient à l'index...

En 1868, Mgr Bourget interdit formellement aux catholiques de l'Institut de continuer à en faire partie sous peine d'excommunication, et cette condamnation était fatale pour la culture et la littérature du pays. En même temps, trois journaux, l'Avenir, le Défricheur et le Réveil, cessèrent de paraître l'un après l'autre. Le triomphe de l'Eglise fut complet. Elle continuait de tenir le peuple dans un état arriéré.

Depuis lors, les ultramontains, partisans du parti ultra-orthodoxe, qui soutenaient que l'Eglise du Canada est soumise à l'autorité du pape, au temporel comme au spirituel, améliorèrent beaucoup leur position et leur pouvoir à Québec. Ils devinrent de plus en plus agressifs. Un Conseil de l'Eglise de ce temps comparait le nouveau mouvement libéral catholique au Serpent rampant à l'Eden et tramant la chute de l'homme. On appelait les libéraux - l'ennemi de l'Eglise, et les gallicans, ses dangereux amis. En 1871 un programme catholique fut annoncé qui maintenait que tous ceux, chargés du pouvoir législatif, devaient être "de parfait accord avec les doctrines et l'enseignement de l'Eglise". Le triomphe de la théorie de l'infailibilité papale dans l'Eglise fut suivi par un effort du Clergé québécois à contrôler - non seulement les

oeuvres de l'art et de la littérature, - mais aussi les élections dans toute la province de Québec, naturellement, aux intérêts de la hiérarchie. Les lettres pastorales des Evêques de Québec, de Montréal et de Trois Rivières étaient publiées, avertissant le peuple des vices du libéralisme politique. Cette intervention des ecclésiastiques dans le domaine politique, était, bien entendu, exclusivement la chose de l'Eglise catholique du Canada, et non pas de l'Eglise universelle de Rome. A ce sujet, il n'y a aucun doute que le Clergé canadien a outrepassé ses droits. Lorsqu'il a lutté contre le parti libéral, il était tout à fait dans son tort, et Rome, d'ailleurs le lui fit bien voir, puisqu'elle envoya à l'archevêque de sévères avertissements. Le Saint-Siège écrivit en effet au cardinal Taschereau, en 1876, reprochant à certains membres du Clergé de trop s'ingérer dans les élections. (3)

A l'occasion de la dispute entre l'Eglise et le chef du parti libéral, Sir Wilfred Laurier, on a pu observer pour la première fois à Québec, cette grande forteresse des conservateurs, une réaction "en masse" contre le contrôle du Clergé.

Un des principes du libéralisme de Laurier était que l'homme peut être un bon fils de l'Eglise catholique, toutefois, il peut accepter des principes libéraux dans le domaine de la politique. Maintes et maintes fois, il avait critiqué courageusement l'Eglise lorsqu'elle s'ingérait indûment dans les affaires politiques. "Libéral de l'école anglaise", il ne voulait s'inspirer ni du point de vue catholique ni du point de vue protestant; mais il en appelait à la conscience de tous les Canadiens, quelles que fussent leurs croyances. Naturellement, le peuple l'écouta, et approuva ses paroles et ses idées. Mais le Clergé, alarmé de ces allures qui "ne rappelaient que trop les révolutionnaires d'Eu-  
(3) Mandements des évêques de Québec, t.VI., p.270-271.

rope", déclara de suite une guerre impitoyable au nouveau parti. Il semble qu'on a fortement exagéré "le grand danger" de la part des Libéraux. Voilà M. Bruchési qui écrit dans son "Histoire du Canada" à ce propos:

"Tout ce que la province comptait d'esprits forts, voire d'authentiques Frères Trois-Points, désireux de secouer le 'joug' de l'Eglise, nourris de Voltaire, de Rousseau et de La Mennais, avait adhéré en bloc aux forces rouges..." (4)

Encore une fois l'Eglise voulait se débarrasser de tous ceux qui osèrent "empoisonner" avec leurs idées libérales la population simple et pieuse du Canada. M. Bruchési parle de cette action énergique et immédiate de l'Eglise comme suit:

"Une condamnation formelle du libéralisme avait suivi de près celle de l'Institut Canadien par Mgr Bourget, à la grande joie de ceux que leurs adversaires libéraux appelaient "ultramontains" et qui rêvaient ni plus ni moins, dépassant en cela les désirs de leurs chefs religieux, de fonder un parti catholique..." (5)

On sait, cependant, le proverbe: "Tant vaut le berger, tant vaut son troupeau!"

En ce moment critique lorsque les Canadiens furent sur le point d'être séparés non seulement politiquement, mais aussi religieusement, Laurier fit son fameux discours sur le "Libéralisme politique", où il ne tarda pas à montrer à tout le monde qu'il avait répudié toute compromission avec les radicaux français et qu'il s'inspirait uniquement du libéralisme anglais de Gladstone...

M.W. Laurier dit:

"Il existe en Europe, en France, en Italie et en Allemagne une classe d'hommes qui se donnent le titre de libéraux, mais qui n'ont de libéral que le nom, et qui sont les plus dangereux des hommes. Ce ne sont pas des libéraux, ce sont des révolutionnaires; dans leurs principes ils sont tellement exaltés qu'ils n'aspirent à rien moins qu'à la destruction de la société mo-

---

(4) Bruchési, J., Histoire du Canada, p.571.

(5) Ibid, 571.

derne. Avec ces hommes, nous n'avons rien de commun!" (6)

Laurier, en déclarant que le libéralisme canadien était dégagé des aspects farouches du libéralisme français, s'était soumis à l'Eglise, du moins jusqu'à un certain point. Ce n'était pas pour la première fois. On sait que Laurier s'intéressait vivement à la littérature; il était le rédacteur du "Défricheur" - le journal plus tard condamné, et membre de l'Institut Canadien. Mais après la condamnation de cette organisation littéraire, une scission s'opéra dans l'Institut, et les modérés, Laurier, Jetté et Cassidy, donnèrent leur démission.

L'attitude du Clergé envers la littérature canadienne-française n'avait point changé pendant tout ce temps jusqu'aux premières décades du vingtième siècle. Sa vigilance n'avait point relâché. Les gens de lettres canadiens-français vivaient sous le contrôle qui les paralysait de plus en plus. Dociles et obéissants, ils écrivaient des histoires, des légendes ou de simples contes de la vie et moeurs champêtres; le sujet perpétuel de leurs poèmes était ou le "foyer", ou le "clocher", ou le "tirroir", ou bien l'"habitant", tour à tour. La plupart des poètes et des prosateurs de l'Ecole patriotique de Québec (1860-1900), comme Alfred Garneau, Pamphile LeMay, Adolphe Poisson, Nérée Beauchemin, William Chapman, l'Abbé Gingras et bien d'autres, étaient entièrement soumis à l'Eglise, et, par conséquent, honorés, encouragés, loués par le haut Clergé et par le public. Un autre groupe d'écrivains, pourtant, qui réclamaient la liberté de pensée, menaient une vie très dure. Quelques-uns comme Garneau, Fréchette, L.O. David, A. Buies, hier encore rebelles, étaient maintenant soumis; d'autres, plus fiers et plus audacieux, finirent d'une manière tragique. M. Dessaulles, l'ancien membre de l'Institut Canadien qui, d'après Mgr Bourget lui-même avait été l'"ennemi le plus dangereux de la religion, au Canada" (7), était "la

---

(6) Laurier, W., Discours à l'étranger et au Canada, p.96.

(7) Hudon, L'Institut Canadien de Montréal, p.77.

victime du clergé canadien" (8) et "...dépouillé de ses titres, de ses biens, de tout ce qu'il possédait... il est venu mourir de faim dans un grenier..." (9)

Au début du vingtième siècle, l'Eglise avait toujours continué à exercer une surveillance sévère sur toutes les phases de la vie publique du Canada français, cependant, non plus avec le même succès qu'auparavant. D'une manière ou d'une autre, elle ne pouvait plus fermer le pays hermétiquement, et les nombreuses manifestations de la vie moderne et les nouvelles idées s'étaient bien vite répandues parmi les masses. Il est vrai que le jeune groupe littéraire, l'Ecole de Montréal, restait soumis et dévoué à l'Eglise, et que ses poètes principaux, Nelligan, Lozeau, Chopin et Morin montraient beaucoup de réserve et même de timidité en parlant de l'amour; il est vrai aussi que M. Bourassa, répétant en écho l'opinion de la majorité des paysans, écrivait en 1902: "Le clergé est encore et doit rester notre classe dirigeante par excellence!" (10); néanmoins, on pouvait voir partout des signes d'un grand changement social. Le nombre de journaux anti-cléricaux se doubla, les relations économiques et culturelles entre la France et le Canada devinrent plus fortes, les bibliothèques, la presse, le théâtre élargissent dans une grande mesure l'horizon spirituel de la population; ici et là les paysans réclamaient l'abolition de la dîme et les Libéraux demandaient à haute voix la "séparation de l'Eglise et de l'Etat" et "les écoles subventionnées par l'Etat et dépouillées de tout enseignement sectaire." (11)

Plusieurs journaux, en même temps, accusaient le Clergé d'être corrompu,

---

(8) Vibert, T., La Nouvelle-France catholique, Dédicace.

(9) Ibid, p.5.

(10) Bourassa, H., Le patriotisme canadien français, p.20.

(11) Trudel, M., L'Influence de Voltaire au Canada, II., p.33.

d'être "trop puissant, fastueux, avide de richesse et de domination".<sup>(12)</sup>  
L'Eglise, naturellement, n'avait pas toléré longtemps ce groupe "audacieux et révolutionnaire" de quelques individus, elle le détruisit sans plus de façons. Les journaux et les revues - "Les Débats", "La Semaine de Montréal", "Le Pays", le "Soleil", "La Lumière", "La Vigie", "L'Opinion publique", "L'Echo des Deux Montagnes", étaient interdits par conséquent, et l'un d'eux s'était même servi de l'expression - "terrorisme religieux".<sup>(13)</sup>

Mais le point culminant du rigorisme et de la censure exagérée de l'Eglise canadienne, c'était la condamnation d'une des plus grandes et célèbres revues littéraires de Québec, "Canada-Revue" qui s'occupait des belles-lettres. Cette revue comptait à peine trois années d'existence "que déjà elle favorisait la diffusion d'idées entachées d'erreurs manifestes..."<sup>(14)</sup>

En 1892, les évêques de la province de Québec publièrent une lettre pastorale où il était question des devoirs de la presse. Accusant tout auteur immoral d'être un empoisonneur public, et attaquant sévèrement à peu près tous les journaux canadiens, sauf les journaux religieux et cléricaux, ils écrivaient:

"Grâce à la presse, les scandales ont été divulgués au loin et sont venus jeter l'émoi au sein de nos populations d'ordinaire si calmes dans leur foi religieuse... Aveuglé par les préjugés, la passion, les calomnies, on en est venu à soulever des questions qui ne regardent que ceux qui ont charge de gouverner l'église de Dieu et à qui seul il appartient de la diriger." <sup>(15)</sup>

Trois semaines plus tard, "Canada-Revue" et "L'Echo des Deux Montagnes", "coupables d'injures graves envers la religion, la discipline de l'Eglise et ses ministres" <sup>(16)</sup> étaient condamnés par l'archevêque de

<sup>(12)</sup> Mandements des évêques de Montréal, t.XI, p.98-99.

<sup>(13)</sup> Mandements des évêques de Québec, t.X, p.360 et 366.

<sup>(14)</sup> Marion, S., Les Lettres canadiennes d'autrefois, t.VIII, p.75.

<sup>(15)</sup> Mandements des évêques de Québec, t.XI, p.165.

<sup>(16)</sup> Ibid, 165.

Montréal:

"Nous défendons jusqu'à nouvel ordre, à tous les fidèles, sous peine de refus des sacrements, d'imprimer ou de conserver en dépôt, de vendre, de distribuer, de lire, de recevoir ou de garder en sa possession ces deux feuilles dangereuses et malsaines, d'y collaborer ou de les encourager d'une manière quelconque." (17)

La raison pour cette condamnation était l'annonce de "Canada-Revue" de publier bientôt quelques romans des auteurs en vogue. Parmi ces auteurs il y avait un dont les ouvrages étaient à l'Index. Or, ce qui pourrait paraître assez absurde, c'est le fait que ce roman mis à l'Index, n'était ni "Madame Bovary" de Flaubert, ni "Sapho" de Daudet, ni "Nana" de Zola non plus, mais simplement le bien connu roman historique d'Alexandre Dumas père, l'oeuvre préférée de toute la jeunesse européenne, "Les Trois Mousquetaires".

Dans ces conditions déplorables, tout Européen ne peut s'empêcher de s'apitoyer sur le rigorisme et l'esprit étroit et puritain qui florissaient en terre québécoise avant la Grande Guerre. Car ce rigorisme, ce puritanisme intellectuel sont, sans aucun doute, en grande partie responsables de la médiocrité de la littérature canadienne-française. Toutefois, la revue littéraire fut condamnée et ruinée, et le Clergé canadien prouva de nouveau qu'il était seul maître dans ce pays.

Il était encore trop tôt de penser à une littérature tout à fait libre.

\* \* \*

Aujourd'hui, cependant, un mouvement a lieu au Canada français qui peut être appelé sans exagération la renaissance du vingtième siècle, et qui a ébranlé la province jusqu'à ses fondements. Il n'y a pas un

---

(17) Mandements des évêques de Québec, t. XI, p.177.

élément dans la vie des Canadiens-français qui pourra lui échapper, mais en aucun lieu le ferment n'a un plus grand effet que sur l'éducation, sur la religion et sur la littérature.

Des hommes dont le catholicisme est irréfutable mettent au défi leurs prêtres et leurs évêques, lesquels ont commencé enfin à comprendre que le temps Présent n'est point le temps Passé, et qu'une politique réactionnaire pourrait guider inévitablement vers la destruction de l'Eglise catholique au Canada français.

L'importance de cette renaissance se peut sentir dans le domaine littéraire. Les romanciers canadiens-français écrivent des livres qu'ils n'auraient pas osé écrire il y a cinq ans... Les romans comme "Tentations", "Fantaisies sur les Péchés Capitaux", "Fin de la Joie", "Bonheur d'occasion", "Evadé de la Nuit", "Terres Stériles" (18) sont très populaires parmi les masses, non seulement à Québec, mais encore dans les autres provinces du Canada. Le seul théâtre du pays, le Théâtre National, représente le drame à Québec qui a une assez grande valeur littéraire. (19)  
La poésie s'est approfondie. De plus en plus elle révèle les secrets de l'âme canadienne.

L'existence d'une littérature canadienne d'expression française n'est plus guère mise en doute: l'activité littéraire des Canadiens-français d'aujourd'hui et la qualité de leurs oeuvres en sont la preuve. Les poètes, les romanciers, les dramaturges et les critiques canadiens-français, libres d'exprimer leurs idées et de peindre la vie d'après nature, ont désormais la conviction que l'heure est enfin venue de

---

(18) Les oeuvres par: Gérard Martin, Tentations; Roger Lemelin, Fantaisies sur les péchés capitaux; Jacqueline Mabit, Fin de la Joie; Gabrielle Roy, Bonheur d'occasion; A. Langevin, Evadé de la nuit; Jean Filiatrault, Terres Stériles.

(19) Le drame de M. Jean Filiatrault, "Le Roi David" remporta récemment le prix de "Dominion Drama Festivals" à Hamilton, Ontario.

faire servir d'abondantes ressources intellectuelles à l'enrichissement de la vie nationale.

C'est pourquoi on peut espérer qu'ainsi la littérature canadienne-française deviendra dans très peu de temps humaine, universelle, incontestablement vivante, pleine de force et de hardiesse.

**DEUXIÈME PARTIE**

DE FRÈRE SAGARD À L'ABBÉ GROULX

Chose étrange, ce n'est ni la Poésie ni le Roman, mais l'Histoire qui est, assurément, le genre littéraire le plus cultivé au Canada français. Elle est présente dès les commencements de la littérature canadienne-française et devient le plus important des genres littéraires au dix-neuvième siècle, et même aujourd'hui elle ne cesse de dominer les belles-lettres de Québec. Le grand nombre des historiens canadiens en est la preuve. Toute cette légion d'historiens étudie avec soin et ardeur l'histoire des quatre siècles, depuis la découverte du pays par Jacques Cartier jusqu'à notre époque, "le siècle du Canada", et encore ce domaine est-il loin d'avoir été tout exploré. Il en est dans le grand public qui contemplant cet "acharnement historique" d'un oeil méfiant et avec un sourire moqueur, mais l'historien canadien-français ne se soucie ni de la dérision de quelques esprits critiques, ni de la fatigue. Il continue à travailler avec zèle pour atteindre le but qu'il s'est fixé. Et quand, finalement, son "Histoire du Canada" est écrite, l'auteur le plus souvent dit assez laconiquement dans "l'Avis au Lecteur", comme pour se défendre :

"Encore une Histoire du Canada!" dira-t-on peut-être sur le ton ironique. Eh bien! oui. Ni la première, qui fut écrite par Pierre Boucher, ni la dernière. Le soleil brille pour tout le monde..."(1)

Pourquoi donc l'histoire est-elle un genre littéraire favori au Canada français? D'où vient qu'elle est si populaire parmi les habitants? Pourquoi les guides littéraires de Québec lui ont-ils donné la préférence aux dépens de la poésie, du roman? Pourquoi le Clergé conseillait-il

---

(1) Bruchési, J., Histoire du Canada, Montréal, 1951, Avis au Lecteur.

aux jeunes écrivains de talent de se livrer aux travaux historiques? Pourquoi ces travaux, et non pas la poésie, le roman ou le drame, étaient-ils considérés comme étant les seuls dignes d'une littérature nationale? Selon le mot des ecclésiastiques, les travaux historiques avaient pour résultat "de faire connaître la patrie à l'étranger", de "cultiver la fleur divine du patriotisme" et de "découvrir la grandeur du passé et l'éclat des actions" des anciens Canadiens. (2)

"Le petit peuple canadien-français aime l'histoire..." (3) a dit M. Brunet dans son ouvrage, et c'est, bien entendu, une des raisons qui explique pourquoi l'on a tant de livres d'histoire à Québec. Mais, où chercher les autres raisons? La réponse à cette question est très simple: en écrivant son oeuvre, l'historien a pour but la recherche et la discussion des faits; l'analyse exacte des problèmes politiques, sociaux et économiques; l'ordre et l'arrangement de son récit... C'est un travail long, sérieux, quelque peu pédantesque, dont la base ne peut être que le document authentique, le manuscrit ou la pièce d'archives. Naturellement, on n'y peut parler de l'amour, on n'y peut peindre des passions violentes, comme autrefois, dans les chroniques scandaleuses, par exemple, dans l'"Histoire de Louis XI" par Jean de Troyes, ou dans la "Chronique" de Jehan le Bel. Ce genre de récit historique, narrant des intrigues, des amourettes, des scandales, des commérages mesquins, le plus souvent associés à la vie de la cour, est incompatible avec le caractère canadien-français qui est au fond très religieux et patriotique. D'ailleurs, ces anciennes chroniques scandaleuses, équivalentes à notre moderne Ecole de la Calomnie, sont aujourd'hui fort démodées, et le grand public ne les lit plus. On a les journaux quotidiens.

Tandis que le roman est un genre libre, presque sans limites (et

---

(2) Lareau, E., Histoire de la littérature canadienne, Montréal, 1874, p.140.

(3) Brunet, B., Histoire de la littérature canadienne-française, p.23.

on pense ici à ces divers types - roman historique, exotique, réaliste, personnel, psychologique...), l'Histoire, particulièrement à Québec, n'est pas libre. Si l'on parle du roman, on peut dire: il montre de l'imagination et contient un certain réalisme; si l'on parle de l'histoire, on dit qu'elle ne contient que du réel. De quelque façon que ce soit, l'histoire n'est pas si dangereuse pour la morale du peuple que la poésie érotique, le roman et le drame naturalistes. L'histoire peut être révolutionnaire, cynique et complètement dépourvue de sentiment religieux, mais très rarement sensuelle, immorale. On n'y trouve pas de récits complaisamment détaillés et évocateurs.

En Europe, le véritable artiste, qu'il soit romancier ou poète, qu'il soit historien ou dramaturge, toujours moraliste, jamais sermonneur, doit librement montrer dans ses oeuvres toutes les tares de la société: la dislocation de la famille, la superstition et l'avarice du paysan, l'hypocrisie et la corruption des classes dirigeantes, la situation pénible et inique de la femme, la dégénérescence héréditaire et alcoolique, et les dénoncer.

L'historien, en particulier, doit être entièrement libre en écrivant son étude qui, dès ce moment, appartient déjà à la postérité. Sa mission est sacrée, sa responsabilité envers l'humanité est grande. Il doit fidèlement reproduire à la manière d'un peintre l'image de l'époque dont il est le chroniqueur. Ses qualités essentielles sont la justesse d'observation, l'impartialité, une scrupuleuse et froide exactitude, et surtout la vérité, toute la vérité. Ainsi, un parti politique, une classe dominante, ou un groupe d'ecclésiastiques n'ont aucun droit de se mêler de son travail, ou bien de le menacer de "prison", "d'ostracisme public" ou "d'enfer", s'il rapporte fidèlement un fait ou un événement. De même, le vrai historien devra débarrasser l'histoire de toutes les fables

absurdes, du fanatisme, du patriotisme exagéré, de l'esprit romanesque et de la crédulité.

Au Canada français, cependant, l'histoire entre 1840 et 1900 n'a qu'un but: enseigner la morale et la vertu, prêcher la survivance, soit religieuse soit nationale, détourner du vice, c'est-à-dire, lutter contre les idées révolutionnaires et philosophiques des encyclopédistes du dix-huitième siècle. On a, sur ce genre littéraire, des vues bien étroites et traditionnelles depuis les historiens latins, et on les garde jalousement. Tout autre type d'histoire, influencé par les historiens français, Guizot, Thierry, Michelet, est défendu. On se souvient que l'oeuvre de l'Historien National, quoique irréprochable au point de vue moral, fut l'objet d'une critique brutale, et que toute l'édition du "Voyage en Angleterre" fut supprimée. (4)

L'historien canadien-français donne la plus grande place aux portraits des hommes et des femmes célèbres, aux descriptions du pays, de la nature et des batailles, aux tableaux de moeurs, à la narration des anecdotes, à la défense de la religion, de la langue et des lois. L'histoire est maintenant exclusivement utilitaire, et son utilité sera morale, basé sur la religion catholique et sur le patriotisme.

Un des premiers historiens littéraires du Canada français, M.E. Lareau, esquisse dans son ouvrage les événements principaux du pays, et nous indique le rôle de l'historien canadien en général. Son récit est à la fois un éloge ardent et patriotique du peuple canadien et une description pittoresque et romantique de la campagne, ce qui, cependant, doit être évité par tout historien objectif et impartial.

"Un bon historien, a dit Fénelon, n'est d'aucun temps ni d'aucun pays" (5), mais M. Lareau et la plupart des historiens canadiens-français

---

(4) Lanctôt, G., F.X. Garneau, Toronto, (sans date), p.41.

(5) Fénelon, Lettre à l'Académie, Paris, 1716.

du dix-neuvième siècle, y compris F.X. Garneau, étaient d'une opinion tout à fait différente. M. Lareau écrivait à ce sujet:

"Comme chez tous les peuples qui ont vieilli, l'histoire du Canada offre de grandes beautés et de hauts enseignements. Un passé accidenté, des actions héroïques, des luttes sans trêve... Aussi, des hommes de mérite, des citoyens éclairés et vertueux, se mirent-ils à l'oeuvre, et aujourd'hui, nous pouvons étudier les époques lointaines de la colonie, éclairés au flambeau des écrits historiques de Garneau, Ferland, Bibaud, et tant d'autres écrivains recommandables qui ont surgi comme par enchantement à notre époque." (6)

L'étude de l'évolution de l'histoire canadienne-française n'est pas sans intérêt. Certes, on ne doit pas la comparer à l'histoire française, si vieille, si riche et si variée, avec les chroniqueurs célèbres, comme Villehardouin, Joinville, Froissart, Commines, et plus tard avec les historiens, Voltaire, Thierry, Guizot, Thiers, Michelet; néanmoins, en examinant les documents historiques de la Nouvelle-France ainsi que du Canada français sous le régime britannique, on voit que tout cela, toute cette variété des oeuvres anciennes et modernes, forme un assez bel ensemble. Malgré leurs insuffisances et leurs faiblesses, ces oeuvres déroulent devant nos yeux le tableau coloré et pittoresque, on pourrait presque dire le film, de la vie d'une race dans le Nouveau Monde.

L'histoire: un regard jeté en arrière. L'historien moderne se met en route à la recherche du temps perdu. Il écrit au sujet des morts, mais doit se souvenir que ces morts ont vécu. Il doit faire revivre le passé. D'ailleurs, l'historien ne doit jamais écrire du point de vue d'aujourd'hui, mais du point de vue des contemporains de l'époque qu'il analyse. Quand le lecteur commence à songer au passé, à voir devant ses yeux les hommes, les femmes et la campagne d'autrefois, l'historien a bien accompli son ouvrage, pourvu que ce songe corresponde à la vérité. Car, de cette façon le temps perdu est devenu le temps retrouvé.

Or, les historiens canadiens du dix-neuvième siècle aussi bien que

---

(6) Lareau, E., Histoire de la littérature canadienne, p.139-140.

ceux de nos jours ont eu la chance de pouvoir se servir de bien des travaux du passé: documents, relations et manuscrits, qui, même à l'heure actuelle, contribuent à l'édification du grand temple historique du Canada. Pour cette raison, il est bien étrange que les historiens modernes parlent souvent dédaigneusement de quelques-uns de leurs prédécesseurs, et qu'on les étudie à peine au Canada français.

Et pourtant, ces lettrés de la Nouvelle-France, quoique souvent obscurs et naïfs, ont dans leurs oeuvres un souffle de génie, un "je ne sais quoi" de grand, de beau, d'indépendant et de personnel, qu'on ne retrouve point dans les ouvrages historiques, froids et pâles, d'aujourd'hui, même dans la "refaite" "Histoire du Canada" de Garneau. A vrai dire, ce "je ne sais quoi", chez Cartier, chez Champlain, chez Lescarbot, mais avant tout chez le Frère Sagard, chez Marie de l'Incarnation et chez le Baron de La Hontan, nous fait songer aux grands maîtres de la littérature française du seizième siècle, comme Rabelais, Montaigne, Marguerite d'Angoulême.

Ce n'est pas seulement quand on veut se renseigner sur l'histoire des premières années du Canada qu'on doit feuilleter les pages d'un Lescarbot, d'un Champlain, d'un Sagard; on doit le faire le plus souvent possible. Dans ces documents on découvrira la vie elle-même, la sage philosophie du dix-septième siècle, le charme, la passion, l'esprit, et une grande liberté d'expression. La plupart des écrivains sont les religieux eux-mêmes, et cependant il peignent la vie telle qu'ils la voient. Si nous ne connaissons guère, par leurs récits pittoresques, les sentiments du dix-septième siècle, la mentalité et la physionomie des personnages, leurs moeurs et leurs coutumes, tout revit sous nos yeux. La première impression est celle de la réalité, du mouvement.

On sait que Samuel de Champlain, le fondateur du Canada, était

profondément religieux et entièrement dévoué à l'Eglise catholique. Toute cette piété profonde, cependant, ne l'empêchait pas de regarder les femmes et de les peindre "au naturel". Le portrait physique des Peaux-Rouges dans ses "Voyages" révèle à la fois son talent d'observation et un certain intérêt artistique. Champlain écrit:

"Tous ces peuples sont bien proportionnés de leur corps. Ils sont sans difformités et sont dispos. Les femmes sont aussi bien formées, potelées et de couleur basanée à cause de certaines peintures dont elles se frottent. Cela les fait paraître olivâtres. Ils sont habillés de peaux. Une partie de leur corps est couverte et l'autre découverte..." (7)

Comme Cartier, Champlain nous laissa des relations de ses voyages, et non pas une histoire du pays. Le premier historien de la Nouvelle-France est Marc Lescarbot, avocat lettré, poète et philosophe "à la Montaigne". Son "Histoire de la Nouvelle-France" (1609), malgré un grand nombre de défauts, est un ouvrage original. Lescarbot, lui aussi, n'était pas insensible à la beauté. Tout en glorifiant "Les Muses de la Nouvelle-France" (8), il comparait les Sauvages américains aux peuples de l'Antiquité, et il admirait sincèrement la beauté des formes corporelles des femmes du pays.

La première "Histoire du Canada" d'une certaine valeur fut écrite par le Frère Gabriel-Théodat Sagard, mineur Recollet de la Province de Paris. Cette histoire fut très bien accueillie en France en 1636, et plus tard, en 1866, elle fut même réimprimée. Le Frère Sagard, appartenant à l'ordre religieux de Saint-François, n'est pas seulement une figure vraiment sympathique, c'est aussi un excellent narrateur et un assez bon historien. Ce qui est surprenant chez lui, c'est la fidélité avec laquelle il décrit le moindre détail. A l'exception du Baron de La Hontan, c'est Sagard qui a fait la meilleure et la plus complète des-

---

(7) Champlain, S., Voyages, Paris, 1619, Réédition Guégen, p.240.

(8) Lescarbot, M., Les Muses de la Nouvelle-France, Paris, 1609.

cription de la vie des Sauvages; elle est pleine de couleur locale, de vie, de vérité. En effet, Sagard sait voir et il fait voir. Il nous donne très souvent des portraits vraiment "naturels" et francs, ce qui le rend fort impopulaire parmi les austères ecclésiastiques de Québec, même à l'heure actuelle.

Le passage suivant est presque dans le genre de Boccace ou de Marguerite de Navarre:

"Les Sauvages et Sauvagesses du Bresil et de tous les païs circonvoisins ne se servent non plus de vestemens que nos Cheveux relevez et demeurent nus, hommes et femmes comme les enfans sortans du ventre de leur mere. Mais les femmes et filles des Cheveux relevez plus honnestes et vergogneuses, ont un petit cuir à peu près grand comme une serviette, duquel elles se couvrent les reins jusques au milieu des cuisses et tout le reste du corps est decouvert, à la façon de nos Huronnes..." (9)

Ce qui ajoute à la popularité de l'"Histoire du Canada" de Sagard, c'est la naïveté et la simplicité dans son récit, de même que les couleurs, les gestes, les détails pittoresques de toute sorte. On lui fait des reproches qu'il est de temps en temps un peu trop libre et même grossier dans ses narrations, et qu'il parle trop souvent des "femmes et filles toutes nues" (10). Et en effet, le bon Frère semble un peu troublé par la beauté, la vivacité et la jeunesse des "nymphes" du Canada, quand il écrit d'une manière poétique: "Les ieunes femmes et filles semblent des nymphes, tant elles sont bien accommodées, et des biches, tant elles sont légères du pied..." (11) Pourtant, c'est avec

(9) Sagard, G.T., Histoire du Canada et Voyages, Depuis l'an 1615, p.193.

(10) Tandis qu'au Canada français on déteste franchement toute allusion de la "chair séductrice" dans la littérature, on trouve en Europe un tel ouvrage entièrement innocent au point de vue religieux et moral. Voici l'approbation de l'Eglise: "Nous soussignez, Professeurs en la sainte Theologie... certifions avoir leu un livre intitulé, Voyage du Pays des Hurons... auquel nous n'avons rien trouvé contraire à la Religion Catholique, Apostolique et Romaine: ains tres utile et necessaire au public..." (XXIV, XXV) - Sagard, Le Grand voyage du Pays des Hurons, Paris, Librairie Tross, 1865.

(11) Ibid, p.252.

des yeux d'enfant qu'il considère le nouveau monde. Il ne voit que la bonté et la beauté. Tout comme Montaigne ou Rousseau, Sagard croit de tout son coeur à la bonté des Indiens. Il aime le Canada, il est sincère et triste quand il prend congé du pays :

"C'est à présent, c'est à cette heure, qu'il faut que ie te quitte, ô pauvre Canada, ô ma chere Province des Hurons, celle que i'avais choisie pour finir ma vie en travaillant en ta conversion..."(12)

Le Père Charlevoix de la Compagnie de Jésus publia en 1744 son "Histoire de la Nouvelle-France" qui, à coup sûr, est la meilleure et la plus complète histoire qui ait été écrite sur la Colonie Royale. L'auteur s'y montre un narrateur précis, assez élégant et spirituel, et un grand admirateur de la nature canadienne. Malheureusement, c'était un de ces "historiens de carrière" qui écrivaient surtout "pour la plus grande gloire des Jésuites", et non pas un esprit libre et indépendant, - un vrai artiste.

Bien qu'il nous donne une image exacte de la vie sociale de la colonie à cette époque, il évite soigneusement toute description "risquée" du "beaux sexe", des moeurs et des coutumes chez les indigènes. En un mot, il écrit comme un "engagé" du parti clérical, et par conséquent, quelques passages de son "Histoire" ou bien de son "Journal Historique" sont très monotones. M.G. Lanctôt prétend dans son livre "F.X.Garneau" que les auteurs des "Relations", Le Clercq, Charlevoix et les autres, se préoccupaient beaucoup plus de religion que de politique, exagérant les moindres détails religieux.

Presque un siècle s'était écoulé depuis la publication de l'"Histoire de la Nouvelle-France" de Charlevoix, et aucun ouvrage d'importance n'avait paru au Canada français. On ne doit donc pas trop blâmer Lord Durham pour ses paroles dures et dédaigneuses quand il a dit, en parlant

---

(12) Sagard, Le grand voyage du pays des Hurons, Paris, 1865, p.266-267.

à propos des Canadiens: "C'est un peuple sans histoire et sans littérature..."

Le plus ancien et assez important document historique après la Cession du Canada, écrit en 1784, est l'"Appel à la Justice de l'Etat" de Pierre du Calvet, descendant d'une famille noble de huguenots français. Victime de ses idées "libérales et irrégieuses" il fut poursuivi par le Clergé comme révolutionnaire et conspirateur, et enfermé pendant trente-deux mois dans la prison militaire de Québec par le général Haldimand. L'éloquence de son pamphlet patriotique est toute nourrie de réalités et animée d'une passion continue.

Mais c'est seulement à partir de 1830 que s'accroît le mouvement des études historiques. Le Docteur Jacques Labrie, ardent patriote et libéral, écrivit une "Histoire Générale du Canada" bien documentée et soigneusement préparée, mais il mourut avant d'avoir pu la publier. M.A. Morin proposa à la législature de publier cette synthèse de tous les événements historiques depuis les origines jusqu'à 1830, mais le manuscrit, le travail de trente années, a mystérieusement péri dans l'incendie de St. Benoit, pendant l'insurrection de 1837.

Les quatre petits volumes de Jean-François Perrault, "Abrégé de l'Histoire du Canada", ne sont qu'un manuel à l'usage des écoliers.

L'oeuvre principale de cette époque (principale - parce qu'elle était sans rivale!), l'"Histoire du Canada" de Michel Bibaud, "n'est plus guère lu aujourd'hui". (13) Elle manque d'éloquence, de passion; elle est très sèche, comme son auteur, et c'est une assez pâle copie de l'"Histoire de la Nouvelle-France" de Charlevoix. Le pis est que Bibaud s'est rendu très impopulaire à Québec avec son "Anglomanie", exprimée presque à chaque page de son récit. En outre, l'auteur ne se soucie pas

---

(13) Roy, C., Tableau de l'Histoire de la littérature canadienne, p.31.

du tout de critique et de méthode. Il était étranger à la pensée cartésienne.

Un véritable renouveau littéraire, surtout dans le domaine historique, commença avec la publication de l'"Histoire du Canada" de Garneau, une oeuvre qui, malgré tous ses défauts et faiblesses, à l'intérêt d'un drame. Comme écrivain, Garneau n'est pas un grand artiste, surtout du point de vue européen. Son style a souvent une certaine raideur archaïque, sa narration est de temps en temps monotone et lourde, et le contenu de son oeuvre n'est pas toujours original. Car, les historiens dont Garneau s'est inspiré sont nombreux: Thierry, Guizot, Sismondi, Voltaire, Montesquieu, Raynal, Volney... Pourtant, son importance dans la littérature canadienne-française est considérable.

Ce que Garneau veut écrire, c'est l'histoire du peuple canadien et de son ascension vers la liberté politique de même que vers la liberté intellectuelle. Garneau est dans le sens vrai du mot le Prométhée canadien. C'est son "Histoire" que procède une grande partie de la littérature nationale de la période suivante.

Malheureusement, Garneau n'était pas libre. Il ne lui était pas permis d'exprimer ses pensées, d'être fidèle à soi-même. Quelques critiques littéraires croient que si Garneau avait vécu en France toute sa vie, il aurait créé une oeuvre vraiment remarquable. M. G. Lanctôt, son biographe, écrit que Garneau séjourna en France "trop peu et re-tomba trop vite dans un milieu difficile..." (14) En effet, c'était un "milieu difficile"! Car, immédiatement après la parution de la première édition de l'"Histoire" de Garneau, meilleure et plus objective que toutes les autres, l'ouvrage et l'auteur furent attaqués avec violence

---

(14) Lanctôt, G., Garneau historien national, p.129.

(15) Ibid, p. 32.

par "quelques ultramontains". (15)

Toutefois, ces "quelques ultramontains" étaient bien puissants à Québec, les véritables chefs de la population canadienne-française. Ils ont accusé Garneau d'être infecté par l'esprit voltairien, et Garneau, bien entendu, s'est soumis aux corrections qui lui furent suggérées et présenta au public une édition bien acceptable au point de vue chrétien et philosophique... Roma locuta est, causa finita est...

Edmond Lareau, contemporain de Garneau, nous donne un commentaire de première main:

"On sait que la première édition de l'"Histoire du Canada" a été retirée de la circulation aussitôt que mise en vente. Des critiques acerbes, venant surtout du clergé de ce pays, reprochaient à Garneau de donner, dans plusieurs questions, la prédominance aux intérêts temporels sur les intérêts spirituels; de condamner ensuite l'intervention du clergé dans les affaires temporelles sous la domination française, notamment à propos des difficultés produites par le commerce de l'eau de vie; enfin, de désapprouver le gouvernement français qui empêchait toute émigration de Huguenots en ce pays, quand ils étaient les seuls colons disposés à émigrer en Amérique. Afin d'avoir la paix Garneau consentit à corriger certaines parties de son ouvrage qui n'en est pas moins, auprès de certains esprits, entaché de gallicanisme. Il est facile de comprendre que l'historien a subi cette influence sans l'accepter volontairement. C'est afin de rendre son livre plus acceptable à la majorité des lecteurs canadiens qu'il a dû accepter les conseils, les avis et les remontrances du clergé canadien..." (16)

Tandis que Michel Darveau exprime la même idée de but en blanc:

"... Pour se soustraire à la persécution!..." (17), l'Abbé Casgrain dit de l'historien d'un ton doux et assez hypocrite:

"Il a donné une preuve éclatante de sa piété filiale envers l'Eglise en soumettant cette édition de son "Histoire" à un ecclésiastique compétent..." (18)

On peut s'imaginer la souffrance, le désespoir et l'apathie de tout auteur si son oeuvre est mutilée sans raison, si ses meilleures pensées sont expurgées sans merci.

---

(16) Lareau, E., L'Histoire de la littérature canadienne, p. 160.

(17) Darveau, M., Nos hommes de lettres, Montréal, 1873, p.90.

(18) Robitaille, G., Etudes sur Garneau, p.81.

Il va sans dire que cette troisième édition de Garneau est un ouvrage pâle, presque ennuyeux. M. Lanctôt a dit :

"Ces altérations ne sont pas toutes heureuses historiquement, ni même littérairement. L'ouvrage s'est assombri dans l'ensemble... mais d'autre part il a perdu quelque chose de l'éloquente conviction et de l'ardeur vibrante qui traversaient comme un coup d'aile les deux premières éditions..." (19)

En examinant de plus près les créations historiques, produites à la fin du dix-neuvième et au commencement du vingtième siècle, on trouvera des œuvres d'une valeur considérable, dignes de notre confiance, minutieusement détaillées, extrêmement bien documentées, précises, logiques, basées sur une étude tout à fait moderne et scientifique, et de temps en temps même impartiales, néanmoins, ce qui manque dans leurs pages, c'est la vie. En général, elles sont froides et souvent lourdes, pleines d'un patriotisme exagéré.

Il est vrai que tout historien doit être homme de science d'abord. Il ne peut, comme le poète ou le romancier, se livrer à son tempérament et écouter les voix secrètes et séduisantes qui le conduisent inconsciemment sur les chemins de l'art.

Toutefois, un grand historien peut être en même temps un grand artiste. Ainsi, selon Thierry, l'historien ne doit pas se borner à relater les événements. L'historien doit faire revivre le passé, avec ses idées, ses sentiments, ses croyances, ses coutumes, oui, même avec ses amours et ses passions! Michelet, lui aussi, fait de son "Histoire de France" une œuvre savante et pourtant frémissante de vie. "L'Histoire de l'Etat Russe" de Karamzine était une œuvre qui fit époque. Selon Pouchkine, Karamzine a révélé la Russie aux Russes, justement comme Colomb a découvert l'Amérique. Il a redonné la vie aux ossements desséchés de l'histoire, et il a écrit, en prose, un grand poème épique

---

(19) Lanctôt, G., Garneau historien national, p.43.

plein d'animation. Et Macaulay fut le premier à "populariser" l'histoire dans sa fameuse "Histoire d'Angleterre". Elle remplaça le dernier roman dans le boudoir élégant et somptueux d'une dame, et trouva sa place à côté de Shakespeare et de la Bible sur le rayon étroit d'une bibliothèque d'un pionnier. Et Niebuhr, Mommsen, Strachey, Guedalla, tous ces hommes ont réussi à reconstituer avec exactitude le milieu historique décrit dans leurs ouvrages, à donner une image de la société.

Comme une réaction contre le livre de Garneau, où l'auteur s'est "servi de l'esprit contagieux de Voltaire", l'Abbé J.B. Ferland a écrit un "Cours d'Histoire du Canada" dans un esprit très différent de celui de l'Historien national. A vrai dire, cet ouvrage dogmatique en est la contre-partie. Plus qu'une histoire, c'est une apologie ardente de l'Eglise canadienne. Le Canada, pour Ferland, n'est qu'une "colonie catholique", fondée par la France et, après la conquête britannique, sauvée par l'organisation religieuse. Ferland est un de ces nombreux historiens canadiens-français qui prétendent que la Providence est intervenue dans toutes les circonstances historiques du pays au cours du passé. "Il comprit mieux que Garneau le caractère religieux de nos origines historiques, dit l'Abbé Roy, et rendit, à ce point de vue, meilleure justice à ceux qui en furent les principaux ouvriers..." (20) Le style de l'Abbé Ferland est un style de "sang-froid" (21), comme son caractère et tout son ouvrage.

Le style d'un autre religieux, l'Abbé Casgrain, au contraire, "bouillonne de chaleur" (22), mais son oeuvre historique - quelques portraits moraux de grands personnages - est, en dépit d'un arc-en-ciel de couleurs criardes, sans vie, sans vigueur et sans mouvement. On nomme

---

(20) Roy, G., Manuel de l'Histoire de la littérature canadienne, p.46.

(21) Brunet, B., Histoire de la littérature canadienne-française, p.29.

(22) Ibid, p.29.

Casgrain - historien, mais, en réalité, ce n'est qu'un homme d'imagination. L'histoire n'est pas pour lui une oeuvre de science; il n'en voit que les aspects dramatiques, qui, peints par lui, deviennent souvent mélodramatiques.

A l'exception de Turcotte, Bédard, David, De Celles, Dionne, "l'enfant terrible de l'histoire canadienne" - Benjamin Sulte, dont "il est utile de contrôler" le texte (23), et deux historiens vraiment remarquables, M. Joseph E. Roy et M. Thomas Chapais, presque tous les autres historiens nationaux sont des religieux. Ainsi, l'histoire au Canada est, sans nul doute, le monopole des ecclésiastiques. Car il y en a beaucoup: l'Abbé Auguste Gosselin, l'Abbé H.A. Scott, l'Abbé J.P.A. Maurault, l'Abbé N. Caron, Mgr H. Têtu, Mgr J.A. Douville, l'Abbé J.B.A. Allaire, Mgr O. Maurault, l'Abbé L.A. Desrosiers, l'Abbé Couillard-Després, l'Abbé C.H. Laverdière et bien d'autres.

Tous ces historiens, un grand nombre d'entre eux très habiles et érudits, croient sincèrement que la race canadienne-française doit jouer un rôle en Amérique, qu'elle a une mission à y remplir; et ils rejettent énergiquement l'idée réaliste de Voltaire: "L'histoire c'est un tableau des crimes et des malheurs..." (24) Pour eux, l'histoire est un livre des décrets providentiels.

Le véritable chef de ce "Canada apostolique", c'est l'Abbé Groulx. Cet ardent théoricien du parti nationaliste français pense que l'historien doit être conduit par une idée: l'idée messianique. Il met l'histoire au service d'une cause: celle de la survivance de la race française en Amérique. Ainsi l'histoire est délibérément reléguée au second plan: la religion occupe le premier.

---

(23) Roy, G., Tableau de l'Histoire de la littérature canadienne, p.36.

(24) Voltaire, L'ingénu, Ch. X. Paris, 1767.

L'histoire du Canada français d'aujourd'hui n'est pas encore délivrée de la grande influence religieuse. Les jeunes historiens canadiens-français trouvent leurs meilleurs modèles presque exclusivement dans les oeuvres des historiens d'action, comme l'Abbé Groulx, M. Thomas Chapais, l'Abbé Gosselin, M. Jean Bruchési... Ils deviennent ainsi "engagés" eux-mêmes, partisans d'une "party line", dont la partialité est le plus souvent responsable de la faiblesse, de la monotonie, de l'absence de vie dans la littérature canadienne-française. (25)

L'oeuvre de Garneau fut une faible réaction contre les narrations ecclésiastiques d'autrefois. Mais Garneau s'était corrigé. La première édition "avait soulevé des tempêtes chez les 'sacristains et marguilliers'..." (26), la troisième "est une preuve éclatante de piété filiale"... Et pourtant, l'"Histoire du Canada" de Garneau ne cesse d'être regardée comme une oeuvre essentiellement "voltairienne et libérale"(27).

La réaction contre sa première édition condamnée fut exprimée dans une masse d'histoires plus ou moins "religieuses". Dès lors, à peu près rien n'a changé à Québec, du moins dans le domaine de l'histoire. En dépit d'une opposition de quelques intellectuels, l'Abbé Groulx, professeur de l'Université de Montréal, M. Bruchési de la Société Royale du Canada, l'Abbé Tessier, secrétaire de la Société d'Histoire, Mgr O. Maurault de la Société Royale du Canada et Vice-président de la Société Historique de Montréal, sont encore les seules autorités. La critique de M. Edmond Lareau, écrite en 1874 n'est point démodée:

"Ce n'est pas que l'école actuelle soit entièrement exempte de certains préjugés, d'une certaine timidité; il y a des choses qu'elle n'ose pas dire, qu'elle semble craindre de dire, qu'elle

---

(25) Il est vrai que le jeune historien Guy Frégault est assez impartial, tout de même, il est "élève et successeur de l'Abbé Groulx..." - A. Viatte, Histoire littéraire de l'Amérique française, p.169.

(26) Lanctôt, G., Garneau historien national, p.42.

(27) Trudel, M., L'influence de Voltaire au Canada, op.cit., t.I, 167-185.

dit dans une édition et qu'elle efface dans une seconde, comme si elle suspectait un ennemi caché et secret qui serait prêt à l'étouffer si elle disait toute la vérité." (28)

Aujourd'hui on sait qui est cet "ennemi caché et secret" de l'expression libre dans la littérature canadienne-française.

Les vieilles traditions ne meurent que difficilement à Québec.

---

(28) Lareau, E., Histoire de la littérature canadienne, p.268.

II.

LES ROMANCIERS OU LES MORALISATEURS?

Le roman est apparu assez tard dans la littérature canadienne-française. Les premiers essais de ce genre furent de médiocre qualité et ils restèrent longtemps la timidité même. A vrai dire, on ne saurait les appeler des "romans", mais tout simplement des "contes", des "histoires". Et même en tant que "contes", ils n'avaient rien de commun avec les exemples classiques des "nouvelle", écrites par les fameux écrivains de la Renaissance, Boccace, Sacchetti, Fiorentino, Bandello.

"Le roman, en Canada, dit Lareau, un des premiers critiques littéraires de ce pays, porte un caractère tout particulier, il est essentiellement national." (1) M. Lareau a raison: si la littérature canadienne-française ne pouvait se vanter de rien, du moins en ce qui concerne l'originalité, elle pouvait certainement se vanter de son roman. Car ce roman est unique. A quelques égards, il n'avait pas de rival dans toute la littérature universelle, depuis le temps où Héliodore, un Syrien, écrivit "Aethiopica" - un conte d'amour au moins quelque peu vécu - , ou lorsque Zola, sous l'influence du physiologiste Claude Bernard finit son roman expérimental célèbre, "Les Rougon-Maquart".

Plus tard, après la Grande Guerre, deux pays européens avaient imité jusqu'à un certain point le modèle du roman canadien-français, mais selon toute apparence sans en avoir connaissance. Ces deux pays étaient l'Allemagne fasciste et la Russie Soviétique, et leurs littératures étaient pleines de sermons politiques, d'idées "positives", de règles du parti, de telle sorte que l'art véritable n'y trouvait plus sa place.

---

(1) Lareau, E., Histoire de la littérature canadienne, p.274.

Voilà la question: comment s'appelle le genre de roman créé par la plupart des auteurs canadiens-français, à l'exception de quelques-uns appartenant à la génération moderne. Comment le classifier? Pouvons-nous parler d'un roman romantique, réaliste, impressionniste, naturaliste ou existentialiste? Est-il basé sur l'expérience humaine? Quelle qualité considère-t-on comme essentielle dans sa structure: l'intrigue ou la présentation du caractère?

Avant qu'on ne réponde à ces questions, il est nécessaire de dire quelques mots au sujet du roman en général. Le terme "roman" au sens d'aujourd'hui s'applique exclusivement à la narration fictive en prose, d'une longueur plus ou moins considérable, représentant des êtres humains, leurs actions, leurs aventures et leurs passions, et montrant une grande variété de caractères humains dans l'histoire ou dans la vie quotidienne. C'est à l'égard de ces dernières qualités que le roman diffère de l'ancien roman de chevalerie où l'aventure d'un héros occupe la première place. Le public moderne ne s'intéresse plus aux aventures imaginaires de telle sorte: il a soif de vérité. Le romancier aura donc comme seule matière l'homme d'aujourd'hui dans la civilisation moderne. Balzac a raison quand il écrit dans l'Avant-propos de la "Comédie humaine":

"En dressant l'inventaire des vices et des vertus, en rassemblant les principaux faits des passions, en peignant les caractères, en choisissant les événements principaux de la société, en composant des types par la réunion des traits de plusieurs caractères homogènes, peut-être pourrai-je arriver à écrire l'histoire oubliée par tant d'historiens, celle des moeurs..." (2)

Ainsi, nous voyons que le vrai romancier doit être à la fois peintre, historien, philosophe, moraliste, artiste enfin! C'est pourquoi le roman englobe tous les genres artistiques. Il aborde tous les sujets, écrit l'histoire, traite de physiologie et de psychologie, monte jusqu'à la

---

(2) Balzac, H., La Comédie humaine, Avant-propos, Paris, 1842.

poésie la plus haute, étudie les questions les plus diverses, la politique, l'économie sociale, la religion, les moeurs, en un mot, toute la société, toute la vie humaine.

C'est à partir du genre italien "novella" que se développa plus tard le "roman" moderne. L'apparition de "Cento Novelle Antiche", dès le début du quatorzième siècle, mit à la mode cette forme de narration. Ces "nouvelle" étaient dans bien des cas réalistes d'une manière piquante, et la grande majorité d'entre elles s'occupaient exclusivement de l'étude de l'homme. Elles étaient le miroir où les hommes de l'époque pouvaient se voir en toute réalité. La littérature, comme nous le savons, et le roman en particulier, sont souvent l'expression de la société. Le devoir de l'artiste est de peindre cette société fidèlement et objectivement. Mais l'image de la société n'est pas toujours belle. "Ne blâme pas le miroir, dit le proverbe russe, "si ton visage est laid..."

Dans le "Décaméron" de Boccace, mieux que dans toute autre oeuvre historique de la même époque, nous avons la plus fidèle image de l'Italie du quatorzième siècle. C'est une vie gaie, frivole et corrompue, mais malgré tout cela riche, artistique, pleine de chefs-d'oeuvre. Des femmes légères, des prêtres peu scrupuleux, des paysans grossiers et de nobles chevaliers sont les personnages principaux de la plupart de ces contes.

Il nous apparaît donc assez paradoxal que la France, immédiatement après l'Italie, soit un des pays les plus riches en ce qui concerne ce genre littéraire; tandis que le Canada français compte parmi les nations les plus pauvres dans la création des romans.

Vers 1450 on écrivit en France les "Quinze Joies du Mariage", oeuvre anonyme à la manière des italiennes. En 1535 (à peu près à l'époque où J. Cartier découvrit le Canada et en prit possession au nom du Roi de

France), apparut le "Gargantua" de Rabelais qui, bien loin d'être un roman, possède néanmoins un certain intérêt narratif soutenu. L'"Astree" d'Honoré d'Urfé a décidément quelques-unes de ces qualités qu'on trouve aujourd'hui dans le roman. Au milieu du dix-septième siècle, Mlle de Scudéry écrivait des romans de chevalerie dans lesquels "l'amour héroïque" jouait un rôle important. Ces romans, quelques-uns assez volumineux, étaient très populaires parmi les "honnêtes gens". Ils charmerent pourtant précieux et précieuses, pour qui ces romans furent une espèce de code des belles manières et du beau langage. Ils étaient écrits dans la même intention que plus tard deux journaux victoriens "The Tatler" et "The Spectator".

Une révolte contre les qualités romanesques de Mlle de Scudéry provoqua une réaction réaliste de Scarron qui écrivit son célèbre "Roman Comique"<sup>(3)</sup>. Mais c'était Mme de la Fayette avec sa "Princesse de Clèves", écrite entre 1660 et 1678 qui était le premier "romancier" en Europe. Son livre est au nombre des chefs-d'oeuvre immortels de la littérature romanesque; de siècle en siècle, il n'a cessé de charmer un public étendu, par l'atmosphère où se développe une aventure d'éternelle vérité. Dès lors, la popularité du roman allait toujours croissant. Il devint un des genres les plus importants et les plus puissants de l'expression littéraire de la société.

Le roman n'est pas écrit seulement pour amuser le lecteur; sa raison d'être est ailleurs. Il comprend divers genres, différents par l'intérêt: le roman historique; le roman sociologique; le roman religieux, éthique et psychologique. Mais ce roman, qu'il soit le roman historique comme "Ivanhoe" de Sir Walter Scott, le roman d'incidents comme "Robinson Crusoë" de Defoe, le roman picaresque comme "Gil Blas" de Le Sage, le roman psychologique comme "Les Frères Karamazov" de

---

(3) Scarron publiait le "Roman Comique" en 1651, histoire véridique d'une troupe de comédiens ambulants et de provinciaux ridicules.

Dostoïevsky ou le roman sentimental comme "The Vicar of Wakefield" de Goldsmith, il est toujours basé sur l'expérience humaine, et ses caractères et le milieu dans lequel ils se meuvent et respirent, seront décrits aussi près de la nature que possible. Peu importe de quel genre de roman il s'agit: la Vérité en est toujours l'objet unique. Sans cette Vérité de la vie, le roman ne peut jamais être appelé un bon roman, une oeuvre d'art. Dans beaucoup de ces romans, l'amour, la passion, l'extase, la violence, sont des éléments prédominants comme ils le sont dans la vie. Depuis l'âge préhistorique, depuis le temps des premières civilisations et des anciennes cultures, jusqu'à notre "âge atomique", nous entendons toujours à travers les siècles les vers magiques du grand poète latin: "Omnia vincit Amor; et nos cedamus Amori: l'amour conquiert tout; cédonz donc à l'amour!" (4)

Car, une brève histoire, un conte, une nouvelle, un poème, un drame pourraient parfois se passer de descriptions amoureuses, mais presque jamais un roman. Le roman, au contraire, est une oeuvre d'une certaine durée, souvent l'histoire d'un héros, d'une famille, même d'une génération. L'attention de l'auteur est tournée principalement vers l'action de ses personnages. En effet, cet intérêt porté aux personnages du roman, comme la source de laquelle jaillit l'action humaine, force le romancier à décrire en détail et fidèlement tout ce que fait son héros. La rigueur de l'observation est essentielle. Naturellement, le romancier ne peut pas méconnaître le rôle de l'amour, car s'il méconnaît l'amour, il méconnaît la vie. Et si nous examinons les plus grands romans de la littérature universelle, ceux de Tolstoï, de Flaubert, de Dickens, de Cervantès, de Sigrid Undset, de Knut Hamsun ou de Thomas Mann, nous trouvons que "l'amour" occupe une place prééminente dans leurs oeuvres,

---

(4) Virgil, Eclogues, X.

non parce que ces auteurs s'étaient délectés dans la description des amours de diverses sortes, l'amour d'enfant, l'amour rêveur, l'amour sensuel..., mais tout simplement parce qu'ils étaient de vrais artistes peignant d'après nature.

Pour en revenir à l'étude du roman canadien-français, on constate avec étonnement que ce roman est entièrement différent du roman européen ou américain. L'attitude de la majorité des romanciers canadiens dans leur manière d'envisager la réalité, diffère aussi considérablement de celle des écrivains français, allemands, russes ou américains.

Le principal trait caractéristique du roman canadien-français, c'est décidément son manque à peu près complet du sentiment de l'amour, si abondant dans toutes les autres littératures du monde. La plupart des critiques québécois ont horreur du "sexe" dans les romans et dans les poèmes, et ils détestent franchement les moindres descriptions de l'amour, car "l'amour", prétendent-ils, se ramène souvent aux turpitudes sexuelles. Ils prétendent aussi qu'il est cause de la corruption de la morale du peuple, et la décadence de la foi. Par conséquent, ils déclarèrent la guerre à toutes les oeuvres littéraires "pornographiques et décadentes" sans exception, ignorant si ces oeuvres étaient écrites par Stendhal, par Daudet, ou bien par Paul de Kock. Jusqu'ici, ils avaient en grande partie du succès, en combattant les oeuvres d'art, et aujourd'hui la littérature canadienne-française porte l'empreinte ineffaçable de cette obsession morale. Ils ont transformé le roman en conte moral, en sermon. Ils ont décomposé le visage de la vérité. Hostiles à la beauté dans toutes ses formes, ils ont lutté contre elle, craignant son influence sur les esprits. Seuls les auteurs franchement catholiques ont été lus. L'élément principal de la littérature nationale, écrivaient-ils, ne devrait pas être chose aussi frivole que l'art pur; au contraire, la

littérature nationale doit être exclusivement utilitaire. Ainsi la plupart des Canadiens ne peuvent jamais penser à une oeuvre entièrement d'imagination dépourvue de contenu moral. La conception aristocratique de la doctrine de l'art pour l'art, l'idée de la tour d'ivoire, le culte du Beau n'ont pas pris racine à Québec et dans le Nouveau Monde en général. Tout ce qui est nécessaire pour prouver cette affirmation, c'est de lire quelques-uns des livres canadiens-français les plus importants, écrits entre 1860 et 1920.

"Voyez notre littérature, dit M.A. Routhier dans la préface qu'il écrivit pour le "Répertoire national" de Huston, n'est-elle pas bien sage, bien innocente, toujours soumise à l'épiscopat, toujours fidèle à la perruque de 1660 ou à la lyre religieuse des romantiques? Voyez nos romans, on nomme à peine l'amour; voyez nos poètes, ils ne chantent que l'Eglise, la patrie et la famille."  
(5)

Comment donc définir le type de ce "roman innocent" dont M. Lareau appelle "un roman essentiellement national"? La définition en sera toujours "le roman à thèse" ou mieux encore "le roman de propagande", terme qui s'applique à tous les romans qui sont écrits dans un but délibéré, sous la forme d'une thèse, et qui - à peu d'exceptions près, bien entendu, - n'ont aucune des qualités des créations d'art d'un romancier libre.

Ils présentent un exposé pour ou contre une classe du peuple, une manière de vivre, une activité de civilisation. Comme le caractère humain est le sujet d'un intérêt constant pour le lecteur, et comme l'humanité se trouve continuellement en présence des problèmes de la vie et de la conduite, il s'ensuit que le roman à thèse est assez répandu dans la littérature universelle. Au Canada français, cependant, il ne nous est pas possible de parler seulement du roman à thèse ou du roman de propagande, mais du roman de propagande dont la seule base est la

---

(5) Huston, J., Le Répertoire national ou recueil de la littérature canadienne, 1893, Préface.

religion. Ainsi, on ne peut s'imaginer de trouver à Québec "The Scarlet Letter" de Hawthorne, un exemple classique de roman à thèse, simplement parce qu'il traite d'un problème "immoral": Comment une jeune femme - qui s'était établie récemment dans une nouvelle communauté puritaine, et qui fut déclarée coupable d'adultère par le peuple - peut-elle se débarrasser de cette accusation et élaborer son propre salut dans un milieu tout à fait hostile?

Les critiques canadiens-français - appartenant à la classe d'une élite ecclésiastique - ont imposé de bonne heure les règles rigides et sévères qui gouvernent les hommes de lettres canadiens lorsqu'ils écrivent leurs livres. Le poète ou le prosateur à Québec n'est ni libre d'exprimer ses sentiments et ses idées, de peindre d'après nature. Au contraire, il est responsable vis-à-vis de la société de ses moindres actions, de ses créations artistiques. Malheur à celui qui oserait écrire des livres immoraux et de cette façon "empoisonner" le coeur simple et pieux du grand public. Accablé d'une crainte, véritablement puritaine des idées, suivant avec obéissance les règles d'Aristote, touchant les trois unités, pensant sans cesse aux "Maximes sur la comédie" de Bossuet, qui faisaient encore loi à Québec, le romancier canadien-français s'est soumis à l'autorité de l'Eglise. C'est ainsi que ses romans sont écrits dans l'intérêt de la race, ils constituent une défense, de temps en temps même violente, de la religion. Bien des oeuvres littéraires, même à l'heure actuelle, portent l'approbation du censeur - nihil obstat.

Dans les essais critiques, les dissertations et les articles de la littérature canadienne-française, on répète continuellement ces règles, cet appel à la chasteté, cette adoration de la Muse pudique. M. N. Legendre écrit dans son article intitulé - "A propos de notre littérature nationale":

"Nous avons une littérature canadienne; elle est bien à nous... Mais cette littérature, elle sort à peine de son enfance. Cependant, cette jeunesse est une précieuse qualité; car, comme tout ce qui est jeune, elle est encore pure et saine; elle n'a pas subi le souffle de la contamination..." (6)

L'Abbé Legendre est évidemment tout à fait satisfait de l'enfance de la littérature canadienne-française, et il se réjouit du fait qu'elle est encore pure et saine, simplement parce que les aspects religieux et moraux l'intéressent plus que ceux de l'art et de la littérature. Il semble qu'il se soucie peu de ce que la littérature nationale soit médiocre ou parfaite aussi longtemps qu'elle est profondément religieuse. S'adressant aux représentants de la jeune génération, il dit:

"A vous surtout, les jeunes, - car c'est à vous que je m'adresse ici... à vous de lui conserver ce caractère distinctif qui est peut-être, après tout, ce qu'elle a de plus Canadien. A tous d'empêcher que, pour arriver à cette vogue qui donne, sinon la richesse, du moins le pain de chaque jour, elle ne soit forcée de se laisser glisser sur cette pente qui mène si vite à l'oubli de toute décence et de toute morale..." (7)

Il est clair aujourd'hui que pour le groupe dirigeant des "intellectuels" canadiens-français, une littérature parvenue à son point de perfection était en même temps une littérature immorale. Ils ne voulaient point de chefs-d'oeuvre de telles conditions. Ils ignoraient le fait que la littérature est la plus haute expression du degré de civilisation chez les peuples. Ils se contentaient d'une littérature pauvre, médiocre et modeste, et désiraient résolument de lui "conserver ce caractère distinctif qui est... ce qu'elle a de plus Canadien..." Et justement cette chasteté prédominante, cette vue étroite, ce manque de presque tout le sentiment de l'amour dans les romans, dans les poèmes et dans les drames canadiens-français, est, sans aucun doute, "ce qu'elle a de plus canadien". Cette dernière direction avait dominé les belles-lettres

---

(6) Legendre, N., A propos de notre littérature nationale, p.72.  
The Royal Society of Canada, 1895.

(7) Ibid, p.72.

canadiennes-françaises jusqu'à la fin de la Grande Guerre.

Afin de décourager la création de telles histoires des "plus anciens romanciers canadiens" comme "La fille du brigand" par Eugène L'Eucuyer, où l'auteur glorifie "les beautés féminines" en peignant "des cous d'albâtre, des lèvres de corail et des joues au vif incarnat" (8), le Clergé intervint et énonça les règles que le romancier canadien-français était obligé de suivre s'il voulait que ses oeuvres fussent acceptées par l'Eglise de même que par la Société, et "s'il voulait être digne du nom d'honnête homme et de celui de bon citoyen..." (9)

Il faut donc que le nouveau roman canadien soit avant tout profondément religieux, patriotique et utile. La littérature, en général, doit traiter des idées représentant l'Utile, le Juste, le Beau, le Vrai et le Divin. La base du Beau, en particulier, doit être toujours la vérité, l'ordre, l'honnête et le décent. On rejette comme sans valeur toute chose qui n'existe "que dans l'esprit des poètes et des artistes". On peut à peine s'imaginer jusqu'à quels extrêmes allaient bien des critiques cléricaux, condamnant les romans européens et surtout les français d'une façon générale, si même M. Lareau, qui était considéré dans les cercles des ultramontains de Québec comme "voltairien" et "libéral", s'exprime de la manière suivante:

"On ferait donc une erreur grave si on pense que le roman ne doit être qu'un récit d'aventures diverses imaginées seulement pour amuser..." (10)

Puis il cite un long passage, traitant du problème suivant: comment le roman doit être écrit et quel est son but. Ces dernières instructions avaient dominé les lettres canadiennes-françaises jusqu'à la fin de trois premières décades du vingtième siècle. Les romanciers canadiens,

---

(8) Lareau, E., Histoire de la littérature canadienne, p.277.

(9) Ibid, p.274.

(10) Ibid, p.273.

suivant ces règles scrupuleusement et avec obéissance, cessèrent d'être "des romanciers" et devinrent "des moralisateurs", "des sermonneurs".

"Le divertissement que le romancier habile semble se proposer pour but, n'est qu'une fin subordonnée à la principale, qui doit être l'instruction de l'esprit ou la correction des moeurs. Aussi, censurer le ridicule et les vices, montrer les tristes effets des passions désordonnées, s'efforcer toujours d'inspirer l'amour de la vertu, qu'elle seule est digne de ses hommages, qu'elle seule est la source de notre bonheur, - tel est le principal devoir du romancier. Ce n'est qu'en le remplissant qu'il peut faire un ouvrage qui tourne à sa propre gloire, ainsi qu'à l'avantage des moeurs de la société. Le romancier doit toujours présenter la vertu sous des couleurs favorables et attrayantes, la faire respecter, la faire aimer dans le sein même des plus affreux malheurs et des plus grandes disgrâces; il doit peindre le vice sous les couleurs les plus noires et les plus propres à nous inspirer l'horreur qu'il mérite, fut-il monté au faite des honneurs et parvenu au comble de la plus brillante prospérité. Tout citoyen qui s'écarte de ce principe n'est digne ni du nom d'honnête homme ni de celui de bon citoyen." (11)

De cette manière la vraie littérature se réduit à la propagande, et le romancier se fait prêcher grondant de sa chaire contre le vice... L'artiste n'est plus libre. Au contraire, suivant les règles rigides de son "parti" il confine, bon gré mal gré, la littérature nationale au domaine étroit et limité de la littérature didactique et religieuse du "bon Jean et du mauvais Michel". Le résultat est naturellement la médiocrité de toutes ces oeuvres, un point de vue exclusif, une monotonie, un pieux bavardage. Le romancier, humilié spirituellement, tout en regardant ses Supérieurs, souscrirait à "Sklavenmoral". Sachant que la vie n'est pas seulement belle, mais aussi laide, pas seulement juste, mais aussi injuste, horrible, il sacrifie la vérité et l'objectivité au dogme. Il rejette aussi l'analyse, l'observation, l'étude des divers aspects de la vie humaine afin de plaire au Clergé. Par conséquent, affirme M. Lareau dans son "Histoire de la littérature canadienne",

"...on rechercherait en vain dans les récits de nos nouvellistes ces intrigues de boudoirs, cette accumulation de sentiments, tous

---

(11) Lareau, E., Histoire de la littérature canadienne, p.274.

aussi invraisemblables les uns que les autres, ces trames qui se dénouent que pour ce renouer de nouveau avec de nouvelles complications, cette superfétation de sentiments, ce luxe de personnages et de types la plupart absents de la société, ces galanteries qui efféminent et ces beaux riens qui ne servent souvent qu'à fausser le jugement chez les hommes et le sentiment chez les femmes. Nos romanciers ont rejeté tout cela, et n'ont rien emprunté, sous ce rapport, aux écrivains transatlantiques..." (12)

La naïveté et l'im maturité de ce passage de M. Lareau sont émouvantes dans leur simplicité, d'autant plus que presque dans le même temps qu'il écrivait cette "Histoire de la littérature canadienne", les "écrivains transatlantiques" donnèrent à l'humanité des chefs-d'oeuvre tels que "La Guerre et la Paix" (1869), "Salambô" (1862), "Crime et châ timent" (1865), "Peer Gynt" (1867)...

Indépendamment de la question religieuse et morale, il y a aussi la question esthétique et intellectuelle. Les livres modernes français ne plaisent point aux Canadiens-français, parce qu'ils ne correspondent plus à leur mentalité. Leur mentalité est devenue pendant ces deux siècles lourde et rustique. Ce qui intéresse les Européens dans un roman de Marcel Proust, de F.M. Dostoïevsky, de Franz Kafka ou d'Anatole France, les laisse - à l'exception d'une élite intellectuelle, bien entendu - tout à fait indifférents. Ils ne goûtent pas ce qui en constitue le charme et la valeur à un Français.

Avec leur attitude hostile envers la réalité de la vie humaine, avec leur méthode de ne peindre que des couleurs blanches et noires, ils s'écartèrent de leur devoir d'artiste. Même la prétention de rendre l'art utile, de le mettre au service de la société, est intolérable pour un véritable artiste, mais détruire l'art pur parce qu'il pourrait devenir dangereux - comme trop païen, immoral - cela révolte le bon sens.

Dans son roman, "Mademoiselle de Maupin" (1835-36), qui, par son

---

(12) Lareau, E., Histoire de la littérature canadienne, p.274.

sujet audacieux, est une protestation sévère contre le moralisme littéraire, Théophile Gautier dit que le beau est le seul but de l'art. Dans la Préface du même roman il répond à tous ceux qui attaquent "l'im-moralité" dans les créations d'art:

"L'époque, quoi qu'ils en disent, est immorale... Les livres suivent les moeurs et les moeurs ne suivent pas les livres... La Régence a fait Crébillon, ce n'était pas Crébillon qui a fait la Régence. Les petites bergères de Boucher étaient fardées et débraillées, parce que les petites marquises étaient fardées et débraillées! Les tableaux se font d'après les modèles et non les modèles d'après les tableaux... Les livres sont les fruits des moeurs..." (13)

C'est au vrai romancier qu'il échoit en partage d'examiner tous les éléments de la vie et, au besoin même ceux que la convention avait ignorés. D'examiner tous les éléments, c'est-à-dire, de peindre l'homme sans autre souci que celui de la vérité; de le présenter tel qu'il est, sans excuses. L'écrivain doit accepter le fait que l'homme, après tout, est une créature des instincts et des désirs cachés, forcé souvent de violer les conventions sociales. Partout où l'on va, les hommes sont dominés par les impulsions toutes-puissantes, dans une lutte continuelle pour la survie. Dans ces luttes où l'individu sensible est souvent battu, la vie est bien loin d'être belle: au contraire, elle est laide, amère. Cependant, même au temps de la paix, de la prospérité, du progrès, l'homme reste ordinairement ce qu'il est, obsédé par l'amour du pouvoir, de la gloire, de l'argent, des femmes, de l'art.

En peignant l'homme d'une manière si exacte, l'artiste montre ouvertement l'absurdité de la première règle selon laquelle "le romancier doit toujours présenter la vertu sous des couleurs favorables et attrayantes..." De même, il s'oppose énergiquement à la seconde règle, suivant laquelle "le romancier canadien doit peindre le vice sous les

---

(13) Gautier, T, Mademoiselle de Maupin, Préface, Paris, 1836.

couleurs les plus noires et les plus propres à nous inspirer l'horreur qu'il mérite..." parce qu'il croit découvrir un grain de bonté même dans les choses du mal. Il se déclare, comme Molière dans ses incomparables comédies réalistes, pour le juste milieu:

"La parfaite raison fuit toute extrémité  
Et veut que l'on soit sage avec sobriété." (14)

En étudiant précisément l'évolution du roman canadien, il est, cependant, possible de connaître d'après ce genre littéraire, quoique médiocre, pâle et souvent didactique au commencement, et dépourvu d'amour et de passion même plus tard, toute la vie sociale, politique, culturelle et religieuse du pays, parce qu'il porte les signes de la puissante influence de l'Eglise.

L'ouvrage de Joseph Doutre, "Les Fiancés de 1812" qui ne ressemblait que par son titre à l'oeuvre célèbre de Manzoni, avait été reçu avec enthousiasme de la part de quelques jeunes gens, avec des soupçons et hostilité de la part du Clergé et avec indifférence de la part des masses des paysans. La préface de ce livre était toute révolutionnaire pour cette époque-là:

"Notre but principal est de donner quelque essor à la littérature parmi nous si toute fois il est possible de la tirer de son état de léthargie." (15)

"C'était un magnifique exemple, dit Lareau, donné à une foule d'imitateurs qui entrèrent dans la même voie." (16) Et on écrivait avec ardeur dans un genre romanesque transplanté au Canada: "La chambre était noire..., noire comme l'âme de ce père inhumain..." (17) "Caroline de G\*\*\* ou l'amour d'une femme au visage pâle", nouvelle historique, par Louis-Wenceslal Dupont, suivit. Mais, probablement, on songeait trop

---

(14) Molière, Le Misanthrope, Acte I, l. Paris.

(15) Doutre, J., Les Fiancés de 1812, Préface, Montréal, 1844.

(16) Lareau, E., L'Histoire de la littérature canadienne, p.280.

(17) Doutre, J., Les Fiancés de 1812, p.VI.

aux "belles Créoles", aux "longs cheveux noirs", aux "prunelles, couleur d'ébène" (18)... vice que le Clergé ne pouvait tolérer plus longtemps.

La réaction fut immédiate:

"On ne saurait trop blâmer d'encourager cette école de perdition où sont enseignés tous les vices que la société déteste." (19)

Un autre critique voyait l'âge d'or du roman au dix-septième siècle parce qu'alors le but général du roman était de "faire triompher la vérité et la vertu, de flétrir le vice, de soumettre la raison aux enseignements de l'Eglise, de faire disparaître des écrits la nudité et la volupté des sens..." (20)

Le roman canadien-français du dix-neuvième siècle, comme on peut le constater, n'a connu que deux genres: le roman de moeurs et le roman historique; tous deux, bien entendu, les types les moins dangereux du point de vue moral et religieux.

"Charles Guérin" (1852) de P.J.O. Chauveau, le premier des romans canadiens qui ait une certaine valeur, fut le commencement de la "positive littérature canadienne-française", dont les oeuvres de presque tous les auteurs importants se trouvent toutes pénétrées du sentiment religieux et patriotique. Voici le roman de moeurs, et non pas le roman d'amour!

P.O. Chauveau dit dans la Préface de son ouvrage:

"C'est simplement l'histoire d'une famille canadienne contemporaine que l'auteur s'est efforcé d'écrire, prenant pour point de départ un principe tout opposé à celui que l'on s'était mis en tête de faire prévaloir il y a quelques années, "le beau, c'est le laid". C'est à peine s'il y a une intrigue d'amour dans l'ouvrage: pour bien dire, le fond du roman semblera, à bien des gens, un prétexte pour quelques peintures de moeurs et quelques dissertations

---

(18) Gaspé, A. (fils), Le Chercheur de Trésor ou l'influence d'un livre.

(19) Noisieux, H., L'Action malsaine du roman, Revue Canadienne, t.25, p.76.

(20) Beauchamp, J.J., Esquisses historiques sur le roman, Revue Canadienne, t.20, p.407.

politiques ou philosophiques..." (21)

Un peu plus tard, il semble que l'auteur s'excuse auprès du Clergé et du public:

"Il faut donc espérer qu'on ne lui saura pas trop mauvais gré de quelques expressions un peu vives, même de quelques sorties un peu exagérées, que se permettent quelques-uns de ses personnages." (22)

Vers la fin, Chauveau, quoique docile et obéissant à l'Eglise, ne peut s'empêcher de remarquer assez ironiquement et impatiemment:

"Il est inutile d'ajouter que deux ou trois caractères odieux, qui ont été introduits sur la scène, ne sont pas les types d'une classe bien nombreuse en Canada, et se trouvent là simplement, parce qu'avec la meilleure volonté du monde, tout ne peut pas être couleur rose dans un drame ou dans un roman..." (23)

Les critiques cléricaux, cependant, étaient inexorables. Le libéralisme littéraire de Victor Hugo et son oeuvre "immorale" - "Notre Dame de Paris", les idées aristocratiques de Vigny, l'auteur de "Cinq-Mars", la légèreté libertine de Musset, le réalisme raffiné de Mérimée, oui, même la volupté poétique du grand artiste catholique, Chateaubriand, étaient rejetés avec la dernière énergie au Canada, et, d'une manière paradoxale, on permettait aux romanciers canadiens de chercher leurs modèles dans le domaine des littératures anglaise et américaine.

La littérature anglaise avait déjà exercé une certaine influence sur les écrivains québécois, et des maîtres tels que Shakespeare, Milton et le grand romancier historique, Walter Scott étaient bien populaires parmi les membres d'une petite élite du pays.

Les relations culturelles avec les Etats-Unis, cependant, n'existaient pas encore. Maintenant, le Clergé canadien, tout en préférant les ouvrages protestants et puritains, mais saines et pures, des Américains aux ouvrages audacieux, immoraux et révolutionnaires des Français, ouvrit

---

(21) Chauveau, P.O., Charles Guérin, p.VI. (Préface)

(22) Ibid, p.VI.

(23) Ibid, p.VI.

avec précaution la porte du vieux Québec et introduisit quelques-uns des poètes et des prosateurs américains éligibles: Fenimore Cooper qui encombrait ses histoires romanesques, non pas des populations qui l'entouraient, mais des Peaux-Rouges au delà des horizons brumeux; Washington Irving, narrant des "contes de fées" au sujet des "Knickerbockers" oubliés; Longfellow, le poète, qui avec "une réserve de jeune fille" racontait la tragédie romantique et touchante de la vierge acadienne...

Pourtant, tous ces exemples n'étaient pas mauvais! Ils ne pouvaient qu'inspirer à tout le monde les sentiments les plus nobles, les pensées les plus élevées. Mais d'une manière ou d'une autre, les hommes de lettres canadiens de ce temps étaient d'assez mauvais imitateurs: les Indiens de Joseph Marmette dans son ouvrage "Le Tomahawk et l'Epée" sont semblables aux statues de bois; l'histoire prend le dessus dans le "roman historique" - "Le Château de Beaumanoir" d'Edmond Rousseau; "La Jongleuse" de l'Abbé Casgrain, une "vieille histoire du passé" qui a lieu au Canada, est un mélange "de couleurs très-poétiques" et d'"actes d'atrocité", de faits "historiques" et "d'une foule de détails féeriques", "enveloppée de cette teinte diaprée et gazeuse qui rappelle les chants d'Ossian et les vagues rêveries de l'Orient", (24) ou mieux, du pire Chateaubriand; le récit de M. Faucher de St. Maurice, "La belle aux cheveux blonds" est sentimental jusqu'à l'absurdité; Georges de Boucherville dans son "roman de moeurs et d'aventures" - "Une de perdue et deux de trouvées" conduit ses héros de même que ses lecteurs, qu'ils le veulent ou non, dans l'Amérique du Sud, en Louisiane, dans les Antilles, dans la mystérieuse Cave des Coco-Létort et au Canada, et s'égare dans le labyrinthe de sa propre riche imagination, néanmoins, dans le livre

---

(24) Lareau, E., Histoire de la littérature canadienne, p.311-312.

il n'y a "pas un mot, pas une allusion qui pourraient blesser la morale ou que réprouverait la stricte convenance..." (25); tandis qu'un glouglou, à demi-amoureux et à demi-pieux de Napoléon Bourassa, "Jacques et Marie" transforme l'histoire d'Evangeline en mélodrame.

Si l'on mentionne l'amour du tout dans ces romans, écrits plus ou moins par les dilettantes, ce n'est que l'amour le plus chaste, le plus innocent qui soit jamais apparu dans la littérature, même dans la littérature religieuse. L'amour de Dieu de la mystique, Marie de l'Incarnation, par exemple, est violent et passionné en comparaison de celui des romanciers et des poètes canadiens-français. En effet, les lettres canadiennes étaient si profondément chrétiennes du temps du critique littéraire Casgrain, que M. L.A. Bisson, rapprochant les noms de Casgrain et de Chateaubriand, a pu écrire: "Celui-ci veut introduire l'art dans la religion; celui-là, la religion dans l'art..." (26)

Avec des ouvrages tels que "Charles Guérin" de P.J.O. Chauveau, "Pour la Patrie" de J.P. Tardivel, "La terre paternelle" de P.Lacombe, mais en particulier "Jean Rivard, le Défricheur canadien" et "Jean Rivard économiste" d'Antoine Gérin-Lajoie, nous entrons dans le domaine du roman à thèse. Déjà dans "Charles Guérin" le héros du récit retourne à la terre après d'amères déceptions et y trouve le bonheur. La même idée est exprimée aussi dans l'ouvrage de Patrice Lacombe:

"Laissons aux vieux pays, que la civilisation a gâté, leurs romans ensanglantés, peignons l'enfant du sol, tel qu'il est, religieux, honnête, paisible de moeurs et de caractère, jouissant de l'aisance et de la fortune, sans orgueil, supportant avec résignation et patience les plus grandes adversités..." (27)

Gérin-Lajoie, cependant, va plus loin. Son "Jean Rivard", selon la

---

(25) Lareau, E., Histoire de la littérature canadienne, p.290.

(26) Bisson, L.A., Le romantisme littéraire au Canada français, p.153.

(27) Lacombe, P., La terre paternelle, p.123-125.

critique canadienne, est un livre remarquable, d'une grande valeur et d'une signification nationale, parce que son but est surtout de persuader la jeunesse québécoise de coloniser leur propre province, vaste et fertile, au lieu d'immigrer aux États-Unis. Cette thèse n'est qu'une propagande en faveur de la colonisation, du retour à la terre.

A dire vrai, l'intention de l'auteur n'a jamais été de faire un roman. Il dit dans la préface:

"Ce n'est pas un roman que j'écris, et si quelqu'un est à la recherche d'aventures merveilleuses, duels, meurtres, suicides, ou d'intrigues d'amour tant soit peu compliquées, je lui conseille amicalement de s'adresser ailleurs..." (28)

"Jean Rivard" est une glorification naïve et idéalisée de la vie du défricheur canadien dans les grands bois, de son retour "à la terre" qui est la seule source de bonheur et de contentement. Pourtant, ce "roman à thèse" n'est aucunement un roman du sol, comme le sont les chefs-d'oeuvre de Knut Hamsun, de Martha Ostenso, de Rølvaag, de Reymont... Il ne montre point d'un coup de maître tantôt les beautés de la nature, tantôt la cruelle réalité de la condition humaine: un groupe des paysans luttant désespérément, et souvent vainement, contre leur milieu.

Gérin-Lajoie a écrit son ouvrage sans habileté, sans génie ou inspiration artistique, il n'a pas écouté la voix de la grande nature, ni le battement du coeur humain. Au contraire, l'auteur est devenu sermonneur, en appelant les jeunes gens à quitter sur-le-champ la vie détestable et malsaine des grandes villes ou même des villages, - justement comme l'a fait Jean Rivard, - et à s'établir au milieu des forêts. Tout d'abord on doit les défricher, puis il faut se marier, avoir une nombreuse famille. Il est possible que, peu à peu, on devienne un riche propriétaire, maire du village, fondateur du bourg commercial "à la Rivardville", et plus tard on deviendra peut-être membre du parlement.

---

(28) Gérin-Lajoie, A., Jean Rivard, I,II., Préface.

La morale est simple: le succès couronne les efforts du jeune homme.

Le livre de Gérin-Lajoie a, sans nul doute, un but noble; toutefois, au point de vue littéraire, c'est un ouvrage peu élégant, assez ennuyeux et très didactique et lourd, comme s'il avait écrit par le défricheur lui-même. En effet, l'auteur semble mépriser tous ces frivoles et inutiles "affiquets" de la littérature; c'est la préoccupation utilitaire qui l'intéresse. Même l'amour - quoique très chaste et très innocent - y est regardé comme utilitaire: Québec a besoin d'enfants.

D'une plus grande valeur esthétique, sinon littéraire, étaient deux romans de moeurs et d'histoire: "Les Anciens Canadiens" (1862) de Philippe Aubert de Gaspé, père, propriétaire de la belle seigneurie de Saint-Jean-Port-Joli, et "Angéline de Montbrun" (1884) de Laure Conan, autrement nommé Mlle Félicité Angers. Le sujet des "Anciens Canadiens" n'est pas sans grandeur; mais l'essentiel, ce sont les digressions dont le roman abonde. Elles servent toutes à dépeindre les moeurs des anciens Canadiens, avant tout celles des paysans. C'est un document social d'une valeur considérable, amplement relevé de couleur locale et d'effets pittoresques.

Quand à l'intrigue d'amour, elle est toute cornélienne et comme d'ordinaire fort innocente. La jeune Française, Blanche, après la conquête du Canada, ne croit pas que l'honneur lui permette d'épouser le jeune Anglais, Archibald, qu'elle aime et dont elle est aimée. Ainsi, ce n'est pas l'amour qui est l'élément principal et tout-puissant dans ce roman, mais l'honneur. "Il y a maintenant un gouffre entre nous, dit la fière Blanche, que je ne franchirai jamais..."

"L'auteur des 'Anciens Canadiens', écrit M. Brunet, n'avait écrit ni "Candida" ni les "Châtiments". Son âme était restée pure et, parmi ses admirateurs, il y avait autant de jeunes filles que de jeunes hommes: elles étrennaient leurs premières crinolines pour faire honneur à celui qui avait composé un roman sur lequel pouvaient s'ar-

rêter leurs yeux craintifs. Elles pouvaient rêver ensuite en toute innocence..."(29)

Il fallait qu'un Français vînt au Canada et donnât le modèle d'une oeuvre d'art, typiquement canadienne, et pourtant universelle, qui a rendu le plus bel hommage au génie colonisateur et à la puissante vitalité de la race canadienne-française en Amérique du Nord. Ce Français, que le sort avait conduit à Québec en 1912, était le timide et sensible Louis Hémon, l'auteur de "Maria Chapdelaine", qui, après huit mois passés à la campagne autour du Lac Saint Jean, a révélé aux Canadiens-français des beautés et des grandeurs de la nature et de la vie humaine qu'ils avaient sous les yeux depuis trois siècles sans réussir à les voir. Ce que Louis Hémon avait créé, c'était un véritable roman de moeurs, roman du sol, représentant avec un réalisme poignant et artistique les paysans canadiens habitant la région inculte et isolée du Péribonca, couverte de forêts. Ecrivant avec un grand sentiment de la poésie de la vie, Hémon, toujours artiste, avait utilisé la lutte des pionniers contre la nature sauvage comme l'arrière-plan de son histoire de Marie Chapdelaine.

Marie, une simple jeune fille paysanne, est l'héroïne de l'ouvrage. La perte tragique de son amant, François Paradis, qui, par un hiver rude, s'était égaré dans les grandes forêts sans en jamais revenir, est un des plus simples contes du monde, d'une signification profonde, non seulement canadienne, mais universelle.

Hémon était un grand artiste et un excellent observateur: il ne peignait que d'après nature. Les bois, les petits lacs, la rivière, toute cette contrée sauvage autour de lui lui semblait pleine de magie et de poésie. Ainsi, il n'est pas étonnant que Péribonca devienne presque une personnalité dans "Maria Chapdelaine". Le jeune auteur s'intéres-

---

(29) Brunet, B., Histoire de la littérature canadienne-française, p.41.

sait vivement aussi aux habitants: c'est pourquoi tous ses héros vivent devant nos yeux. Contrairement au reste des écrivains canadiens, Hémon a peint la vie comme il l'avait vue, c'était un admirateur passionné de la beauté et de la vérité. Pour lui ainsi que pour tant de Français, rien n'est beau que le vrai. Il n'aurait jamais pu être de l'avis des Puritains qui regardaient la beauté comme un mal, comme une chose qui séduit et corrompt les coeurs simples. Hémon a vu une similarité et une relation entre la beauté de la nature et la beauté de la femme, et n'a jamais eu honte d'en parler. Voici sa description poétique et presque voluptueuse des champs, des prairies et des collines de Québec:

"La campagne qui s'offre nue aux baisers du soleil avec un abandon d'épouse." Et voici une autre image, l'image du jeune François Paradis, regardant Maria: "Qu'elle était donc plaisante à contempler. D'être assis auprès d'elle, d'entrevoir sa poitrine forte, son beau visage, honnête et patient..." (30)

Pour François Paradis, la nature et Maria étaient un seul être, un corps et une âme, et il les aimait toutes deux passionnément.

Les sentiments et l'attitude de Maria envers la nature devinrent différents. Sa douleur engourdie s'est changée en haine pour cette terre sinistre et féroce qui lui avait pris son amant. Comme elle reçut l'ordre de se marier - le curé du village a signalé que c'était le devoir d'une jeune fille, saine et vigoureuse comme elle - Maria décida tout d'abord d'accepter le jeune prétendant, un Canadien expatrié, qui lui peignait une image brillante du bien-être et des merveilles de la vie américaine.

Pourtant, à la fin, Maria resta dans son pays natal. Elle accepta d'épouser son premier prétendant, très patient et très humble, qui ne peut lui offrir qu'une vie continuelle de labeur dur. L'instinct, le sens du devoir, l'exemple de sa mère, tout cela avait influencé le choix de

Maria. Mais sa décision finale avait son origine ailleurs: dans cette dévotion presque mystique de l'habitant pour tout ce qui est canadien-français - pour son pays natal, pour sa langue et pour sa religion.

Le petit livre classique de "Maria Chapdelaine" est l'interprétation la plus perspicace de l'âme du Canada français, et le meilleur livre qui ait jamais été écrit sur Québec et sur sa population.

L'influence que "Maria Chapdelaine" exerça au Canada ne fut pas d'une courte durée: on peut la sentir encore dans les derniers romans canadiens-français. M. Jules Léger, critique littéraire français, écrit à ce sujet:

"On ne saurait justement parler de littérature canadienne-française sans mentionner l'influence qu'exerça Louis Hémon sur les écrivains canadiens; à notre avis, son oeuvre a mieux servi les lettres canadiennes, le Canada même, que n'auraient pu le faire des livres historiques ou des documents. On connaît trop ce chef-d'oeuvre pour que nous ayons à en faire l'analyse; le succès qu'il eut en France, il le connut aussi au Canada. Les auteurs canadiens y voyaient un modèle à imiter; ils l'imitèrent un peu trop même..." (31)

A vrai dire, les Canadiens-français avaient été lents à reconnaître ce grand livre et le génie créateur de Louis Hémon. Eblouis par le succès extraordinaire et soudain de "ce simple conte" - à peine un roman avec ses quarante-huit mille mots - les romanciers canadiens-français étaient à la fois enchantés, inspirés et jaloux. Plusieurs d'entre eux considéraient "Maria Chapdelaine" comme une "provocation" et Hémon, lui-même, comme un intrus. Ils ne parlaient pas de Christophe Colomb et de son oeuf célèbre, mais selon toute apparence, ils y pensaient.

On reprochait à Louis Hémon de n'avoir pas dépeint un "curé idéal", et, par conséquent, Olivar Maurault écrivait: "Après nous avoir pris pour des sauvages, voici que nos Parisiens vont nous prendre dorénavant pour des bûcherons..." (32) et Ernest Choquette accusait Hémon de "ridiculiser

(31) Léger, J., Le Canada français et son expression littéraire, p.152-53.

(32) Maurault, O., Briévetés, p. 165.

ou persifler la race" canadienne... (33)

Après la Grande Guerre nous avons à Québec les premiers signes d'un renouveau intellectuel. Peu à peu, les romanciers canadiens deviennent plus libres, et cette liberté leur permet d'être plus objectifs et plus réalistes dans leur manière d'envisager la réalité. Il est vrai que nous n'avons que deux genres principaux du roman: le roman historique et le roman de moeurs; toutefois, nous pouvons maintenant les appeler "des romans". Les romans historiques de Robert Laroque de Roquebrune, "Les Habits Rouges" (1923), "D'un Océan à l'autre"... bien qu'ils ne soient pas sans valeur littéraire, par malheur, montrent un nationalisme exagéré et un amer antagonisme des races. L'amour, bien entendu, y est relégué au second plan.

D'une importance beaucoup plus considérable sont les "romans de moeurs" du vingtième siècle, quelques-uns vrais romans du sol. Cela ne veut pas dire que tous ces écrivains qui ont imités Louis Hémon aient eu du succès: nullement. L'oeuvre qui approche le plus de la grandeur de "Maria Chapdelaine" est, sans aucun doute, "Menaud, Maître-draveur" de l'Abbé Antoine Savard. Ce roman, quoique dépourvu d'amour et de passion brûlante pour une femme, est, en réalité, un vibrant poème en prose, l'épopée lyrique de la forêt des Laurentides venue à des exploiters étrangers et livrée à l'industrie dévastatrice qui tue la beauté de la nature, tout cela sous le regard impuissant de ses premiers possesseurs.

Le roman de Jean-Charles Harvey, "Les Demi-Civilisés" est le drame du petit paysan qui, séduit par les divers charmes de la civilisation, plonge sans y penser dans le courant de la vie d'une grande ville. Les idées de héros, Max Hubert, sont de temps à autre assez révolutionnaires, et on ne doit pas s'étonner si ce roman fut proclamé à Québec "pierre

de scandale". Pourtant, avec son pessimisme poignant et avec son ironie amère, il prédit le changement futur de la vie sociale au Canada français.

Claude-Henri Grignon a révélé son talent littéraire quand il a écrit le roman intitulé "Un homme et son péché". Réaliste à l'esprit perçant et bon peintre de la nature humaine, l'auteur de ce roman a réussi à créer une oeuvre canadienne d'une indiscutable vérité. Le péché que M. Grignon a choisi avec beaucoup de précaution, n'est point un de ces péchés qui conduisent le plus souvent dans le domaine des "sujets risqués" et "défendus", comme l'adultère. De fait, il a choisi l'avarice, sujet éternel et de tous les pays. Par conséquent, le succès du roman fut immédiat au Canada français catholique. Le romancier canadien doit flétrir le vice... selon la règle traditionnelle. Le personnage principal est Séraphim Poudrier, un vieux pingre dont l'avarice, l'égoïsme et la brutalité tuent tout d'abord sa femme, pauvre esclave, puis ils le ruinent lui aussi... Essayant désespérément de sauver son argent de la maison en flammes, il devient victime de sa propre avarice. Et voilà la morale! Poudrier, naturellement, ne peut être comparé avec les types éternels de la littérature universelle, tels que Gobseck, Harpagon, Grandet ou bien Scrooge; néanmoins, il devint très célèbre à Québec, un des personnages les plus populaires des lettres canadiennes-françaises.

La signification du roman de Philippe Panneton-Ringuet, "Trente Arpents" est aussi considérable. Ce roman - une grande fresque rurale - est, jusqu'à un certain point, le lien entre le roman de moeurs et le roman industriel. L'histoire qu'il raconte, pessimiste et amère, est un appel fait à tous les paysans canadiens de ne point abandonner le pays natal pour émigrer aux Etats-Unis. Le héros du roman, le déserteur, ruiné, appauvri et oublié par tout le monde, habite un des bas quartiers, misérables et pleins de suie, d'une grande ville industrielle de Nouvelle-

Angleterre, et rêve, un jour de printemps, accablé de douleur et de remords, à ses trentes arpents, où - un jour - il avait vécu comme un petit roi.

"Le survenant" de Germaine Guèvremont est un ouvrage tout à fait différent: il est plein de jovialité rustique, agrémenté de fantaisie et soutenu par une intrigue amoureuse bien conduite.

Une réaction violente et inattendue pour le Canada catholique, contre le genre des romans traditionnels, fut le commencement d'une nouvelle époque littéraire. On trouve la vraie raison de cette révolte dans les nombreux recueils de contes, les nouvelles et les romans du terroir, écrits par l'Abbé Groulx ("Rapailages"), l'Abbé C. Roy ("Propos canadiens"), Frère Marie-Victorin ("Récits laurentins"), A. Rivard ("Chez nous"), Mme B. Lamontagne ("Un coeur fidèle") et par bien des imitateurs de Louis Hémon qui se mirent à "maria-chapdelainiser" à qui mieux mieux...

Comme en poésie, ce sont les femmes qui forment l'avant-garde dans le domaine d'un roman "plus libre". Suivant les pas de ce premier rebelle littéraire moderne, Jean-Charles Harvey, on recommença la guerre: les romanciers de la jeune génération réclamèrent le droit de peindre la vie telle qu'ils la voyaient, source de bien et de mal. Selon la critique catholique leur amoralisme blesse par la peinture crue de tableaux où le mal est étudié.

Ce sont les objets audacieux que les romanciers et les romancières (surtout les romancières!) du Canada français osent aborder aujourd'hui. Ils font l'examen des déchéances et des faillites morales, des amours coupables... Eva Sénécal a écrit le roman "Dans les Ombres" - une peinture de perturbations intérieures. "La Chair décevante" de Mlle Jovette-Alice Bernier est l'histoire d'une femme tombée qui veut réparer sa faute. Tristes conséquences du péché de la chair, pleines de passions

humaines! Ce roman produit une impression de vie et de sincérité assez rares dans le roman canadien... Le roman de Claude Robillard, "Dilettante" semble être le premier ouvrage à peu près donjuanesque dans la littérature canadienne-française. Et voilà l'amour et la passion. Voilà la révolte contre le jansénisme dans la littérature. Comme pour défier les ecclésiastiques "aux fronts moroses", le jeune Claude Robillard commence son histoire avec les mots:

"Et le baiser durait encore, passionné..." (34)

Ainsi les jeunes se sont vengés du Clergé... de la longue et sévère domination religieuse des belles-lettres canadiennes! Pourtant, ces trois romans, malgré une certaine indépendance, sont toujours influencés par l'éducation catholique, par le milieu social, par la religion: dans les trois ouvrages le bien finit par triompher du mal. C'est toujours la morale qui prend le dessus dans les oeuvres de la jeune génération avant la Seconde Grande Guerre.

Mais avec les deux romans de M.A. Langevin, "Evadé de la Nuit" et "Poussière sur la ville", nous avons une révolte ouverte et brutale contre l'influence ecclésiastique à Québec. Dans "Poussière sur la ville" c'est le prêtre qui est le méchant du récit.

On commence une campagne méthodique pour développer l'esprit d'observation: à la place de personnages en carton-pâte ou de figures éthérées, nous avons maintenant, grâce à cette liberté dans le domaine de la littérature canadienne-française, des hommes et des femmes en chair et en os, vivant devant nos yeux. Le romancier, le poète canadien-français peut dire finalement la vérité, sans falsifier la vie.

Et le Clergé? les critiques ecclésiastiques? Ils étaient obligés de cesser d'être intransigeants. Enfin, ils ont accepté le compromis,

---

(34) Robillard, C., Dilettante, p.1.

parce qu'à l'heure actuelle la vie n'est presque faite que de compromis.

M. Alphonse de Parvillez écrit dans les "Etudes":

"L'écrivain catholique a le droit de peindre les passions, même les plus violentes, et de ne s'adresser, par conséquent, qu'à des lecteurs d'âge mûr..." (35)

Comme on est loin déjà de Mgr St Vallier, de Tardivel, de Mgr Bourget.

Résultat: aujourd'hui, les écrivains canadiens-français ont réussi à composer des oeuvres d'art. Les romans de Charbonneau, "Ils posséderont la terre", de Lemelin, de Desmarchais... sont partout très populaires au Canada.

Comme une révélation dans la littérature canadienne moderne fut "Bonheur d'occasion", roman industriel de Gabrielle Roy qui, comme Martha Ostense, a vécu dans l'Ouest. Ce roman, qui pourrait s'intituler "Misère à Montréal", nous offre un tableau très vivant de la pénible existence des petites gens dans un quartier ouvrier de la plus grande ville de la Province de Québec. Il révèle un talent extraordinaire, une sensibilité toute féminine, une grande puissance d'observation et la connaissance du métier.

Les romans écrits à Québec récemment sont plus ou moins des romans psychologiques. Les romanciers de "l'inquiétude et du refoulement" nous donnent leurs "confessions" intimes, comme "Tentations" de Gérard Martin, "Orages sur mon corps" d'André Béland, "Fantaisies sur les péchés capitaux" de Roger Lemelin, "Fin de la Joie" de Jacqueline Mabit, "La coupe vide" d'Adrienne Choquette, "Terres Stériles" de Filiatrault, livres pleins de préoccupations morales, d'analyses secrètes, d'amours incertaines. Nous voyons l'artiste canadien retourner du monde extérieur des réalités dans un monde nouveau, celui des idées, des doutes et des rêves...

---

(35) Parvillez, de A., Etudes, 20 décembre, 1929, p.721, Montréal.

De toutes ces créations littéraires, c'est l'oeuvre de Filiatrault en particulier qui mérite notre attention: c'est peut-être le premier chef-d'oeuvre canadien en prose. M. Filiatrault, auteur de "Terres Stériles", pourrait être appelé sans exagération le Flaubert canadien, non seulement à cause de son réalisme extraordinaire et de son choix du sujet, mais aussi à cause de son style parfait.

Ce qui caractérise toutes ces oeuvres de la jeune génération, soudainement libre, de ces jeunes vieillards dégoûtés de la vie, c'est un profond pessimisme, ce sont les vagues fantaisies amoureuses des adolescents, c'est le tourment des tentations, suivies des remords et des cauchemars affreux, c'est l'angoisse de l'âme, le désir de résoudre le problème de la vie, ce sont les recherches de la vérité, c'est la présence d'un gouffre pascalien toujours béant, et un cri déchirant pour la rédemption, c'est tout ce qui suggère la "mortelle éducation janséniste..." (36)

Les romans, mieux que les histoires et les documents, nous montrent la vraie image de la société, ils nous apportent une réponse à bien des questions. Par conséquent, nous savons pourquoi on rit à peine à Québec, pourquoi, même à l'heure actuelle, on attaque si amèrement les "morales relâchées", pourquoi les poètes et les romanciers écrivent à contre-cœur sur l'amour et la passion, pourquoi des livres délicieux et pleins de gaieté, tels que "Don Camillo" de Giovanni Guareschi, seraient presque impossibles au Canada français.

Pourtant, les temps changent, ils ont déjà changé considérablement depuis 1914... Il ne faudra attendre que quelques années encore pour voir apparaître le roman canadien, digne du roman européen: un sujet universel développé de façon canadienne; une oeuvre respirant l'air du pays.

---

(36) Viatte, A., Histoire littéraire de l'Amérique française, p.212.

### LA POÉSIE ENCHAÎNÉE

C'est la poésie qui est, sans doute, le genre le mieux cultivé au Canada français et qui nous révèle encore certaines caractéristiques de la mentalité canadienne. Elle est aussi un des premiers genres littéraires nationaux, née à peu près en même temps que le journalisme, c'est-à-dire, vers 1774. De fait, elle l'a même précédé, puisque on retrouve quelques couplets, - pièces lyriques, satiriques, bucoliques, d'ailleurs anonymes, - qui ont été composés avant 1760. Cette poésie fugitive et jeune qui, cependant, exprime assez clairement les joies, les préoccupations et les inquiétudes de l'âme canadienne, a son origine dans la chanson populaire française. Mais tout comme le roman, l'histoire et le drame de ce pays sur les rives du Saint-Laurent, la poésie canadienne-française, elle aussi, a un caractère tout particulier et diffère considérablement de la poésie européenne. Longtemps enchaînée à cause d'une sévère censure ecclésiastique, elle est essentiellement nationale et fut, jusqu'en 1900 presque complètement dépourvue du sentiment de l'amour et des grandes passions humaines.

Et pourtant, c'est l'amour qui est la source unique, primordiale de toute poésie. Selon Walther von der Vogelweide, l'Amour, la Passion et la Poésie constituent une trinité indissoluble. Le grand troubadour allemand, dont les chansons lyriques n'ont été surpassées que par celles de Goethe et de Heine, semble avoir raison.

L'origine de l'expression poétique est cachée dans le passé obscur de l'homme. Aucun historien littéraire n'en peut nous parler avec autorité. Selon toute apparence la première expression littéraire de ce

genre avait pris la forme du vers primitif. Sans nul doute, les premiers essais de la poésie furent associés à la musique et à la danse. Lorsque l'âme est profondément remuée, le langage articulé ne suffit plus à traduire son émoi. Il lui faut le secours du rythme et de la mélodie pour atteindre à la hauteur de ses sentiments, et le poète chante instinctivement, triste, joyeux ou passionné. Cette disposition se manifeste surtout à l'apogée des grandes passions, telles que l'amour, la joie, la victoire, le triomphe...

La poésie exprime avec vérité les émotions du poète, excitées par une belle scène, par une expérience, par un attachement ou un souvenir. Elle est souvent riche en sentiments et en passions. Elle encourage les hommes et les anime d'une certaine ardeur. C'est par le chant que le poète ose dire à celle qu'il aime l'ardeur de ses sentiments. C'est aussi par lui que l'épicurien exalte son bonheur de vivre et l'enivrement de ses plaisirs sensuels.

Le premier auteur de strophes amoureuses qui nous soit connu vivait à Sparte sept siècles avant l'ère chrétienne; c'était Alcman qui chanta les louanges des femmes avec tant de ferveur qu'il mourut de l'excès de ses voluptés. A peu près en même temps, "la mâle Sapho, l'amante et le poète" (1) chantait et glorifiait dans ses "Odes" passionnées la beauté de Vénus. Et deux siècles plus tard nous trouvons à l'ancien Téos Anacréon, l'aimable chanteur des plaisirs sensuels.

Le siècle d'Auguste, aussi, est riche en chansons d'amour, C'est le siècle des amants célèbres - Catulle, Horace, Ovide, Tibulle, Propertius - qui ont chanté à la grâce de leurs "déesses", Lesbie, Lycoris, Corinne, Délie, Cynthia - vivant toujours, jeunes et belles, à cause de cet amour éternel.

---

(1) Baudelaire, Ch., Les Fleurs du Mal, Lesbos, p.189.

C'est "le désir de l'amour lointain" qui guide tous les troubadours à travers le Moyen Age. L'amour "plus fort que la vie et que la mort" et les passions coupables et fatales dans la légende de "Tristan et Yseult"; l'amour triomphant dans "le Roman de la Rose"; l'amour-rêveur de Jofroy Rudel, prince de Blaye, qui est "devenu amoureux de la comtesse de Tripoli sur la seule renommée de sa beauté"; l'amour lyrique dans "Floire et Blanchefleur"; les amours raffinées et passionnées de Chrétien de Troyes, de Thibaut de Champagne, de Richard d'Angleterre, d'Adam de la Halle, de Daniel Arnaud... manifestent en toute occasion leur puissance dans la vie humaine aussi bien que dans l'art. On dit même que Saint Bernard, avant de songer aux austérités monastiques, écrivait des chansons badines et quelques peu risquées. Ainsi la flamme de la poésie érotique brûle, haute et claire, purement française, même au Moyen Age, époque profondément religieuse, tandis qu'au Canada français nous la chercherons en vain avant le vingtième siècle.

Dès le commencement de la Renaissance et au cours des époques suivantes, la poésie amoureuse n'a point diminué en Europe; au contraire, elle a atteint à la perfection avec les créations sans comparaison de Ronsard, de Shakespeare, de Racine, de Pouchkine... Ces poètes trouvaient le vrai bonheur dans l'art et principalement, dans l'amour. Et pour eux, les plus grands biens de la vie - l'art et l'amour - ne se confondaient-ils pas?

Le rôle de l'amour est tout-puissant partout, mais en particulier dans la poésie et dans la musique. Mozart a écrit dans l'album d'une de ses amies:

"Ni l'esprit seul,  
Ni l'imagination,  
Ni leur alliance  
Créent le génie.  
L'amour, l'amour, l'amour

Est l'âme du génie!" (2)

Il semble que le poète ait une autre âme quand il aime que quand il n'aime pas. A force d'émotion et d'imagination la nature change sous ses yeux. Le monde qui l'entoure devient un monde différent, enchanté, idéal; sa maîtresse soudain ressemble à la belle Hélène. Personne n'a mieux décrit et analysé les sentiments, les visions et l'âme créatrice d'un poète que Shakespeare:

"The lunatic, the lover and the poet  
Are of imagination all compact:  
One sees more devils than the vast hell can hold,  
That is the madman: the lover, all as frantic,  
Sees Helen's beauty in a brow of Egypt:  
The poet's eye, in a fine frenzy rolling,  
Doth glance from heaven to earth, from earth to heaven:  
And as imagination bodies forth  
The forms of things unknown, the poet's pen  
Turns them to shapes and gives to airy nothing  
A local habitation and a name." (3)

Il s'ensuit que la poésie est un art entièrement libre, et le poète, lui, est "semblable au prince des nuées". Son génie a besoin de l'amour, car cet amour symbolique - sensuel ou idéal - lui donne toute inspiration, toute force créatrice. En glorifiant la dame de ses pensées, il devient toute grandeur: la passion élève tout à sa hauteur. A l'instar de Platon, de Dante, de Pétrarque, de Goethe, il esquisse une image divine et imprécise de l'amour.

Il chante bien parce que c'est l'Amour qui l'inspire et lui donne pouvoir d'exprimer tout ce qu'il sent au fond de son coeur. Il ne sait pas, mais il sent d'une manière ou d'une autre que

"Das Ewig Weibliche  
Zieht uns hinan..." (4)

Et c'est encore cette aspiration vers l'Eternel Féminin, vers la

---

(2) Die Weltwoche, Unabhängige schweizerische Umschau, Literatur und Kunst, Februar 1956

(3) Shakespeare, W., A Midsummer Night's Dream, V, 1.

(4) Goethe, J.W., Faust, I.

beauté et la vertu, qui l'ennoblit, l'encourage. Son esprit se perfectionne, son âme s'approfondit et son coeur s'enrichit... On ne doute pas après cela que le poète ne soit au monde pour autre chose que pour aimer, afin de donner à l'humanité de nouveaux chefs-d'oeuvre.

En somme, c'est la poésie d'amour qui fleurit partout et toujours là, où un peuple est sensible à la voix de l'art, à l'émotion, à la passion. Cette poésie est le plus élevé de tous les genres poétiques, plus sublime, plus détaché de la vie qui est souvent vulgaire et matérialiste.

Le poète qui aime nous chante ses joies et ses tristesses, ses peines et ses plaisirs, ses amours et ses haines. Il nous rend directement son âme, il nous ouvre complètement son coeur. Il est libre de faire ce qu'il veut, d'aimer - non pas une, mais plusieurs femmes à la fois. Lui, papillon personnifié, va de fleur en fleur, car c'est l'amour, la source de l'inspiration poétique, qui le guide. Le jeune Goethe, par exemple, nous déclare que si l'une de ses maîtresses le quitte, la seconde est encore plus douce, plus désirable que la première:

"Es küsst sich so süsse der Busen der Zweiten,  
Als kaum sich der Busen der Ersten geküsst..." (5)

Mais, s'il n'est pas permis au poète de faire tout cela et d'exprimer fidèlement ses sentiments et ses pensées en vers, puis sa Muse est condamnée de mourir, isolée et solitaire, comme le poète lui-même... C'est pourquoi Nelligan, vivant dans un pays austère et "janséniste", se plaint amèrement d'errer, sombre et désespéré, dans son "amour comme en un cimetière!" (6) Et c'est pourquoi il est à peine possible de s'imaginer un Goethe, poète et amant, avec toutes ses aventures amoureuses dans le Québec de Mgr Bourget...

---

(5) Goethe, J.W., Liederbuch, 1770, Leipzig.

(6) Nelligan, E., Poésies complètes, Amour immaculé, p.74.

Cela nous ramène dans le domaine de la poésie canadienne-française entre 1774 et 1900. Est-elle une poésie libre ou bien une poésie enchaînée? Le poète canadien, peut-il exprimer ses sentiments les plus personnels dans des vers vibrants de passion lyrique? Peut-il glorifier dans ses poèmes les attraits de la femme? Parle-t-il de l'amour?

Voici la réponse du Professeur Antoine Jobin, l'auteur des "Visages littéraires du Canada français". Il écrit:

"Si puissante que fût l'influence du Romantisme français sur ces Canadiens de la seconde moitié du dix-neuvième siècle, c'est un fait curieux que leur oeuvre se révèle presque dépourvue du sentiment de l'amour dont s'inspirent si souvent les Romantiques. Même aux rares occasions où ce sentiment se fait sentir, c'est plutôt l'amour calme des simples gens que la vraie passion... Mais la littérature canadienne jusqu'à nos jours semble fermée à toute suggestion ou velléité de lubricité. Quelque louable que soit cet état d'esprit au point de vue éthique, il n'en est pas moins vrai que dans ces conditions la littérature ne saurait être le miroir fidèle de la vie..." (7)

Un peu plus loin, cet auteur, profondément religieux, qui n'écrit qu'au sujet du "foyer", de l'"habitant"; du "terroir", du "sentiment religieux" et du "sentiment patriotique", est obligé d'ajouter:

"On sait que, d'une façon générale, les régionalistes canadiens font peu de cas des grandes passions humaines et qu'il arrive parfois qu'un lecteur étranger se demande, non sans inquiétude, si l'amour existe au Canada..." (8)

Afin de mieux comprendre "la raison d'être" et "l'âme" de la poésie canadienne-française, de même que la pensée de ses créateurs, il est nécessaire d'examiner de plus près le panorama assez vaste des débuts de cette poésie à nos jours. Mais avant d'analyser les oeuvres poétiques et les poètes principaux de l'Ecole de Québec de 1860, de l'Ecole de Montréal de 1898 et de notre période toute moderne, il faut dire quelques mots à propos des origines de la poésie du Canada français et surtout de la Chanson populaire.

---

(7) Jobin, A.J., Visages littéraires du Canada-français, Montréal, p.40-41.

(8) Ibid, p.56.

Ce sont les chansons du peuple qui peut-être révèlent le mieux sa mentalité. Le folklore de la Nouvelle-France montre que l'esprit canadien-français est essentiellement conservateur. La grande majorité des chansons populaires de la Province de Québec, est d'importation française. On aime et chante encore les vieilles chansons comme - "A Saint-Malo, beau port de mer", "Sur le pont d'Avignon", "Alouette", qui ont quelque chose de beau, de doux, de simple et de naïf. Parce qu'elles furent irréprochables du point de vue moral, religieux ou patriotique, elles restèrent pieusement conservées. Mais l'influence religieuse se montre particulièrement dans toutes les chansons populaires d'amour, bien qu'elles fussent rares même à cette époque-là.

A vrai dire, les passages et les allusions tant soit peu légères ont été soigneusement éliminés par les censeurs ecclésiastiques ou cléricaux, et remplacés par des expressions, préférables à leurs yeux, mais qui - malheureusement - n'améliorent pas toujours le texte... Le Français proclame "à tout vent qu'il fait bon 'dormir' auprès de sa blonde"; tandis que son cousin lointain, le Canadien-français, plus modeste et chaste, se contente du verbe "se tenir"...

Le menu peuple ordinairement n'est ni trop raffiné dans ses goûts, ni blasé. Il exprime ses pensées sans hypocrisie et emploie ses mots sans façons de parler et sans embellissements; il est plutôt grossier, plaisant et spirituel, mais avant tout - naturel! Et pourtant - grâce à la vigilance du Clergé qui luttait sans cesse contre l'immoralité et contre la superstition parmi les masses - le lecteur ne trouvera point dans les chansons populaires d'amour du Canada français de passages ou de vers audacieux et immoraux, point de descriptions sensuelles et d'allusions badines, point de gauloiseries... (9)

---

(9) Gagnon, E., Chansons populaires du Canada, Montréal, 1908.

Une grande partie de ces chansons se trouve dans un recueil intitulé "Les Chansons Populaires du Canada", qui reste, à Québec, un livre classique de folklore. Elles furent recueillies et réunies par Ernest Gagnon, et forment un ouvrage très intéressant, non seulement du point de vue littéraire et historique, mais aussi du point de vue moral. L'auteur a noté un peu plus de cent chansons de toutes sortes, y compris les chansons d'amour, qui, cependant, ne sont pas très nombreuses. La plupart d'entre elles sont accompagnées d'une note historique sur leur origine, leur auteur, leur ressemblance avec des chansons populaires en France.

Chose étrange, presque toutes ces chansons sont entièrement innocentes. Edmond Lareau écrivait au sujet de cette édition des "Chansons Populaires du Canada" de 1864:

"Le peuple, dit M. Gagnon, chante peu de chansons grivoises. Dans tout le cours de mes recherches, je n'ai guère rencontré que deux chansons vraiment immorales. C'est là un beau compliment à la moralité du peuple..." (10)

Les chansons populaires du Canada sont uniques dans la littérature universelle: par leur modestie, par leur simplicité et par leur chasteté exagérée, elles sont différentes des chansons populaires de toutes les nations. Elles ont peu, ou rien de ces images sympathiques, pleines de vie, de rythme et de couleur des chansons italiennes ou françaises; de cette sagesse des chansons russes; de ces allusions brutales et extrêmement suggestives des chansons allemandes; ou bien, de cette passion ardente et sensuelle qu'on trouve dans la chanson espagnole.

A tout prendre, "les Chansons des Regrets" n'occupent aucune place dans le petit livre de M. Gagnon, Il n'y a point de "Péronnelle", ni de "Jeune Heiduck" de l'Europe Centrale, "qui fait la cour à la jeune

---

(10) Lareau, E., Histoire de la littérature canadienne, p.486, 487.

fille, la possède et s'en va à tout jamais", ni de paysanne canadienne qui, pendant l'absence de son mari, cède aux désirs de son amant, le Démon... De même, il n'y a pas un Lancelot canadien dans la chanson populaire du vieux Québec, ni une Genièvre canadienne. La jeune fille canadienne, qui a perdu sa virginité, ne fait point une confession du pouvoir de l'amour telle que la fait sa soeur de Picardie:

"Que veut-tu que je te donne?  
Je t'ai déjà trop donné:  
Je t'ai donné une rose,  
La plus belle de mes roses,  
Que j'avais sur mon rosier." (11)

Elle ne chante pas non plus ses plaintes et ses regrets, après avoir trouvé le pouvoir de l'amour irrésistible comme sa soeur écossaise:

"But had I wist, before I kist  
That love had been so ill to win,  
I'd lock'd my heart in a case of goud  
And pinnèd it wi' a siller pin..." (12)

La "Galanterie canadienne" de M. Gagnon est entièrement innocente, tout comme "La Petite Jeanneton" est vertueuse. La comparaison entre les variantes françaises et canadiennes de "Marianne s'en va-t-au moulin" ou mieux encore, "La Petite Jeanneton" montreront immédiatement un abîme qui sépare ces deux pays français mentalement et moralement.

La gauloiserie qui transforme la chanson d'amour en galanterie, se manifeste dans le "Papillon, tu es volage!" De fait, les chansons d'amour du Canada français, fort rares en général, sont pures et simples. Si l'on chante les louanges des femmes, on ne glorifie que leurs yeux, leurs visages, leurs cheveux. Voici la chanson d'amour bien connue, typiquement canadienne, où apparaît l'âme naïve et joyeuse des voyageurs des pays d'en haut:

---

(11) Tiersot, Chansons populaires, Paris, n<sup>o</sup>.87.

(12) Ibid, no.122.

"Vive la Canadienne!  
- Vole, mon coeur, vole!  
Vive la Canadienne  
Et ses jolis yeux doux!" (13)

Si l'on met à part ces rustiques chansons, les premières œuvres poétiques canadiennes sont dues à quelques amateurs qui rimaient pour des cercles restreints. Jusqu'aux environs de 1840, deux "poètes" d'origines française, Joseph Quesnel et Joseph Mermet, composent des vers galants et frivoles, et des chansons badines et ironiques qui se rattachent à l'art léger du XVIIIe siècle. Rien d'étonnant que leurs créations poétiques soient considérées par leurs contemporains canadiens comme une révélation, et que même l'austère satirique Bibaud dit qu'il y a une "divine flamme dans la poésie de Quesnel..." (14) La poésie amoureuse de tous deux, bien entendu, est fort innocente et se limite aux petits poèmes où "le doux rossignol chante son amour..." Quesnel, poète, qui "rima sur tout et sur rien" est "immortalisé" par un de ses successeurs dans la strophe suivante, assez extraordinaire pour cette période:

"Quesnel, le père des amours,  
Semblable à son petit bonhomme,  
Vit encore et vivra toujours..." (15)

J.D. Mermet, le père de la poésie patriotique au Canada français, préfère - comme plus tard Octave Crémazie et Louis H. Fréchette - les vers qui "grondent" aux vers doux et amoureux. Dans sa populaire "Victoire de Châteauguay" il chante:

"La trompette a sonné, l'éclair luit, l'airain gronde;  
Salaberry paraît, la valeur le seconde,  
Et trois cents Canadiens qui marchent sur ses pas,  
Comme lui, d'un air gai, vont braver le trépas." (16)

Le troisième "poète" de cette période, cette fois de formation es-

- 
- (13) Gagnon, E., Chansons populaires du Canada, p.27.  
(14) Bibaud, M., Epîtres, Satires, Chansons, Epigrammes, p.46.  
(15) Lareau, E., Histoire de la littérature canadienne, p.68.  
(16) Huston, Le répertoire national, (Mermet, Victoire de Châteauguay).

sentiellement canadienne, est Michel Bibaud. Poète malgré lui, amateur, admirateur du plus mauvais Boileau et auteur d'un recueil intitulé - "Epitres, Satires, Chansons, Epigrammes, et autres Pièces de Vers", il écrit des vers qui sont lourds, sévères, gourmés. Mais bien que sa peinture des moeurs canadiennes soit gauche, du moins elle est sincère.

Ayant entrepris de tracer un portrait de ses contemporains, il voulut étaler leurs défauts au grand jour. Cette pièce où il ne chantera point "en vers doux de douces voluptés", mais dira "en vers durs de dures vérités", sera une satire contre chacun des sept péchés capitaux: "l'avarice, l'ignorance, la vanité, l'orgueil, le fourbe, l'injustice, le vil séducteur..." Probablement c'était un sujet trop risqué, trop suggestif et immoral pour un pays aussi profondément religieux que le Québec.

Dans un de ses derniers poèmes, Bibaud se montre l'ennemi des femmes. Il "abhorre leurs appas et méprise leurs charmes", tout en attaquant les poètes européens qui chantent la grâce de l'Amour et de sa Mère:

"L'insensé qui brûla l'encens sur tes autels,  
O Vénus, encensa la mère des folles:  
Le vulgaire te dit fille des Immortels;  
Tu n'es que la soeur des Furies..." (17)

"Les décades qui suivirent, dit M. Brunet, "l'on n'eut guère le temps de taquiner la muse: tout était aux luttes politiques, démocratiques et nationales." (18)

C'est avec Octave Crémazie que la poésie canadienne-française prit un assez large essor et devint surtout patriotique. Elle est trop grandiloquente et trop lourde, et le poète semble ignorer la valeur musicale et plastique des mots. Selon Fréchette, la strophe de Crémazie -

"...tantôt roule comme un bruit pesant d'artillerie; tantôt elle éclate comme une fanfare de cuivre. Parfois elle gronde comme le

---

(17) Bibaud, M., Epitres, Satires, Chansons, Epigrammes, p.97.

(18) Brunet, B., Histoire de la littérature canadienne-française, p.20.

vent d'hiver dans les forêts du Nord, et parfois on croirait entendre les accords majestueux de l'orgue soufflant sous les piliers des vieilles cathédrales..." (19)

Heureusement, le sentiment chez Crémazie est beaucoup plus original que le rythme et la forme. De même, il fut le premier des poètes canadiens qui "ait étudié les auteurs classiques et qui se soit débarrassé du mauvais goût engendré par l'école de l'abbé Delisle au XVIIIe siècle..." (20) Pourtant, ce lecteur passionné des romantiques - qui chantaient surtout l'amour - n'emprunte rien à leur art, ce qui est assez étrange! A vrai dire, Crémazie a fait dans tous ses poèmes une seule allusion à l'amour; c'est dans les "Mille-Iles" qu'on la trouve:

"O souvenir de la jeunesse,  
Frais comme un rayon du printemps!  
O Fleuve, témoin de l'ivresse  
De nos jeunes coeurs de vingt ans..." (21)

Crémazie n'est pas grand comme poète - bien que quelques-uns de ses poèmes soient bons, sincères et pleins d'émotion - ; il est remarquable avant tout comme critique. Au moyen d'une littérature toute neuve, il voulut bouleverser la société québécoise laquelle vivait encore au Moyen Age. Des revers de fortune, où il se trouva gravement compromis, l'obligèrent, en 1862, à quitter Québec et son pays... Exilé, pauvre et isolé, il vécut et mourut en France, sous le nom de Jules Fontaines.

En Louis Fréchette, nous avons encore un rebelle et un exilé. En 1863 parut à Québec, sous le titre de "Mes Loisirs", son premier recueil de vers, un peu trop influencé par la poésie de "Musset, Lamartine et Hugo". Naturellement, le livre fut ignoré par le grand public et "...dormit chez le poète ou chez le libraire". (22) Dans un article qui parut dans le "Journal de Québec", le 4 février, 1865, le correspondant

---

(19) Lareau, E., Histoire de la littérature canadienne, p.92.

(20) Ibid, p. 91, 92.

(21) Crémazie, O., Poésies, Mille-Iles, p. 171.

(22) Roy, C., Nouveaux Essais sur la littérature canadienne, p.138.

du Journal écrit ceci à propos de "Mes Loisirs":

"Ce livre a causé fort peu de sensation, et il se vend (sic!) presque pas, à preuve que le début n'a pas encore couvert les frais d'impression." (23)

Peu disposé de se soumettre à l'autorité religieuse ou bien aux "Castors" cléricaux, Louis Fréchette commença à les attaquer...

"Il avait écrit dans le 'Journal de Lévis' des articles d'un libéralisme tel que le propriétaire de la feuille en avait pris peur et qu'il avait congédié son jeune Victor Hugo..." (24)

Pendant ce temps, le poète-idéaliste découvrit soudainement avec tristesse et désespoir qu'à Québec la poésie n'était pas libre, mais enchaînée... Sans fortune, humilié et découragé, frappé d'ostracisme, mécontent, et pleurant ses illusions perdues, ce Coriolan canadien quitta son pays natal qui lui était si hostile. La strophe suivante - "there is a world elsewhere" - exprime le mieux son état d'âme:

"Trop faible pour dompter ce servilisme immonde,  
Fuyons-en le contact; allons de par le monde,  
Chercher un coin de terre où l'honneur soit resté." (25)

Après cinquans d'exil, cependant, Fréchette, épuisé, vaincu et accusé de "démagogie anticléricale" (26) se soumit à la Hiérarchie, et dorénavant il ne glorifiera que l'Eglise, les ecclésiastiques et le peuple canadien. Dans son "Ode à Mgr de Laval", il exalte l'oeuvre protectrice du Clergé canadien:

"Pour sauver notre race et défendre nos droits,  
Le temple se fit citadelle..." (27)

Par conséquent, on l'appelle - "Poète National" - , le célèbre auteur de "La Légende d'un peuple"... et l'Abbé Roy écrit de lui:

"Sa poésie est chrétienne, comme celle de presque tous nos poètes, et elle se soucie de refléter dans la lumière plus ou moins vive

---

(23) Roy, C., Nouveaux Essais sur la littérature canadienne, p.138.

(24) Brunet, B., Histoire de la littérature canadienne-française, p.68.

(25) Fréchette, L., La voix d'un exilé, Chicago, 1866.

(26) Roy, C., Nouveaux Essais, p.152.

(27) Fréchette, L., Epaves poétiques, p.15.

des strophes l'âme instinctivement croyante qui l'a méditée, l'âme profondément chrétienne du peuple qu'elle doit édifier." (28)

Chez tous les poètes qui suivent et se groupent autour de l'École de Québec - Pamphile Lemay, William Chapman, Adolphe Poisson, Alfred Garneau, Appolinaire Gingras, Nérée Beauchemin. enfin, nous voyons qu'ils sont tous dévotement religieux et d'ardents régionalistes. Leur poésie - extrêmement modeste, simple et innocente - touche à de nombreux sujets: la beauté majestueuse de la nature canadienne, des scènes de la vie rurale, la race, la langue et la religion. Ils chantent la peine des hommes, leur espérance d'une vie future, leur dévotion pieuse. Ils ont infusé dans leur poésie leur "amour filial, l'humble besogne de chaque homme devant son pays et devant Dieu". Ce sont les ouvrages qui se consacrent au sujet plus ou moins banal de l'amour pour la patrie, pleins de clichés: "nos aïeux", "un immortel sillon", "le sang de nos pères", "les douleurs de notre sacrifice"... Les poètes ont rejeté à l'unanimité l'esprit révolutionnaire et libre-penseur de certains Romantiques, Hugo, Musset, Vigny, déclarant qu'ils n'étaient point fils de la Révolution, que leur langage devrait être comme écho de la saine littérature d'autrefois... La plupart d'entre eux apprécient mieux Béranger, Délavigne que Victor Hugo, et, en général, il semble qu'on n'ait pas goûté et compris Musset. Leur oeuvre manque de souplesse et de nuance, de même que de vie, de chaleur, d'amour et de passion... Leurs poèmes sont doctrinaires et monotones. Les poètes font souvent de commentaires sentencieux et moraux, et de réflexions superflues.

Le meilleur poète de ce groupe est peut-être Alfred Garneau, le fils de l'historien national, souvent ignoré dans les anthologies de la poésie canadienne-française.

---

(28) Roy, C., Nouveaux Essais, p.182.

"On aimait cette voix suave et douce qui faisait oublier la trop claironnante fanfare de Fréchette et de Chapman. On aurait dit du Musset, tellement ces poésies avaient de grâce, de légèreté, mais d'un Musset imprégné de christianisme..." (29)

Alfred Garneau était avant tout artiste, poète, mais poète dont la poésie fut enchaînée, comme celle de tant de ces amis. Il était à la fois sensible, nerveux et timide. Et pourtant, il y a des vers parmi les poèmes et les sonnets intimes de ce poète dans lesquels l'amour se glisse de temps à autre:

"Ouvre donc la cage de ton âme.  
Aime: l'amour, c'est du bonheur.  
Prête l'oreille aux mots de flamme  
Qui font les surprises du coeur..." (30)

Vers la fin du siècle, nous avons une nouvelle génération de poètes qui voulaient donner "une nuance d'âme particulière" à la littérature canadienne, ou, en d'autres termes, se débarrasser discrètement du contrôle spirituel et temporel du Clergé. M. Brunet écrit à ce propos: "La poésie canadienne s'émancipa entre 1890 et 1900, non point qu'elle ait coupé toutes ses amarres mais, timidement, elle osa prendre deux ou trois bordées..." (31)

C'est l'Ecole de Montréal, fondée en 1898 qui réagit contre les anciennes valeurs littéraires, reprochant aux Fréchette, aux Lemay d'avoir mutilé l'art romantique, de l'avoir réduit à la mesure de leur taille. Maintenant, on appelle la France sa patrie intellectuelle. La plupart des poètes - Charles Gill, Albert Ferland, Albert Lozeau, Lucien Rainier, Emile Nelligan, René Chopin, Paul Morin... - consacrent leur talent à un art subjectif et personnel, plutôt qu'aux genres objectifs de leurs prédécesseurs. On est fortement influencé par les Parnassiens et par les Symbolistes. Leconte de Lisle, Théophile Gautier, Hérédia,

---

(29) Léger, J., Le Canada français et son expression littéraire, p.108.

(30) Garneau, A., Poésies, p.63. (Ecoute).

(31) Brunet, B., Histoire de la littérature canadienne-française, p.77.

Verlaine, Rollinat, Baudelaire, Rimbaud... remplacèrent Hugo et Lamartine dans l'estime des jeunes intellectuels de Québec. Louis Dantin, critique, ayant une grande pénétration d'esprit, dit plaisamment dans la préface aux oeuvres d'Emile Nelligan:

"De même que Crémazie avait volé à Victor Hugo des minarets, de même quelques jeunes gens ne craignent pas d'emprunter à la ménagerie de Leconte de Lisle, un certain nombre de grands félins dont nous avons déjà entendu quelque part les miaulements, et les rugissements..." (32)

A cause de cette influence, la poésie patriotique lentement tomba en décadence, la poésie religieuse devint vaguement mystique, la poésie philosophique s'approfondit et la poésie descriptive prit un essor extraordinaire. Bien entendu, toute cette poésie reste toujours enchaînée, mais non pas toute entière. Le poète parle de l'amour, toutefois, il montre beaucoup de réserve. C'est Albert Lozeau, très sincère et très sensible, dont l'amour idéal est "comme un beau jour de mai". "Le rêve de sa bien-aimée lui est cher comme un baiser d'elle", et en la voyant, il sent une "sereine et chaste ivresse". (33)

Ce qui caractérise toutes ces nouvelles créations artistiques, c'est le pessimisme, l'angoisse, la tristesse, l'amertume, le doute et même le désespoir. Il n'y a point dans les poèmes de l'Ecole de Montréal cette "Hilaritas Christiana", cette joie de vivre, et cette liberté d'expression, qu'on trouve dans la poésie italienne, française, allemande ou espagnole. Personne, sauf Blanche Lamontagne peut-être, n'a donné une si charmante et si délicieuse description "des amours et des sentiments tendres et voluptueux" de la jeune fille canadienne songeant à son amant, que justement la poétesse canadienne-anglaise, Isabella Valancy Crawford, avec sa célèbre "Blanchiseuse".

---

(32) Dantin, L., Préface aux oeuvres d'Emile Nelligan, p.XXXIII.

(33) Lozeau, A., L'Ame solitaire, Intimité, Paris, 1907.

Voilà une jeune femme qui aime et qui ne voit que son amour. C'est le sang qui coule plus vite et plus joyeusement dans ses veines que le petit ruisseau près d'elle. Dans ce poème, tout n'est que joie, musique, soleil, volupté. Aucune de ces visions sombres et tristes, si chères aux poètes canadiens-français, d'un Canada nostalgique, hanté ou tourmenté. Tout le contraire:

"Margaton's a shapely maid;  
Laughter haunts her large, soft eye;  
When she trips by vineyard shade  
Trips the sun with her, say I.  
Wooden shoes she lays aside,  
Puts her linen in the rill;  
And the stream, in gossip's pride,  
Chatters to her with a will:  
"Blanchisseuse, Blanchisseuse,  
I - I know a thing or two!  
Thus, this is the latest news,  
Some one dreams of eyes of blue!" (34)

C'est la chanson de ruisseau, la chanson d'un coeur amoureux. Et la jeune femme, rêveuse, répète les mots doux et séduisants que "son Jean" lui a murmuré hier soir:

"Blanchisseuse, Blanchisseuse,  
Yet another tale I know,  
Some one dreams of, runs my news,  
Golden heart in bosom's snow!" (35)

Presque tous les poètes de l'Ecole de Montréal sont d'assez grands artistes, mais leur Muse est triste. Lozeau a écrit, comme Cyrano, de belles élégies, sans espoir d'être aimé; Albert Ferland a arrêté son regard pensif et douloureux sur les horizons de son pays, tout comme s'il voulait dire: "Une froide plaisanterie, cette vie, n'est-ce pas?"; Jean Charbonneau a révélé son coeur dans un recueil de méditations pessimistes, "Les Blessures"; Lucien Rainier fut touché par les misères humaines, et sa poésie est comme un cri plaintif; Chopin, Morin, Des-Rochers, Choquette se sont sentis exilés au Canada...

---

(34) (35) Crawford, I.V. Collected Poems, La Blanchisseuse, Toronto, 1905.

Mais le plus grand poète d'entre eux, le plus sincère et le seul génie de la littérature canadienne-française, c'est Emile Nelligan. Victime de son milieu social, entouré par les "hommes aux fronts moroses", découragé et critiqué malicieusement (36), il semble prévoir dans ses poèmes "le naufrage de son intelligence". Il n'était pas compris par ses compatriotes, il ne lui était pas permis de vivre comme un bohémien, comme un poète, et d'aimer les jeunes filles, ni d'exprimer toutes ses pensées, ses passions et ses désirs en vers. M. Jules Léger écrit:

"Le milieu dans lequel il vécut fut défavorable à son génie poétique: sa mère, tout en encourageant ses débuts, comprenait mal cet enfant qui 'n'était pas comme les autres'; son père s'opposait obstinément à ce qu'il y eût un poète dans la famille. Au collège, il est un élève médiocre; il en sort avant d'avoir terminé ses études et s'enferme dans une banque comme caissier. C'est la vie affreuse, infernale durant toute la journée. Le soir venu, il se livre à son rêve intérieur, il redevient le poète triste, exalté, fantasque. A dix-neuf ans, il succombe à la tâche; le génie lui a rongé jusqu'à la moindre parcelle de son intelligence. Il était poète, il est fou. Et ce jeune homme a laissé l'oeuvre qui fait le plus d'honneur aux lettres canadiennes!" (37)

La tristesse de Nelligan est incurable et va jusqu'à l'obsession; il a toujours "l'amertume dans l'âme". Il est jeune, mais son seul amour semble être "une Sainte aux yeux bleus" dans une église. Il se plaint:

"Telle sur le vitrail de mon coeur je t'ai peinte,  
Ma romanesque aimée, ô pâle et blonde sainte,  
Toi, la seule que j'aime et toujours aimerai;

Mais tu restes muette, impassible, et, trop fière,  
Tu te plais à me voir, sombre et désespéré,  
Errer dans mon amour comme en un cimetière!" (38)

La même idée et le même amour passionné et pur pour "la Sainte adorée" sont exprimés dans les poèmes "Sainte Cécile", "Billet Céleste", "Rêve d'une Nuit d'Hôpital"...Nelligan souffre beaucoup à cause de son dualisme et de la "mortelle éducation janséniste". Dans son âme luttent sans

---

(36) La critique de Marcel Dugas, La littérature canadienne, p.17. De Marchy, Monde Illustré, le 11 mars, 1899.

(37) Léger, J., La Canada français et son expression littéraire, p.155.

(38) Nelligan, E., Poésies complètes, Amour Immaculé, p.74.

cesse l'amour charnel et l'amour platonique. Par conséquent, il est rempli de remords et se sent pécheur. Mais l'influence religieuse est plus forte, il chasse les pensées "diaboliques", il va jusqu'à faire cette confession touchante:

"Je ne veux plus pécher, je ne veux plus jouir,  
Car la sainte m'a dit que pour encor l'ouïr,  
Il me fallait vaquer à mon salut sur terre..." (39)

Le résultat de cette adolescence tourmentée fut la Dérision complète:

"La nuit, il avait des visions, soit radieuses, soit horribles: jeunes filles qui étaient à la fois des séraphins, des muses et des amantes; ou bien spectres enragés, chats fantômes, démons sinistres qui lui soufflaient le désespoir..." (40)

Banalités et injustes critiques aussi blessèrent vivement la sensibilité du poète. Voici comment on juge son oeuvre de génie:

"Ecrire des nouvelles et des romans où l'analyse psychologique, au lieu d'entrer dans le vif de l'âme canadienne, ne laisse voir que des états de conscience tout français; faire des poésies où le sentiment est purement livresque et soutenu de réminiscences toutes françaises, comme, par exemple, il arrivait trop souvent à ce pauvre et si sympathique Emile Nelligan; user sans raison du néologisme et de tous ces mots nouveaux, étranges, qu'inventent là-bas ceux qui n'ayant rien à dire cherchent à suppléer à l'idée par l'inattendu de l'expression; employer tous ces vocables mièvres, ou prétentieux et miroitants comme de faux bijoux, qui tirent l'oeil plus qu'il n'éveillent la pensée; ...voilà ce qui n'est pas canadien et voilà donc ce qu'il faut condamner..." (41)

Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que la célèbre "Romance du vin" de Nelligan - son chant du cygne - ressemble à l'explosion d'un rire convulsif tout secoué de sanglots, semblable au rire du bouffon dans "I Pagliaccio" de Leoncavallo:

"Ridi Pagliaccio, sul tuo amore infranto!  
Ridi del duol che t'avvelena il cor!..."

"Ri, Pagliaccio, en dépit de ton amour ruiné!  
Ri, en dépit de la douleur qui a fendu ton cœur!" (42)

---

(39) Nelligan, E., Poésies complètes, Rêve d'une nuit d'hôpital, 137.

(40) Nelligan, E., Oeuvre, Préface par L.Dantin, p.VI.

(41) Roy, C., Essais sur la littérature canadienne, p.221.

(42) Leoncavallo, I Pagliacci.

Et Nelligan, ce génie enchaîné, chante, tout en prétendant être entièrement heureux. Son coeur est-il guéri enfin d'avoir aimé? -

"Je suis gai! Je suis gai! Vive le soir de mai!  
Je suis follement gai, sans être pourtant ivre!...  
Serait-ce que je suis enfin heureux de vivre;  
Enfin mon coeur est-il guéri d'avoir aimé?"

Les cloches ont chanté; le vent du soir odore...  
Et pendant que le vin ruisselle à joyeux flots,  
Je suis si gai, si gai, dans mon rire sonore,  
Oh! si gai, que j'ai peur d'éclater en sanglots!" (43)

La réaction contre cette atmosphère étouffante d'un pays "où l'amour a froid" (44) vient soudain de la part des femmes. Et tandis que les hommes - moins actifs et plus timides et réservés - Morin, Chopin, Delahaie, cherchent l'évasion et l'exile volontaire dans "le délire du paganisme" (45) et parfois même dans "le Cithéron où exultent Bacchantes" (46), tandis que les poètes comme Albert Dreux, autrement nommé Maillé, trouvent l'oubli et un bonheur de courte durée dans l'ivresse, en chantant -

"Il ne voit pas les philistins  
Se détourner de son chemin.  
Il est ivre. Il chante..." (47)

... "une cohorte de poétesses amoureuses" (48), Jovette-Alice Bernier, Simone Routier, Eva Sénécal, Medjé Vezina, Anne Hébert, Rina Lasnier, Ruth Lafleur-Hétu - demandent à haute voix la liberté et l'amour.

"Oui,  
Ami,  
C'est un rêve  
Que je tiens d'Eve,  
Saurai-je résister?" (49)

---

(43) Nelligan, E., La Romance du vin.

(44) Routier, S., Les Tentations, Je m'en vais là où jamais, Paris, 1934.

(45) Roy, C., Nouveaux Essais, p.298.

(46) Ibid, p.298.

(47) Dreux, A., Le mauvais passant, 1920.

(48) Viatte, A., Histoire littéraire de l'Amérique française, p.187.

(49) Routier, S., Ceux qui seront aimés, Simple désir de femme, Paris, 1931.

Toutes ces femmes ne soupirent plus après un amour lointain et vague; elles veulent aimer et être aimées:

"J'aime. Qui? - Mon coeur ne sait pas encor.  
J'aime, et sur la nuit mon bras se resserre." (50)

Au traditionalisme timide d'autrefois, elles opposent les confessions ardentes et suggestives. Simone Routier rejette l'amour idéalisé et féérique et le peint tel qu'il est en réalité. La passion est la parure d'Eve Sénécal, Jovette-Alice Bernier "mêle l'amour charnel à l'amour divin". (51)

L'émancipation de la poésie est vraiment en marche. Les poètes, Robert Choquette, Jean Narrache, le génial Saint-Denys Garneau et François Hertel, poète maudit, se joignent aux femmes. On va jusqu'à la vulgarité:

"Et voici qu'un beau matin on se réveille, porc parmi les  
porcs,  
Avec tous ces instincts qu'on déplorait chez les autres  
Et qu'on a cru refoulés en soi..." (52)

Dans ces poèmes extrêmement réalistes, dans ce lyrisme féminin, dans cette poésie abstraite, symbolique et surréaliste d'aujourd'hui, le lecteur trouve enfin un souffle nouveau et tout à fait libre. La révolte de la jeune génération a réussi. Voilà la poésie canadienne-française, débarrassée de ses chaînes, envisageant l'avenir avec confiance.

---

(50) Routier, S., L'Immortel Adolescent, Québec, 1928.

(51) Viatte, A., Histoire littéraire de l'Amérique française, p.187.

(52) Hertel, F., Mes naufrages, Paris, 1951.

LA CRITIQUE EST-ELLE NÉCESSAIRE?

La critique littéraire fut longtemps négligé au Canada français. Selon M. A. Viatte, ce n'est qu'au début du vingtième siècle qu'elle naît au monde canadien. Comme tous les autres genres littéraires, elle aussi était le monopole des ecclésiastiques, et, par conséquent, toute pénétrée de morale chrétienne. A vrai dire, elle était servante de la religion, et son premier but était, non pas de corriger et de perfectionner les ouvrages et les essais littéraires au point de vue artistique, mais de dominer les belles-lettres et de tenir en échec leurs auteurs.

Les critiques de "circonstance" et les critiques "engagés" du dix-neuvième et même du vingtième siècle semblent être les disciples des critiques religieux du Moyen Age. En effet, l'influence d'Isidore de Séville est considérable, tandis que celle du Saint-Augustin, ennemi acharné de la poésie païenne et amoureuse, est toute-puissante. Les critiques littéraires canadiens, tous ceux qui appartiennent au parti clérical, semblent ignorer complètement les oeuvres critiques telles que "De Vulgari Eloquentia" de Dante et surtout la célèbre défense de la poésie, "Genealogia Deorum Gentilium" de Boccace.

De la même famille spirituelle que Pascal, ils répètent ses mots en toute occasion: "Tous les grands divertissements sont dangereux pour la vie chrétienne." (1) En faisant la critique d'une oeuvre d'art, ils relèguent avec intention l'art au second plan. Pour eux, l'art reste toujours subordonné à la morale comme à sa fin dernière, puisque,

---

(1) Pascal, B., Discours sur les passions de l'amour. Paris.

prétendent-ils, la morale est la règle définitive de la vie. Ainsi, la critique est-elle nécessaire? Peut-on l'appeler - critique? N'est-elle pas dénuée de sens et de valeur dans un pays où les critiques principaux disent: Périclès l'art plutôt que la morale!

On peut déjà trouver les origines d'une "critique" nationale dans la "Gazette littéraire" de Montréal en 1778. Les membres de l'"Académie naissante" - un des cercles littéraires du Canada français - corrigeaient et jugeaient avec liberté et rigueur les premiers timides essais en prose et en vers de quelques amateurs. Plus tard, à partir de 1806, des journaux français, le "Canadien" et le "Spectateur" (1813) attaquèrent de temps en temps les défectueuses productions des rimailleurs de ce temps. Chose étrange, ces premiers essais de la critique canadienne étaient assez bons, assez spirituels, et surtout - assez impartiaux. Par malheur, tous ces journaux n'eurent qu'une vie éphémère.

"Certains articles du 'Courrier de Québec', du 'Canadien' et du 'Spectateur' soient parfois animés d'un souffle qui rappelle les enthousiasmes du lyrisme ou les vivacités mordantes de la satire. Malins et patriotes, nos ancêtres le furent toujours, et l'esprit gaulois n'a jamais manqué à leurs plus graves entreprises. La prose de nos journaux fut donc profondément imprégnée de cette générosité... que rarement l'âme française réussit à oublier tout à fait..." (2)

La "Bibliothèque canadienne" de 1825, "L'Observateur" de 1830, l'"Encyclopédie canadienne" de 1842, recueils publiés successivement par Michel Bibaud n'ont aucune des qualités d'une oeuvre critique, parce qu'ils sont partiaux: "Il n'est pas nécessaire d'avertir que rien de contraire à la religion, à la morale, ou aux convenances sociales n'y sera admis..." (3)

Mais avec les "Silhouettes littéraires" de l'Abbé Casgrain et de Joseph Marmette - hommes de tous les métiers - , avec les "Portraits

---

(2) Roy, C., Nos origines littéraires, p.110.

(3) Ibid, p. 354.

et Pastels littéraires" - qui, plutôt, devraient être nommés: "les Sermons littéraires" - du Juge A. Routhier, nous avons le commencement de la critique dogmatique, qui domine les lettres canadiennes-françaises jusqu'à nos jours. (4) Cette critique dogmatique et partielle de Québec, cependant, ne se borna pas seulement à la littérature; au contraire, étant militante et agressive, elle attaqua et terrorisa les individus et les groupes littéraires. Elle s'est alors et volontiers mise au service des passions dominantes: elle est devenue, trop souvent, l'instrument de sympathies ou d'antipathies personnelles qui n'ont rien à voir avec le goût artistique.

L'Abbé Casgrain est le chef absolu de cette école, "le Père nourricier de notre littérature". (5) Il fonda en 1861 les "Soirées canadiennes" et en 1863 le "Foyer Canadien", ce qui veut dire que dès lors toute la littérature canadienne-française et tous ses auteurs et collaborateurs sont destinés à vivre et écrire sous la surveillance étroite des ecclésiastiques.

La grande théorie littéraire et critique de Casgrain, c'est que les lettres canadiennes doivent être profondément "chrétiennes et canadiennes":

"Si, comme cela est incontestable, écrit-il, la littérature est le reflet des moeurs, du caractère, des aptitudes, du génie d'une nation, si elle garde aussi l'empreinte des lieux, des divers aspects de la nature, des sites, des perspectives, des horizons, la nôtre sera grave, méditative, spiritualiste, religieuse, évangélicatrice comme nos missionnaires, généreuse comme nos martyrs, énergique et persévérante comme nos pionniers d'autrefois; et en même temps elle sera largement découpée, comme nos vastes fleuves, nos larges horizons, notre grandiose nature, mystérieuse comme les échos de nos immenses et impénétrables forêts, comme les éclairs de nos aurores boréales, mélancoliques comme nos pâles soirs d'automne enveloppés d'ombres vaporeuses, comme l'azur profond, un peu sévère de notre ciel, chaste et pure comme le manteau virginal de nos longs hivers..." (6)

---

(4) Il faut consulter les ouvrages critiques de S. Marion, M. Hébert, H. Bernard.

(5) Legendre, N., Echos de Québec, Québec, 1877, t. II, p. 35.

(6) Casgrain, H. R. Oeuvres complètes, t. I., p. 10, 11.

C'est plutôt la religion que la littérature; d'ailleurs, dans ces conditions, une critique, réduite à l'esclavage n'est plus nécessaire. L'Abbé Casgrain est loin d'être un critique littéraire: par des louanges excessives il fait reposer ses amis - le plus souvent des auteurs médiocres - sur des lauriers éphémères, et leur fait croire qu'ils ont atteint la perfection de leur genre.

"Le temps est passé des panégyriques littéraires, écrira plus tard, en 1872, l'abbé Casgrain, qui reprenait ce jour-là les idées qu'il avait exprimées six ans auparavant. Ces ménagements, ces critiques à l'eau de rose qui avaient leur utilité, qui étaient même nécessaires il y a quelques années, quand les lettres canadiennes étaient à leur début, seraient fatales aujourd'hui..." (7)

Le premier critique sérieux de la littérature au Canada est Octave Crémazie. Malheureusement, il dut fuir la justice de son pays, quitter Québec, et s'exiler. Il ne devait jamais plus revenir au Canada: il mourut en France en 1879, ignoré de tous, dans un dénuement bien près de la misère.

Ses lettres à l'Abbé Casgrain nous révèlent son talent extraordinaire et son étonnante érudition. La critique, sévère, mais juste, pour Crémazie, est un élément nécessaire au développement d'une littérature, non seulement pour faire connaître les oeuvres, mais aussi pour diriger les écrivains, pour les avertir de leurs faiblesses, pour les juger.

Ce qui manque chez nous, écrit-il, c'est la critique littéraire. Je ne sais si, depuis que j'ai quitté le pays on a fait des progrès dans cette partie essentielle de la littérature; mais de mon temps c'était pitoyable..." (8)

L'ambition de Crémazie était d'enseigner la phalange des jeunes talents - l'espérance du Canada français - qui se groupait avec une ardeur fiévreuse autour de leur maître. Il était toujours leur ami. Il encourageait leurs efforts, s'intéressait à leurs études, leur ouvrait

---

(7) Darveau, O., Critique littéraire, 1872. p.65.

(8) Crémazie, O., Poésies, Montréal, 1925, p.27.

de nouveaux horizons. Il avait l'intention de les guider vers un pays inconnu, plein de lumière et de beauté. En vérité, Crémazie ne manquait jamais d'entretenir la flamme de l'enthousiasme chez les amateurs de livres. Il était, sans aucun doute, le fondateur d'un foyer intellectuel canadien qui, peu à peu, se révélait clairement bien différent du vieux foyer des Ferland, des Casgrain, des Parent... Car Crémazie faisait tous ses efforts pour accélérer au Canada la naissance des beaux-arts, de la vraie littérature, de la critique impartiale. Il voulut dissiper la nuit d'ignorance, de léthargie et d'état arriéré d'un pays trop longtemps sous la domination du Clergé. Cependant, Crémazie ne dit jamais directement qui est - en réalité - responsable de cette ignorance, de cette pauvreté intellectuelle d'un peuple. Il sait très bien où chercher la cause de l'infériorité de la littérature canadienne-française, il sait aussi que le goût littéraire a diminué considérablement au cours de quelques années de son exil. Tout de même, il ne montre pas du doigt les ecclésiastiques; plutôt, il se tourne vers la société, indifférente et apathique:

"Nous n'avons malheureusement qu'une société d'épiciers. J'appelle "épicier" tout homme qui n'a d'autre savoir que celui qui lui est nécessaire pour gagner sa vie, car pour lui la science est un outil, rien de plus... Comme le vendeur de mélasse et de cannelle, ils ne savent, ils ne veulent savoir que ce qui peut rendre leur métier profitable. Dans ces natures pétrifiées par la routine, la pensée n'a pas d'horizon. Pour elles, la littérature française n'existe pas après le dix-huitième siècle. Ces messieurs ont bien entendu parler vaguement de Chateaubriand et de Lamartine, et les plus forts d'entre eux ont peut-être lu les 'Martyrs' et quelques vers des 'Méditations'. Mais les noms d'Alfred de Musset, de Gautier, de Nicolas, d'Ozanam, de Mérimée, de Ravignan, de Lacordaire, de Nordier, de Sainte-Beuve, de Cousin, de Gerbet, etc., enfin de toute cette pléiade de grands écrivains, la gloire et la force de la France du dix-neuvième siècle, leur sont presque complètement inconnus. N'allez pas leur parler des classiques étrangers, de Dante, d'Alfieri, de Goldoni, de Goethe, de Métastase, de Lope de Véga, de Caldéron, de Schiller, de Schlegel, de Lemondorff, etc., car ils ne sauraient ce que vous voulez dire..." (9)

---

(9) Crémazie, O., Poésies, p.32.

Crémazie ne dit pas que les livres de presque tous ces écrivains sont mis à l'Index. C'est là la question! Si les Canadiens-français ne peuvent pas lire librement les chefs-d'oeuvre de l'esprit humain, comment pourraient-ils espérer avoir une grande littérature nationale?

Crémazie a été l'un des fondateurs de l'Institut Canadien de Québec, et l'un de ses membres les plus actifs tant qu'il a vécu au Canada. Exilé en France, il semblait crier dans le désert: on ne l'écoutait point.

Médiocre poète mais excellent critique, Crémazie est, sans aucun doute, le précurseur des Fournier, des Asselin, des Dantin.

La première "Histoire de la littérature canadienne", écrite en 1874 par Edmond Lareau n'est pas mauvaise. Certes, elle a ses défauts et ses faiblesses, mais il faut toujours penser que tous les commencements sont difficiles. La critique des auteurs et de leur oeuvre se rapproche plus de la bibliographie que de l'esthétique, elle est plus anecdotique que savante. Lareau aime les noms des génies de la pensée européenne et universelle, mais, malheureusement, il les compare avec les auteurs canadiens ce qui est absurde.

Les autres pionniers de la critique littéraire au Canada qui voulurent préparer une littérature canadienne, "bonne, loyale et pleine de foi en son Dieu et son caractère national..." (10) sont P.O. Chauveau, Hector Fabre, Alphonse Lusignan, Joseph Marmette, Napoléon Legendre, Faucher de Saint-Maurice...

Les champions de la morale chrétienne dans la littérature canadienne-française, les critiques sans compromis, les défenseurs de la religion, sont avant tout Sir Adolphe-Basile Routhier, l'auteur de "Centurion" et des "Causeries du dimanche", l'autodidacte Jules Tardivel, et (10) Faucher de Saint-Maurice, Choses et autres, Québec, 1874, p.32.

ce "journaliste militant", Thomas Chapais, qui a épuisé plus tard son excessive énergie en étudiant "la froide histoire".

A.B. Routhier est plutôt sermonneur que critique. Il rejette brutalement l'oeuvre de tous ces géants de l'esprit qui ne sont pas entièrement religieux, ou mieux - dévots. Voilà sa manière de faire la "critique":

"Et pourtant, il y a là quelques taches. Bossuet est le père du gallicanisme! Pascal est janséniste! Fénelon, Racine et tous les littérateurs de ce temps, ont la tache payenne!... - Je ne parle pas de Boileau. Je n'ai jamais aimé ce vieux garçon à l'humeur acariâtre, qui ne voyait pas de poésie dans le christianisme, et qui n'a trouvé dans nos temples qu'un lutrin qui valût la peine d'être chanté. Je ne parle pas non plus de Molière; ses comédies n'ont jamais corrigé personne, pas même sa femme, et elles ont fait mentir le 'castigat ridendo mores' des anciens, ni de la Fontaine dont les plus jolies fables n'ont pu faire pardonner les contes..." (11)

Jules Tardivel voit dans la littérature française "une arme forgée par Satan pour destruction du genre humain". (12) Ce journaliste ultramontain, "que la gloire de Veuillot empêchait de dormir" (13) prend au sérieux même les héros de roman, et, avec colère, demande leur punition. Même l'innocent Lemay - malgré sa médaille d'or - n'échappe pas à sa "critique féroce". M. Tardivel pense que le "Pèlerin de Sainte-Anne" de Lemay est beaucoup trop réaliste:

"Exposer le vice ne suffit pas: il faut de plus le flétrir, le punir. M. Lemay n'a pas toujours observé cette règle. Plusieurs de ses hommes de chantier... après avoir assourdi nos oreilles de leurs horribles blasphèmes, disparaissent à la fin du roman, impunis et sans recueillir un mot de réprimande de l'auteur." (14)

A partir de 1880, un jeune conservateur, Thomas Chapais, commença à lutter contre les infiltrations et les influences malsaines de la littérature française - "cette littérature corruptrice"... Il n'est pas seulement intraitable, il est agressif. Il condamne sans condition les

(11) Routhier, A.B., Causeries du dimanche, p.143.

(12) Tardivel, J., Pour la Patrie, p.3.

(13) Brunet, B., Histoire de la littérature canadienne-française, p.44.

(14) Tardivel, J., Mélanges, t.I., p.227.

chefs-d'oeuvre, tout en les jugeant par ouï-dire et d'après les titres. Il écrit sans aucun plan et sans aucun système: "Une oeuvre comme "Les trois Mousquetaires" ne s'expurge pas... Pour assainir le livre il faudrait le brûler..." (15) Quittant ce livre "pour les enfants", il se tourne vers "Renée Mauperin", le roman naturaliste: "les Goncourt, réalistes à outrance, n'ont reculé devant aucune putridité..." (16) En attaquant violemment tout le dix-neuvième siècle, il écrit: "...Alexandre Dumas père, l'un des plus grands corrupteurs de ce siècle; Alexandre Dumas fils, l'apôtre du divorce et du libre amour; Balzac, l'initiateur du réalisme et le théoricien de l'adultère; Georges Ohnet, l'auteur de la "Comtesse Sarah", Alphonse Daudet, l'auteur de "Sapho", Paul Bourget, l'auteur de "Physiologie de l'amour moderne", tous ces empoisonneurs..." (17)

Chapais n'a jamais lu Dumas fils: cela saute aux yeux. Dumas fils soutient - justement comme la plupart des ecclésiastiques canadiens-français, - que le théâtre doit être "utile"...

"Toute littérature, écrit-il, qui n'a pas en vue la perfectibilité, la moralisation, l'idéal, l'utile, en un mot, est une littérature rachitique et malsaine, née morte. La reproduction pure et simple des faits et des hommes est un travail de greffier et de photographe, et je défie qu'on me cite un seul écrivain, consacré par le temps, qui n'ait pas eu pour dessein la plus-value humaine." (18)

Dans son drame, "Le Fils Naturel", Alexandre Dumas fils, selon Thomas Chapais "l'apôtre du divorce et du libre amour", écrit:

"Les hommes sont dans le faux tant qu'ils sont en dehors de la famille. Comme fils, comme époux, comme père. Le but de la nature est que l'homme ait beaucoup d'enfants, qu'il les élève bien pour qu'ils soient utiles, et qu'il les aime bien pour qu'ils soient heureux. Se marier quand on est jeune et sain, choisir dans n'importe quelle classe, une bonne fille honnête et saine, l'aimer de toute son âme et de toutes ses forces, en faire une compagne sûre et une mère féconde, pour élever ses enfants, et leur laisser en mourant l'exemple de sa vie: voilà la vérité..." (19)

---

(15) Chapais, T., Mélanges de polémique, Article de 1894, p.134,141.

(16) Ibid, Article de 1885, p.126.

(17) Ibid, p.140.

(18) Dumas, A. (fils), Le Fils Naturel, 1858, Préface.

(19) Ibid, Préface.

La critique des Routhier, des Tardivel, des Chapais et de leurs disciples subit ainsi une métamorphose étrange. Nous avons maintenant la critique, gardienne de la foi; la critique, défenseur de la morale publique; la critique, le moyen de la propagande cléricale..., tout, excepté - la critique.

Vers 1900, cependant, la critique canadienne-française devint plus sérieuse: ce sont Mgr Camille Roy et le Chanoine Emile Chartier, tous deux professeurs de la littérature canadienne-française, l'un à l'Université Laval à Québec, l'autre à l'Université de Montréal. Il est vrai que ces deux prêtres ont créé "la critique littéraire à caractère scientifique", tout de même, M. Viatte exagère quand il constate assez pathétiquement: "L'Abbé Groulx avait des précurseurs. Mgr Camille Roy n'en a guère..." (20)

En publiant en 1911 des "Pages de combat" et en 1923 "La littérature française à l'étranger", Mgr Chartier se montre un ardent partisan de l'Ecole de Nationalisation. Il attaque avec sévérité "l'art primitif" et "l'imitation exagérée" dans sa littérature nationale. Il écrit:

"Nationaliser", c'est... tirer un meilleur parti des créations heureuses d'expression qu'a suscitées le génie particulier de la race. C'est aussi, en continuant de s'abreuver à des sources extérieures, cultiver plus que par le passé le riche fonds de sa terre, de ses paysages, de ses horizons, de ses coutumes, de son histoire..." (21)

Le programme de Mgr Chartier n'est pas, cependant, tout à fait original; ses "paysages", sa "terre", ses "horizons" font penser le lecteur à "nos vastes fleuves, nos larges horizons, notre grandiose nature..." de l'Abbé Casgrain en 1872...

Avec Mgr Roy la critique littéraire a pris au Canada quelque consistance et elle compte finalement parmi les genres cultivés. Le chef

---

(20) Viatte, A., L'Histoire littéraire de l'Amérique française, p.169.

(21) Chartier, E., La littérature française au Canada, p.69.

absolu de cette nouvelle Ecole et l'auteur de plusieurs livres de critique littéraire - "Essais sur la Littérature canadienne" (1907); "Nos Origines littéraires" (1909); "Nouveaux Essais sur la littérature canadienne" (1914); "Erables en Fleurs" (1923) - Mgr Camille Roy occupe une place éminente dans le domaine de la littérature canadienne-française. Sa réputation de critique et d'érudit est incontestable; l'influence de sa pensée sur les belles-lettres canadiennes est grande. Champion de la cause catholique au Canada, il écrit à propos de la littérature nationale:

"Faisons donc ici une bonne littérature canadienne; et cette littérature sera le prolongement nécessaire des vertus de notre langue française, et elle en sera aussi comme un rempart solide et respecté... Faisons-la militante, appliquée à défendre le verbe gardien de la foi, et elle s'érigera jusqu'à la hauteur du plus généreux apostolat..." (22)

C'est la vieille chanson de Casgrain, de Chapais, de Chartier; selon Mgr Roy, lui aussi, l'art, la littérature et la religion sont inséparables.

Il n'est pas difficile de découvrir le "talon d'Achille" de Mgr C. Roy: on le trouve dans les "études panégyriques" de tous ces auteurs canadiens qui sont profondément religieux.

Mgr Roy aime annoncer au public canadien les "chefs-d'oeuvre" qui, en réalité, sont moins que médiocres. Dans "Nos Origines littéraires" il "commente et dissèque ces pauvretés avec le plus grand sérieux, du même ton, et dans le même style, qu'il étudierait la 'Phèdre' de Racine ou les 'Oraisons funèbres' de Bossuet..." (23)

C'est bien la critique littéraire de Mgr Roy. Il y a une disproportion énorme entre le ton du critique et l'importance des oeuvres qu'il apprécie. M. J. Fournier nous dit:

---

(22) Roy, C., Etudes et croquis, p.82-83.

(23) Fournier, J., Mon encrier, II, p.37.

"En d'autres termes, M. Roy, qui nous avez parlé déjà de Fréchette, d'Arthur Buies et de quelques autres écrivains de cette valeur, s'est cru obligé de conserver la même méthode et le même ton à propos des chansons de Joseph Quesnel ou des poésies (!) de Michel Bibaud..." (24)

Dans son livre "Nos Origines littéraires", Mgr Roy parle de "la critique littéraire", bien que - à cette époque - la "littérature", de son propre aveu, n'existât pas encore au Canada.

Asselin, lui aussi, dit que Mgr Roy - critique - "n'a rien de vivant. Il a des toiles d'araignée sur les yeux, du coton dans la boîte crânienne, les narines et les oreilles. Il sort à l'instant de chez Toutankhamon..." (25)

Grâce à un travail acharné et aux efforts persévérants de quelques hommes de talent, d'esprit et de courage, la critique canadienne s'améliora considérablement après la première Grande Guerre. Des critiques et des journalistes, Jules Fournier, Olivar Asselin et Louis Dantin, autrement nommé Eugène Seers, ont mené une rude bataille contre l'intervention du Clergé dans le domaine de la littérature, contre "la critique panégyrique", contre le culte de "l'à-peu-près" et de la "médiocrité satisfaite". S'opposant au nationalisme étroit, réclamant à haute voix l'éducation non-sectaire à Québec, ils sont les courageux défenseurs des droits du français: "Nous, les Français d'Amérique, écrit Asselin, nous ne restons Français que par la France..." (26)

La devise de Jules Fournier et de sa critique pourrait être: "I must be cruel only to be kind, Thus bad begins, but worse remains behind."  
(27)  
Il était peut-être le seul parmi les critiques canadiens qui ne se faisait pas illusions à l'égard de sa littérature nationale. Au contraire. Il dit franchement:

---

(24) Fournier, J., Mon encrier, p.42.t.II.

(25) Asselin, O., L'oeuvre de l'Abbé Groulx, p.p.24,25.

(26) Bastien, H., Olivar Asselin, Montréal, 1938, p.112.

(27) Shakespeare, W., Hamlet, III, 4.

"Il n'y a pas de littérature canadienne-française. La chose ne se discute pas. Il faut en effet se faire une rare conception des choses pour appeler 'littérature' la collection lilliputienne des ouvrages écrits en français par des Canadiens et qui comptent mille fois moins encore par la valeur que par le nombre." (28)

Cependant, Fournier n'est ni misanthrope, ni pessimiste. Il croit aux facultés créatrices, au talent des intellectuels canadiens-français.

"Il est incontestable que nous avons en notre province un nombre considérable de réels talents qui pourraient faire leur marque dans les lettres, s'ils ne mouraient pas dans le germe avant d'avoir pu seulement prendre conscience d'eux-mêmes. Quelques-uns - en nombre extrêmement restreint, il faut le dire, - ont donné des oeuvres relativement brillantes et ont révélé des qualités qui n'eussent pas manqué de les signaler à l'attention publique, s'ils étaient nés dans un pays comme la France, par exemple, où la rivalité de tant de puissants esprits eût été amplement compensée pour eux par l'influence féconde du milieu. - A l'heure qu'il est, nous connaissons nous-même, seulement à Montréal, une dizaine de jeunes gens des plus remarquablement doués. Avec l'indispensable encouragement qui ne leur viendra sans doute pas de sitôt, ils pourraient produire des choses évidemment pas comparables aux livres de nos cousins de France, mais qui, malgré leurs faiblesses, ne manqueraient ni d'originalité, ni de couleur, ni de charme." (29)

Fournier est d'avis que seulement la vraie critique peut créer une grande littérature nationale. Et tandis que Mgr Roy dit avec beaucoup d'hésitation: "...il ne sera pas juste de dire que la critique est tout à fait inutile..." (30), Fournier affirme:

"La littérature dépend absolument de la critique. Là où il n'existe pas une véritable critique, vous chercherez en vain une littérature..." (31), tout en ajoutant un peu plus loin: "La critique est pour le champ de la littérature ce que le soleil est pour la terre où poussent les blés: c'est la lumière qui féconde. - Nous autres, les Canadiens, nous sommes dans les ténèbres, et c'est pourquoi nos semences ne lèvent jamais et ne peuvent pas lever..." (32)

Asselin, moins spirituel, et moins audacieux et passionné, a, d'ailleurs, toutes les autres qualités, tendances et croyances de Fournier. Il partage son opinion au sujet de la "non-existence" d'une véritable littérature canadienne-française:

---

(28) Fournier, J., Mon encrier, II., p.7,8.

(29) Ibid, p.8,9.

(30) Roy, C., Essais sur la littérature canadienne, p.16.

(31) (32) Fournier, J., Mon encrier, pp.7,10.

"Une littérature peut être nationale par la nature des sujets, mais à condition d'être d'abord une littérature, c'est-à-dire autre chose qu'un ensemble d'écrits sans valeur littéraire propre. Si l'on admet cette condition... ce qui s'est publié chez nous d'ouvrages à prétentions littéraires sur des sujets canadiens ne saurait constituer une littérature canadienne." (32)

Les critiques canadiens-français modernes - Henri d'Arles, de son vrai nom Beaudet, Pierre Dupy, Marcel Dugas, Maurice Hébert, mais surtout Séraphin Marion, sont des critiques cléricaux; Omer Héroux, Georges Pelletier, et E. Montpetit, B. Brunet, sont plus ou moins les critiques neutres; tandis que Louis Dantin, habitant Boston pendant les dernières années de sa vie, est un critique indépendant.

Parmi les critiques cléricaux, c'est, sans doute, Maurice Hébert qui est le plus remarquable. Il a beaucoup d'esprit, de finesse, de connaissance. Mais ce n'est pas un critique "militant", comme son rival, M. Séraphin Marion; il est plutôt timide. M. Marion, "très docte disciple de Camille Roy" (33) écrit de lui:

M. Hébert...est... "un critique d'une excellente lignée. Ce n'est pas lui qui oserait s'arroger le rôle de censurer sans mandat; il estime sans doute que, dans certaines matières plus délicates, les mots d'ordre doivent venir non pas de simples soldats plus aptes à guerroyer qu'à légiférer, mais plutôt de l'Eglise enseignante dont l'autorité peut seule trancher tous les débats." (34)

Avec Louis Dantin et Séraphin Marion, cependant, la critique canadienne-française envisagea de nouveau le vieux problème de l'Art et de la Morale dans la littérature. Le point de vue de Dantin est le point de vue d'un artiste, d'un esthète; celui de Marion est le point de vue d'un critique religieux et orthodoxe qui dit s'il est nécessaire:

"Périsse l'art plutôt que la morale!"

La critique cléricale au Canada ne cesse de déclarer catégoriquement même aujourd'hui, que toute immoralité dans la littérature, dans l'art

---

(32) Asselin, O., Préface à l'Anthologie des Poètes canadiens, p.7.

(33) Brunet, B., Histoire de la littérature canadienne-française, p.163.

(34) Marion, S., En feuilletant nos écrivains, p.27.

ou n'importe où, est "laide" et "malsaine"... Or, Louis Dantin n'est point d'accord avec cette "philosophie". Dans son article "L'Art et la Morale", il écrit:

"Un statuaire sculpte une femme nue. C'est une oeuvre achevée, idéale de lignes, ravissante d'expression, parfaite de proportion, de grâce; c'est le chef-d'oeuvre du monde créé glorifié par un chef-d'oeuvre. Cette statue, par tout un aspect, sera "immorale". Elle paraîtra un flagrant défi aux préceptes de la pudeur; elle contiendra des évocations, des suggestions charnelles, éveillera chez certaines âmes des désirs morbides; elle pourra devenir la cause de rapt et d'adultères. Allons-nous soutenir pour cela que la statue est laide?" (35)

Selon M. Marion, cependant, il faut mettre l'art au service de la morale. Voilà ce qu'il dit dans son article "Littérateurs et moralistes d'autrefois et d'aujourd'hui":

"Les théoriciens d'un art source d'apostolat, d'un art utilitaire et positivement moralisateur, n'ont jamais manqué de recruter la majeure partie de leurs effectifs dans les milieux catholiques. Le contraire eût été surprenant. Chaque catholique véritable est le gardien de son frère. Il fait partie d'une Eglise qui n'a d'autre mission que de sauver les âmes et qui proclame la nécessité de combattre pour l'obtention du salut éternel: 'Militia est vita hominis super terram'..." (36)

On ne sait pas si M. Marion veut introduire la critique dans la religion, ou la religion dans la critique.

En outre, toute cette lutte acharnée contre "l'immoralité révoltante" de certains livres, "la peste qui empoisonne les coeurs", devient graduellement assez monotone et banale à Québec. "There is no such thing as a moral or an immoral book..." nous dit Oscar Wilde, "Books are well written or badly written. That is all..." (37) Et Charles Baudelaire écrit à ce sujet avec beaucoup d'esprit et de vérité:

"Tous les imbéciles de la bourgeoisie qui prononcent sans cesse les mots: immoral, immoralité, moralité dans l'art et autres bêtises, me font penser à Louise Villedieu, putain à cinq francs,

---

(35) Dantin, L., Gloses critiques, p.217.

(36) Marion, S., Les lettres canadiennes d'autrefois, p.179.

(37) Wilde, O., The Picture of Dorian Gray.

qui, m'accompagnant une fois au Louvre, où elle n'était jamais allée, se mit à rougir, à se couvrir le visage, et me tirant à chaque instant par la manche, me demandait devant les statues et les tableaux immortels comment on pouvait étaler publiquement de pareilles indécences..." (38)

La critique québécoise de l'heure actuelle n'a pas encore atteint au niveau d'une critique américaine, toutefois, grâce à Jules Fournier, à Louis Dantin, le temps n'est plus où Crémazie disait que ce qui manque au Canada français, c'est la critique.

---

(38) Baudelaire, Ch., Mon Coeur Mis à Nu, Paris, Albin Michel, p.83-84.

UN THÉÂTRE NATIONAL?! - VOILÀ L'ENNEMI!

Parmi tous les genres littéraires, c'est justement le théâtre qui exerce l'influence la plus puissante et la plus directe sur l'homme. "L'imitation des actions humaines", - selon Aristote - il remue l'âme du spectateur le plus profondément. Son sujet - l'homme, est d'un intérêt continuel et universel. Lire une oeuvre poétique, un conte ou un roman dans le silence de la chambre, et ensuite voir se débattre sur la scène des hommes réels, appartenant à toutes les classes sociales, se passionner pour leur sort, participer à leur joie, s'affliger de leur tristesse, voilà une différence immense. Au théâtre, ce ne sont pas seulement les idées qui nous parlent, mais c'est la passion qui descend de la scène et qui envahit toute la salle. On ne peut se lasser d'admirer les effets qui produisent l'éloquence des grands acteurs et actrices - David Garrick, Sarah Bernhardt, Jean-Louis Barrault, Sir Lawrence Olivier - : ils parlent, le silence règne. Ils frémissent, et l'auditoire frémit. Ils pleurent, et la multitude est accablée de tristesse. Ils rient, et tout le monde rit et se réjouit.

Les spectateurs suivent avec angoisse la lutte du héros contre le destin impitoyable: la lutte d'Oedipe-Roi; ils sympathisent avec Othello, victime de sa jalousie et de son trop grand amour; ils pleurent à la chute morale de Phèdre, et poussent un soupir de soulagement quand le jeune amant épouse, à la fin de la pièce délicieuse de Shakespeare, "All's Well that Ends Well", la femme qu'il aime. Même dans la comédie raffinée d'un Marivaux ou dans la comédie satirique d'un Beaumarchais, dans le léger sourire ou dans le rire à gorge déployée se cache toujours

un fond de sympathie pour notre héros. Lorsque le rideau se lève, nous nous transportons immédiatement dans un monde imaginaire, et nous sommes désormais tout entiers sur la scène. Le théâtre est vraiment l'illusion la plus puissante de la réalité, et Stendhal dans son "Racine et Shakespeare", l'appelle - l'illusion parfaite.

"L'illusion théâtrale, écrit Stendhal, "ce sera l'action d'un homme qui croit véritablement existantes les choses qui se passent sur la scène..." (1)

Voilà la puissance de l'illusion que donne le théâtre. Son influence sur le peuple est incontestable. Déjà à l'époque primitive il était le reflet de la vie sociale. De nos jours, la scène est le miroir de notre vie, de nos préoccupations, de nos sentiments et de nos passions. Il n'est pas donc étonnant que ce genre littéraire atteint à la perfection la plus haute dans la littérature du monde. Il n'y a guère une nation en Europe qui ne puisse se vanter de son "dramaturge national". Il y en a d'entre eux qui appartiennent à l'humanité. Les noms tels qu'Eschyle, Sophocle, Shakespeare, Racine, Molière, Corneille, Goethe, Schiller, Pouchkine, Gogol, Tschékhov, Caldéron, Lopez de Véga, Goldoni, Ibsen, Strindberg en sont la preuve...

Où chercher la raison d'être, l'importance, la popularité du théâtre? Il y a une relation entre la vie et la scène: dans une pièce dramatique nous voyons nous-mêmes. La vie humaine et la scène sont analogues:

"All the world's a stage,  
And all the men and women merely players!" (2)

L'auteur dramatique se conforme souvent au goût du public, car, autrement, sa pièce échoue, ou n'est pas comprise des spectateurs. De là vient que chaque peuple crée son théâtre spécial, et de temps en

---

(1) Stendhal, Racine et Shakespeare, Etudes sur le Romantisme, p.13.

(2) Shakespeare, W., As You Like It, II, 7.

temps très original, qui correspond le mieux à son goût, qui reflète le mieux sa psychologie, sa mentalité.

"Voilà d'où naît la diversité des Spectacles, selon les goûts divers des nations..." dit Jean-Jacques Rousseau dans sa "Lettre sur les Spectacles". "Un Peuple intrépide, grave et cruel, veut des fêtes meurtrières et périlleuses, où brillent la valeur et le sang-froid. Un Peuple féroce et bouillant veut du sang, des combats, des passions atroces. Un Peuple voluptueux veut de la musique et des danses. Un Peuple galant veut de l'amour et de la politesse. Un Peuple badin veut de la plaisanterie et du ridicule. 'Trahit sua quemque voluptas'..." (3)

Quelle est donc l'expression dramatique du Canada français? Quelle était l'attitude du peuple envers le théâtre sous le régime français, et plus tard, sous le régime anglais? Les Canadiens-français, s'intéressaient-ils à l'art dramatique? Voulaient-ils - cette race de pionniers hardis - , du sang, des combats, des passions, dans leurs drames? Ou bien de l'amour? de la plaisanterie? du ridicule? Ont-ils créé un Théâtre National durant plus de trois siècles de leur vie dans le Nouveau Monde?

Le critique littéraire, l'Abbé Roy nous donne cette explication assez partielle, quand il dit pourquoi le théâtre canadien-français était si tardif:

"De tous les genres littéraires, le genre dramatique est certainement celui qui éprouve le plus de difficultés à s'organiser et à se développer parmi nous. Il y a sans doute à cela bien des causes, et en particulier celle-ci. Il faut pour exceller dans le genre dramatique une culture générale de l'esprit, une finesse d'observation, une pénétration psychologique, un sens de la vie réelle, un goût artistique, et une connaissance de la langue que jusqu'ici l'on n'a guère pu suffisamment réaliser dans notre Province. Les conditions de notre vie sociale ne permettent pas encore à l'art canadien de s'exercer toujours avec une grande chance de succès dans les genres où pour réussir il faut exceller. C'est au fur et à mesure que l'on voudra bien, dans nos préoccupations officielles, faire une plus large part au développement de la vie intellectuelle que pourront se constituer les arts difficiles et exigeants au nombre desquels il faut placer la littérature dramatique..." (4)

---

(3) Rousseau, J.J., Lettre à Mr. D'Alembert sur les spectacles, p.23.

(4) Roy, C., Tableau de l'Histoire de la littérature canadienne, p.70.

L'explication de Louis Dantin, cependant, bien qu'elle ne soit pas aussi directe que celle de Boileau quand il parle du théâtre français au Moyen Age, -

"Chez nos dévots aïeux le théâtre abhorré  
Fut longtemps dans la France un plaisir ignoré." (5) -

est tout de même révélatrice:

"S'il est une province littéraire qui soit restée inculte chez nous, c'est bien celle de l'art dramatique. Est-ce la vie quasi-monastique où notre peuple s'est longtemps enclos qui nous a tenus étrangers aux pompes séductrices du théâtre? Est-ce l'absence de contact avec les crises morales, les remous sociaux qui agitent le reste du monde? Est-ce notre défiance envers les idées neuves et les passions ardentes qui fournissent des sujets au drame? En fait, malgré des tentatives louables et quelques demi-réussites, aucune oeuvre scénique n'a encore révélé chez nous le talent mûri et complet. La comédie elle-même, où nous étions plus libres, où nous puisions au fond de notre humeur native, n'a pas rompu la ligne moyenne..." (6)

Le théâtre éveille en nous toute notre passion en nous montrant la vie des héros ambitieux, amoureux, jaloux ou vindicatifs. L'homme bon est très rarement l'objet d'un drame, car la vertu n'est pas intéressante en scène, et elle ennue. Rousseau fait remarquer dans sa "Lettre sur les Spectacles":

"Un homme sans passion, ou qui les dominerait toujours, n'y saurait intéresser personne; et l'on a déjà remarqué qu'un Stoïcien, dans la Tragédie, serait un personnage insupportable: dans la Comédie, il ferait rire, tout au plus..." (7)

M. Faguet, lui aussi, observe à ce propos:

"Vous avez remarqué la locution française très populaire: 'Il n'y a rien à dire.' Cela signifie: Tout va bien. C'est qu'en effet il n'y a rien à dire, quand tout va bien. Les peuples heureux n'ont pas d'histoire..." (8)

Il s'ensuit que la vie des hommes heureux et vertueux, des vierges qui ne font autre chose que baisser les yeux, est également grise et

---

(5) Boileau, L'Art Poétique, III.

(6) Dantin, L., Glosses Critiques, p.128.

(7) Rousseau, J.J., Lettre sur les Spectacles, p.24.

(8) Faguet, Drame ancien, drame moderne, Paris, 1898,  
Colin, p.12, 21 (op.cit.21)

monotone sur la scène. L'amour raisonnable et le bonheur domestique, les sujets si chers aux auteurs canadiens-français, ne sont guère amusants. C'est pourquoi les auteurs dramatiques s'attachent surtout à peindre les vices, les grandes passions, les délires: le public les suit alors attentivement et sympathise avec le type qui lui plaît.

"Le public, dit Voltaire, prend toujours le parti du héros amant contre le mari qui n'est pas héros." La scène est, en un mot, un miroir qui reflète les passions humaines.

Or, les ecclésiastiques canadiens du temps de l'ancien régime aussi bien que sous le gouvernement britannique, même au début du vingtième siècle, savaient fort bien jusqu'à quel point le théâtre pouvait donner au peuple l'illusion de la vie réelle et, par conséquent, des "mauvaises idées", et comment pouvait les influencer. Ils lui déclarèrent donc la guerre, en l'appelant "une peste qui empoisonne les coeurs", "l'école de perdition, inventée par Satan", et on s'éleva à l'unanimité contre les oeuvres dramatiques françaises qui étaient "l'égout le plus infect de tous ce que le théâtre français produit de plus sale et de plus révoltant pour la pudeur..." (9)

En somme, le Clergé canadien lutta avec succès contre ce genre littéraire, découragea les jeunes amateurs et les groupes qui s'intéressaient aux comédies et aux tragédies françaises, et rejeta énergiquement l'idée même d'établir à Québec "un théâtre canadien-français", tant désiré par une élite d'intellectuels et par les étudiants. Bref, les membres du haut Clergé, tels que Mgr Saint-Vallier, Mgr Bourget, Mgr Bégin, Mgr Bruchési... sonnèrent "le tocsin" contre le danger et semblèrent s'écrier en colère: "Un théâtre national?! - Voilà l'ennemi!"

Dans ces conditions, on ne doit pas s'étonner si la littérature

---

(9) Mandements des évêques de Montréal, t.VIII, p.465.

canadienne-française est pauvre en théâtre et l'a toujours été; si elle commence à peine à cultiver un genre que la France a porté à sa perfection depuis longtemps.

Afin de montrer la situation générale du théâtre canadien-français et la place qu'il occupait pendant des siècles; de faire connaître l'attitude des ecclésiastiques québécois envers les oeuvres dramatiques françaises, classiques et modernes, et de révéler les sentiments et l'intérêt du peuple à l'égard de ce genre artistique typiquement français, il faut tracer une esquisse de l'histoire du Théâtre au Canada, dès ses commencements jusqu'à nos jours.

Les Français de même que les Canadiens-français aiment le théâtre. Le drame - l'expression nationale française - commença de bonne heure au Canada. A vrai dire, le premier spectacle dans ce pays, "Le Théâtre de Neptune", "une gaillardise" en rimes de Marc Lescarbot (10) fut représentée à Port-Royal, le 14 novembre, 1606, à l'origine même de la colonie.

La première représentation dramatique à Québec, cependant, remonte à 1640, donné par ordre du gouverneur De Montmagny, en l'honneur du Dauphin, plus tard le Roi-Soleil. Le 31 décembre, 1646, il était question de la représentation du "Cid" de Corneille dans une des pièces du magasin des Cent-Associés. Cette grande tragédie a été suivie de celle d'Héraclius de Corneille, le 4 décembre, 1651. Le 28 juillet, 1658, la jeunesse a joué un petit drame en français, huron et algonquin, en honneur du gouverneur d'Argenson et de l'Abbé Queylus, à la vue de tout le peuple de Québec... Le 7 février, 1668, une pièce, intitulée "Le Sage Visionnaire" obtient un succès extraordinaire, et à la demande générale de la population, on la reprend deux jours après. Voilà

---

(10) Lescarbot, M., Les Muses de la Nouvelle-France, Paris, 1609.

l'enthousiasme et l'intérêt pour les oeuvres dramatiques, la meilleure garantie d'un grand drame national de l'avenir. De fait, les colons canadiens aimaient le théâtre passionnement. Léopold Houlié, l'auteur de l'"Histoire du Théâtre au Canada" écrit à ce propos:

"Nos pères, malgré une rude vie, une vie faite de périls de toutes sortes, savaient rire et chanter. Le Père Charlevoix raconte qu'ils ne perdaient aucune occasion de s'amuser. L'historien A.D. DeCelles fait observer que 'le colon normand et picard n'aurait rien voulu sacrifier des coutumes de France susceptibles de donner du charme à l'existence'. Ces plaisirs étaient variés. L'arrivée d'un vaisseau devenait une fête. Le retour d'un coureur des bois tenait, avec ses récits, du fantastique. Mais le plaisir le plus recherché, c'était le théâtre. Au fait, Frontenac déclare, d'après les jugements du Conseil supérieur, que 'des tragédies avaient été représentées de tous temps dans notre pays'. Il est vrai que le théâtre, avec ses spectacles à intervalles fort éloignés, était destiné à des privilégiés comme les gens de la maison du gouverneur et de la bourgeoisie. Il y avait tolérance. Le clergé voyait d'un très mauvais oeil les fêtes élégantes données par exemple par Frontenac. Mgr de Saint-Vallier avait déjà attiré l'attention du gouverneur précédent, M. de Denonville, sur la comédie, qu'il considérait 'plus dangereuse que la danse!...' (11)

C'est Mgr Saint-Vallier qui a donné au théâtre canadien-français le coup mortel. A cause de quelques pièces représentées au Château Saint-Louis, "Mithridate" et "Nicomède", qui étaient - à son avis - "d'une immoralité révoltante", et en particulier à cause de la nouvelle que Frontenac allait jouer "Tartuffe" à Québec, comédie, considérée comme "sacrilège et impie", il a condamné de sa chaire tout le théâtre, sans exception. Désormais, on ne pouvait assister à la représentation de "Tartuffe" ou d'une pièce quelconque, sans commettre de péché:

"Il y a des pièces qui sont honnêtes de leur nature mais ne laissent pas que d'être très dangereuses par les circonstances du temps, du lieu, ou des personnes"; et celles "qui sont absolument mauvaises et criminelles d'elles-mêmes comme pourrait être la comédie ou autres semblables..." (12)

La querelle du "Tartuffe" entre esthètes et moralistes a eu lieu en 1694 et a fini par la victoire du Clergé. Or, Mgr Saint-Vallier dans

(11) Houlié, L., L'Histoire du Théâtre au Canada, Montréal, 1945, p.20.

(12) Lorin, H., Le Comte de Frontenac, Paris, 1895, p.435, 436.

son rigorisme puritain, et un grand nombre de ses successeurs religieux, ne sont pas seulement responsables, du moins en grande partie, de l'état arriéré des masses, de la médiocrité du théâtre national, du manque de goût artistique chez les habitants, mais aussi du changement considérable du caractère et de la mentalité des Canadiens-français.

Où sont les coureurs des bois intrépides et casse-cous d'autrefois? où sont ces soldats qui ont héroïquement résisté aux ennemis plus nombreux qu'eux? où sont ces pionniers hardis et forts qui ont lutté obstinément et courageusement contre la grande nature d'une contrée sauvage? - Même les hommes qui savaient rire et chanter ont disparu, il y a longtemps!

La célèbre actrice européenne, Mme Sarah Bernhardt, deux siècles plus tard, dans un interview qu'elle donna aux journalistes québécois, indiqua en quelques mots les raisons pour ce "changement" du caractère et de la mentalité des Canadiens-français, tout en révélant qui en était responsable. Mme Bernhardt parle comme une femme passionnée, comme une artiste, accoutumée à la liberté de pensée et d'expression, pourtant, elle est entièrement exempte de préjugés et d'antipathie envers n'importe qui. A vrai dire, elle est très franche et très sincère, car elle semble aimer Québec.

Mme Bernhardt, à M. Ulric Barthe:

"Mais je ne comprends rien à votre population... Voulez-vous me dire pourquoi vous vous appelez des Canadiens-français? - des français, vous autres! Mais pourquoi?... Vous avez à peine une goutte de sang français dans les veines!...

Ici, M. Ulric Barthe, journaliste, voulut risquer une observation mais la comédienne ne lui en donne pas le temps. Elle parlait avec une volubilité et une passion débordantes.

"Vous avez un beau pays, mais c'est tout! Depuis 25 ans, l'agriculture peut-être a prospéré, mais le reste? - Vous n'avez pas de peintres, vous n'avez pas de littérateurs, vous n'avez pas de

sculpteurs, vous n'avez pas de poètes... Fréchette peut-être et un autre jeune... Mais sapristi vous n'avez pas d'hommes, vous n'avez pas d'hommes!!!"

A la fin, Mme Sarah donne ce conseil précieux aux Canadiens-français:

"C'est à vous les journalistes, et à la jeunesse étudiante; à préparer l'avenir et à former le goût et les moeurs d'un pays. Mais les étudiants!..."

"Mais le clergé a fait beaucoup pour les Canadiens-français observe un autre.

"Je suppose, repris narquoisement la comédienne... Vous lui devez ce progrès en arrière qui vous fait ressembler à la Turquie..." (13)

Afin de mieux comprendre l'attitude de l'Eglise canadienne, toujours hostile et implacable envers un Théâtre National, et condamnant le plus énergiquement les oeuvres dramatiques françaises, il faut examiner de plus près la célèbre "affaire Tartuffe", sujet d'une controverse même aujourd'hui.

On n'a pas encore complètement éclairci le mystère touchant le chef-d'oeuvre de Molière, "Tartuffe" que Frontenac voulut faire jouer à Québec en 1694. On ne sait pas exactement si cette pièce fut jouée au Canada français de ce temps ou non. L. Houlé écrit catégoriquement:

"'Tartuffe' ne fut joué, ni d'autres pièces dans la colonie, sous le régime français..." (14)

Séraphin Marion est de son avis, tandis que Jules Léger fait remarquer:

"Un document assez curieux signé de l'évêque de Québec, Mgr de Saint-Vallier, nous montre ce prélat aux prises avec M. de Frontenac qu'il accuse d'avoir laissé jouer 'Tartuffe', malgré qu'il ait accepté la somme de cent pistoles contre l'engagement de s'opposer à cette représentation..." (15)

Comment expliquer la grande austérité et le puritanisme exagéré de Mgr de Saint-Vallier, et sa lutte constante contre les festins, les bals, les déguisements et particulièrement contre la comédie? En effet,

---

(13) L'Evénement, 5 décembre, 1905, Québec. Cité par L. Houlé, L'Histoire du Théâtre au Canada.

(14) Houlé, L., L'Histoire du Théâtre au Canada, p.29.

(15) Léger, J., Le Canada français et son Expression littéraire, p.42,43.

Mgr de Saint-Vallier semble haïr le Théâtre, et il était plus autoritaire encore que son prédécesseur, Mgr de Leval, du moins à l'égard de la comédie.

M. Séraphim Marion dans son étude, intitulée "Le Tartufe et Mgr de Saint-Vallier" fait tout son possible pour défendre le "despotisme spirituel et temporel du second évêque québécois", prétendant qu'il n'agissait pas autrement que l'archevêque de Paris, Hardouin de Péréfixe, qui avait interdit la pièce sous peine d'excommunication vingt ans auparavant. M. Marion considère "Tartuffe" comme une oeuvre essentiellement dangereuse et anticléricale, "une machine en guerre contre l'Eglise",<sup>(16)</sup> mais il ne mentionne pas d'un seul mot "la Compagnie du Saint-Sacrement", autrement nommée la "Cabale des dévots".

Or, cette "Compagnie du Saint-Sacrement", formée dès 1627, était une société secrète dont on a retrouvé et étudié de nombreuses archives.<sup>(17)</sup> Elle avait pris, dès 1650, une extension extraordinaire. Elle agissait en France et même au Canada. Elle contrôlait presque toutes les affaires publiques et privées. Elle formait une police implacable opposée à tous les vices et à tous les divertissements, le jeu, le blasphème, l'hérésie, la licence du Carnaval, mais surtout la comédie, le théâtre.

A l'occasion, elle dénonçait aux pères les fils débauchés, aux maris les femmes trop coquettes. Avec son espionnage sacré et son terrorisme religieux, ses membres ne reculaient devant aucune solution extrême. Ils tendaient à établir en France et au Canada une religion non pas humaine et traitable, mais austère, impitoyable, puritaine.

On a été tenté très souvent en France de même qu'à Québec, de voir en "Tartuffe" une philosophie irréligieuse. Pourtant, on se trompe.

---

(16) Marion, S., Les Lettres canadiennes d'autrefois, p.30.

(17) Baumal, F., Tartuffe et ses Avatars, Histoire des relations de Molière avec la Cabale des Dévots, Paris, 1925.

"Tartuffe" est une satire non de la religion catholique, mais d'une certaine fausse religion où se glissaient trop aisément des fanatismes qui semblaient des hypocrisies. Molière était un écrivain humanitaire, un partisan de la vérité et du bon sens. Il croyait à la solidarité du genre humain, à la tolérance.

La condamnation de "Tartuffe" a tué le théâtre du Québec pour longtemps. Il s'ensuit qu'au cours des décades suivantes, le théâtre au Canada français était à peu près inexistant. "La Gazette Littéraire" ne laisse rien prévoir au sujet des spectacles. Peu à peu, les groupes anglais jouaient quelques pièces, selon B. Sulte - pour chasser l'ennui; mais le petit peuple n'y avait pas accès.

"Enfin Quesnel vint..." le premier des auteurs dramatiques canadiens-français et, peut-être, le meilleur et le plus original jusqu'à l'arrivée des dramaturges de la jeune génération du vingtième siècle. D'origine française, il s'intéressait vivement aux beaux-arts, aimait la musique, écrivait la poésie et les petites comédies en vers ou en prose. A Montréal, c'est l'animateur des fêtes mondaines, songeant à fonder une école d'art au Canada français sur le plan de l'École royale de chant et de déclamation, instituée en France. Bien entendu, il n'était pas un grand poète ou dramaturge; ce vaudevilliste spirituel, pourtant, savait que le premier but de la comédie est de plaire, d'amuser et de divertir les spectateurs par la peinture des faiblesses dont souffre le genre humain.

Quesnel a écrit deux comédies en prose: "Colas et Colinette", jouée en 1790 à Montréal, et "Les Républicains Français" ou "La Soirée du Cabaret", "d'esprit plutôt français que canadien" (18), c'est-à-dire, inadmissible à Québec comme "trop immorale et dangereuse".

---

(18) Roy, C., Nos Origines littéraires, p.145,146.

D'ailleurs, nous avons de lui un opéra, "Lucas et Cécile" et une bluette dramatique - "La Partie de Campagne". Mais, c'est "L'Anglomanie" ou "Le Dîner à l'Anglaise" qui est une pièce d'inspiration typiquement canadienne et en même temps traitant d'un sujet universel.

"L'Anglomanie" est une satire assez spirituelle contre quelques familles canadiennes - bourgeoises ou seigneuriales - qui se laissent entraîner dans l'anglomanie sous l'influence de l'ambition, de la mode, du pouvoir et même de l'argent. Il y a des vers qui nous charment encore, et des descriptions qui ne sont point démodées aujourd'hui. En voici une à propos du "five o'clock tea" ou bien, du thé en général:

La Douairière:

Comment va notre fille?

Le Colonel:

Toujours à l'ordinaire. On prit hier le thé  
Chez le vieux général, et je suis invité  
Avec elle aujourd'hui chez la jeune Baronne.

La Douairière:

Vous la ferez mourir, je crois, Dieu me pardonne,  
Avec tout ce thé-là! Du temps de nos Français  
Q'on se portait si bien - en buvait-on jamais?  
Jamais; - que pour remède, ou bien pour la migraine;  
Mais avec vos Anglais la mode est qu'on le prenne  
Soir et matin, sans goût et sans nécessité;  
On croirait être mort si l'on manquait de thé;  
Aussi ne voit-on plus que des visages blêmes,  
Des mauvais estomacs, des faces de carêmes,  
Au lieu du teint vermeil de notre temps passé.  
Voilà ce que produit cet usage insensé! (19)

"L'Anglomanie" de Quesnel resta longtemps non imprimée à Québec,  
et on ne représenta pas de nouveau ses autres ouvrages.

---

(19) Le Canada français, Joseph Quesnel, L'Anglomanie, Scène II.  
1932-1933, t.XX.

"Il est gai, observe l'Abbé Roy, et quelquefois très caustique dans ses essais dramatiques où il trouve l'occasion d'exercer tous les dons de son esprit. Il ne laisse même pas parfois d'être légèrement scabreux, et d'engager l'imagination des spectateurs dans des sous-entendus où la grivoiserie gauloise se donne carrière..." (20)

Quelques jeunes enthousiastes - inspirés des pièces dramatiques de leur prédécesseur, se mirent au travail. En 1790 ils établirent "le Théâtre du marché à foin", le premier Théâtre National du Canada français, mais, par malheur, leurs entreprises théâtrales n'eurent pas le lendemain. L'Abbé Plessis fit revivre les interdictions de Mgr de Saint-Vallier, élevant la voix contre les graves dangers de la scène. Ce "grave danger" contre lequel tonna l'Abbé Plessis fut la comédie de Quesnel, "Colas et Colinette". On ne doit pas s'étonner si le pauvre "Père des Amours" se plaint:

"Ma foi, la poésie  
Est un talent qu'ici personne n'apprécie.  
Je suis si dégoûté de tout le Canada  
Que j'irais pour un rien rimer au Kamtchatka." (21)

En 1824 des amateurs canadiens-français voulurent donner une représentation à Québec, "et le même Mgr Plessis empêchera qu'ils ne recommencent..." (22)

Vinrent l'insurrection de 1837 et Lord Durham, grand admirateur de la littérature française. Suit son commentaire à propos de l'état culturel, intellectuel et littéraire du Bas-Canada... En parlant du théâtre, Lord Durham dit:

"Bien que descendants du peuple qui goûte le plus l'art dramatique et qui l'a cultivé avec le plus de succès, et qui habite un continent où presque chaque ville, grande ou petite, possède un théâtre anglais, la population française du Bas-Canada, séparée de tout peuple qui parle sa langue, ne peut subventionner un théâtre national..." (23)

---

(20) Roy, C., Nos origines littéraires, p.145.

(21) Ibid, p.154.

(22) Viatte, A., Histoire littéraire de l'Amérique française, p.57.

(23) Le Rapport de Durham, p.311.

L'ouvrage dramatique le plus important, écrit quelques années après cette "dépression intellectuelle", fut "Le Jeune Latour" (24), tragédie de trois actes et en vers, de Gérin-Lajoie. Bien des critiques littéraires canadiens disent qu'elle est "la plus célèbre pièce d'avant 1900". Edmond Lareau la juge dans ces termes: "Le plan n'a ni l'ampleur, ni les dimensions des grandes tragédies de Corneille ou de Racine, de Schiller ou de Goethe..." (25) Cette composition de collège ne traite pas d'un sujet d'amour; c'est le patriotisme, l'attachement filial, le sentiment du devoir... les thèmes qui sont seuls dignes d'intérêt à Québec.

Les essais dramatiques qui la suivirent n'ajoutent rien à la gloire de la littérature canadienne-française. Ils nous font songer quelque peu aux comédies de Regnard - sans sa nonchalance épicurienne -, et leur mérite principal est la brièveté. Les auteurs, naturellement, sont tous soumis à l'autorité ecclésiastique, et leurs ouvrages sont complètement dépourvus du sentiment de l'amour et des grandes passions.

Charles Ab der Halden écrit dans son "Histoire de la littérature canadienne" "que les pièces à la D'Ennery" ne pourront jamais créer un théâtre national, tout en se demandant si "Les Maximes sur la Comédie" de Bossuet, n'ont pas réglé la question au Canada. Les dramaturges d'avant la Grande Guerre, Fréchette ("Veronica"), Petitclerc ("La Donation", "Le Brigand", "Vengeance d'un Valet"), Marchand ("Les Faux Brillants", "Erreur n'est pas compte", "Un Bonheur en attire un autre"), Lemay ("Sous les Bois", "Rouge et bleu"), David ("Le Drapeau de Carillon"), Marsille ("Lévis"), Marmette ("Il ne faut désespérer de rien"), Maris-Victorin ("Peuple sans histoire") Choquette ("Madeleine", "La Bouée"), Mme Raoul Dandurand ("La Carte Postale", "Ce que pensent les

---

(24) "Le Jeune Latour" a été composé en 1842.

(25) Lareau, E., Histoire de la littérature canadienne, p.74.

Fleurs"), manquent d'élan, d'attraction, de séduction, de vérité. Tous leurs personnages sont d'une simplicité élémentaire, ils portent presque la même livrée. Les auteurs eux-mêmes dressent gauchement leur intrigue, très souvent ils ne savent pas la conduire. Ils sont loin d'avoir l'instinct scénique et le talent des dramaturges européens. On ne peint que les "innocentes aventures" des habitants canadiens: les deux fiancés séparés par la guerre, le chercheur de dot, le calomniateur, le père intraitable, la religion retrouvée... Bien entendu, la plupart de ces ouvrages sont fort sermonnaires, imités ou influencés par les drames français. Cependant, ils peuvent être considérés comme un document très intéressant sur l'esprit de l'époque. La "survivance", la "langue", la "religion", sont les problèmes principaux du théâtre de cette époque, et non pas l'amour.

A partir de 1900, les représentations théâtrales se multiplièrent et des acteurs français visitèrent la Province de Québec, ce coin de vieille France. A Montréal, le Théâtre des Nouveautés joue surtout les pièces d'une moralité incontestable, rejetant tout ce qui pourrait blesser la pudeur de la population. Tout de même, le Clergé ne cesse de répéter à ses ouailles d'éviter "le théâtre corrupteur". On dit que les forains doivent vivre à Rome comme à Rome et à Québec comme à Québec. Dès les premiers mois de l'année 1906, l'archêveque de Montréal, Mgr Bruchési, donna un solennel avertissement aux directeurs du théâtre français, les accusant d'avoir joué les "dramas les plus pervers":

"Que les directeurs de ce théâtre, dit-il, se souviennent qu'ici, au Canada, le code criminel condamne sévèrement de pareilles scènes. Les autorités civiles chargées de protéger les bonnes mœurs ont donc l'obligation grave de veiller et d'agir; nous nous permettons de la leur rappeler. Pour nous, dans le légitime exercice de notre droit et de notre autorité épiscopale, nous avertissons aujourd'hui ces directeurs que s'ils continuent dans la voie où ils sont entrés depuis quelque temps, nous aurons recours contre eux aux mesures

d'ordre moral plus efficaces encore peut-être que la sanction des lois de l'Etat..." (26)

Il ajoute un peu plus loin:

"C'en est trop, nos très chers frères, nous ne pouvons pas permettre qu'un enseignement aussi pervers soit donné impunément à notre population, grâce à Dieu, encore vertueuse et pleine de foi." (27)

Bien sûr, cet interdit du haut Clergé équivalait à la disparition certaine du Théâtre des Nouveautés. C'était aux environs de 1907, 1908!

En ce qui concerne le théâtre canadien, ce n'est que le "Théâtre National" qui put tenir le coup, grâce au grand nombre de religieux qui le dirigèrent. Naturellement, il est profondément chrétien! Dans son répertoire il y a des "pièces" où la vertu est la vertu; le vice, le vice; le châtement, le châtement; la récompense, la récompense... Rien que les couleurs noires et blanches, et la vertu qui triomphe à la fin.

Après la première Grande Guerre, cependant, en dépit de la redoutable concurrence du film américain, l'évolution du théâtre canadien-français est plus marquée. "L'anathème de Mgr de Saint-Vallier, malgré Tardivel, n'avait plus force de loi..." (28) observe M. Viatte. Selon Mlle Marie-Claire Daveluy de la Bibliothèque de Montréal, il y a dans la littérature canadienne-française déjà plus de 500 pièces dramatiques. (29) L'influence de grands acteurs et actrices est considérable: Sarah Bernhardt, Coquelin, Mounet-Sully, Gémier visitent Québec... Durant la Seconde Guerre, c'est Ludmilla Pitoeff qui apporte aux amateurs canadiens ses conseils et sa collaboration.

Les dramaturges d'aujourd'hui - Mme Yvette Gouin ("Marie-Claire", "Le Jeune Dieu", "Le plus bel Amour"), Marie-Claire Daveluy ("Une Heure de garde", "La Cloche du Soir"), Henri Letondal ("Un Jeune Homme nerveux"),

(26) Marion, S., Les Lettres canadiennes d'autrefois, La Patrie, 1, IV, 1907

(27) Ibid, 1907.

(28) Viatte, A., Histoire littéraire de l'Amérique française, p.201.

(29) Il faut oublier pour le moment que Lopez de Véga a écrit à lui seul plus de 700 comédies.

Léopold Houlié ("Le Presbytère en fleurs", "Matines et Laudes"), le Père Gustave Lamarche ("Jonathas"), Jean Filiatrault ("Le Roi David") ont créé des oeuvres de théâtre qui "dépassent le simple exercice littéraire". (30)

On s'inspire des "Ecritures", on écrit des drames psychologiques, on analyse le paysan canadien, on révèle les misères des petites gens habitant les villes industrielles, on s'approche même du thème éternel de l'amour... Et pourtant, nous sommes encore loin de l'individualisme de Molière, du sensualisme de Beaumarchais, du naturalisme de Becque, ou bien de l'"immoralisme" de Sartre... "Auteurs honnêtes et sains pour un public également honnête et sain..." (31) écrit M. Houlié.

---

(30) Houlié, L., L'Histoire du Théâtre au Canada, p.118.

(31) Ibid, p.118.

CONCLUSION

Nous voici au terme de cette étude où nous avons essayé de prouver que c'est avant tout l'absence du sentiment de l'amour et celle des grandes passions humaines dans la littérature canadienne-française qui sont, en grande partie, responsables de ce que le niveau de sa formation artistique est bien loin d'être suffisamment élevé, en particulier si nous le comparons à celui des littératures européenne et américaine; de ce que cette littérature naissante n'a pas encore atteint à la perfection même à l'heure actuelle.

A vrai dire, il y a diverses opinions à propos de la littérature canadienne. Selon Barthelot Brunet, par exemple, "la littérature canadienne-française ne s'élève guère au dessus d'une honorable médiocrité; selon Mgr Camille Roy "elle existe"; selon Adolphe Routhier "c'est une assez jolie fille... quoique très faible encore"; tandis que Jules Fournier généralise brutalement: "Il n'y a pas de littérature canadienne..." Même Jules Léger, un critique littéraire vraiment objectif et impartial, avoue dans son ouvrage, "Le Canada français et son Expression littéraire", que, "si le Canada français connaît aujourd'hui une vie artistique assez importante pour sa population, il n'a jamais été le paradis des arts ni des écrivains..."

Pourtant, aucun de ces auteurs, ni Brunet, ni Fournier, ni Léger, ne nous dit franchement pourquoi il en est ainsi. En effet, ils ne nous exposent pas leurs raisons d'une manière tout à fait satisfaisante. On compare le Canada et sa vie culturelle à l'arbre qui ne s'est pas développé normalement parce qu'une violente tempête l'a déraciné. On dit que les Canadiens avaient autre chose à faire que de versifier ou d'écrire des romans: ils avaient à bâtir un pays neuf, à défricher

d'immenses étendues de terrain, à lutter, après la conquête, contre la misère matérielle qui fut très grande, à conduire des luttes politiques pour revendiquer leurs droits, à organiser la vie civile entière de la minorité française. D'ailleurs, on constate que ce sont des conditions défavorables telles que - la situation géographique, les longs hivers, l'isolement de même que la lutte constante contre la nature, qui ont empêché la littérature canadienne-française de prendre son plein essor.

Mais on ne parle que très rarement et très discrètement du rôle de l'Eglise au Canada français et de son influence sur les esprits. Et cependant, c'est le contrôle des écrivains et de leurs oeuvres - ce rideau de fer spirituel et intellectuel des ecclésiastiques - qui est principalement responsable du fait que l'amour et la passion manquent dans la littérature canadienne-française. Par conséquent, cette intervention et cette surveillance de l'Eglise canadienne pendant plus de deux siècles nous expliquent aussi pourquoi le Canada français, malgré son héritage français, malgré les mêmes tendances littéraires et artistiques, et le même penchant vers les professions libérales, fut si longtemps dans un état intellectuel et culturel arriéré, pourquoi il n'a pas encore réussi à donner à l'humanité un chef-d'oeuvre, un génie.

Car, ce n'est ni la rude nature, ni la misère matérielle, ni l'isolement, ni même la conquête et l'occupation qui sont les plus grands ennemis du génie créateur, de la culture et de la vie spirituelle d'une nation. Le pire, c'est l'esclavage de l'esprit, le contrôle, l'intervention de la hiérarchie ou d'un parti politique, et la persécution des "empoisonneurs publics" et des "ennemis du peuple". Dans ces conditions, il est impossible de créer un chef-d'oeuvre.

Or, le Clergé, l'autorité spirituelle et temporelle des Canadiens-

français, voulut leur donner une littérature nationale, mais cette littérature devrait être saine, religieuse et patriotique. Aujourd'hui, franchement catholique, cette littérature exprime nettement les sentiments profondément religieux de la majorité. Sa moralité austère ne dément en rien les moeurs d'un peuple soumis à la forte influence de l'Eglise. Le résultat: l'absence de génie dans la littérature canadienne, l'indifférence et l'ignorance de la plupart des habitants. Avec la théorie de la "nationalisation" les ecclésiastiques essayèrent de se débarrasser de l'influence française et des livres immoraux. C'est pourquoi les Pères du troisième Concile provincial de Québec se maintinrent dans la ligne de la tradition catholique lorsqu'ils invitèrent leurs fidèles à "rejeter loin de leurs demeures", à moins de motifs graves, livres, journaux ou revues qui transgressaient les prescriptions de la morale ou blessaient la pudeur.

Malheureusement, il n'y avait aucun PIERRE LE GRAND canadien à Québec pour percer sa fameuse "fenêtre sur l'Europe".

A quelques égards il y a une certaine ressemblance entre la géographie, l'histoire et la littérature russe et canadienne. C'est l'Abbé Roy lui-même qui dit que les Canadiens-français d'aujourd'hui "ont un peu de l'âme russe". (1)

Nous avons le miracle canadien et le miracle russe. Les steppes russes et les prairies canadiennes semblent sans bornes. L'hiver est long et rude au Canada aussi bien qu'en Russie. Le Saint-Laurent et la Volga sont comme deux soeurs. Les ancêtres des Canadiens-français ont créé "La Chanson de Roland", ceux des Russes le "Dit de l'ost d'Igor". La Russie fut de bonne heure envahi par des ennemis supérieurs en

---

(1) Roy, C., Essais sur la littérature canadienne, p.225.

nombre, tout comme la Nouvelle-France par les Anglais. Refulé vers le nord-est, loin de tous ses foyers culturels, le peuple russe n'évita le métissage avec les Tartares que grâce au sentiment de sa supériorité morale et spirituelle; toutefois, son développement allait marquer le pas et même rétrograder.

Au Canada français, au contraire, a eu lieu une lutte entre les deux hautes cultures. Pourtant, les Canadiens-français résistèrent avec succès à l'assimilation anglaise. Dès lors, la ressemblance entre les deux nations, le Canada et la Russie, s'arrêtent. Car tandis que la culture s'est enracinée profondément dans l'âme du peuple russe, et que l'art est devenu leur seconde nature, les Canadiens-français, grâce à leur Eglise, ne gardent que leur religion et leur langue. Désormais, nous voyons le peuple russe, pieux gardien des richesses accumulées par des époques merveilleuses, et les Canadiens-français qui continuent à garder jalousement leur religion.

Au dix-neuvième siècle nous avons la naissance d'une littérature canadienne. Les poètes et les prosateurs tels que Garneau, Crémazie, Fréchette, Lemay, de Gaspé, révèlent l'âme canadienne... Mais les traits caractéristiques de cette littérature ne sont que le "régionalisme", l'élément patriotique, et surtout le sentiment religieux. Selon le mot de Casgrain, cette littérature "sera grave, méditative, spiritualiste, religieuse, évangélisatrice..."

Au même siècle, voilà la miraculeuse renaissance des Russes: comment ce fait-il que la Russie ait été capable de produire Pouchkine, l'égal de Shakespeare, au bout de cent ans d'imitation et d'études?

Plus tard, Tourguénief, Tolstoï et Dostoïevsky sont apparus à leur tour, et tous trois sont devenus les maîtres du roman européen. Il en

va de même pour la musique. Cinq ans après Pouchkine, on voit apparaître Glinka, le père de la musique russe. Ensuite se fut le tour de Moussorgsky, Borodine et Rimsky-Korsakof, des contemporains de Tolstoï et de Dostoïevsky. En 1908 Diaghilef présente ses Ballets russes aux Occidentaux et provoque un véritable éblouissement.

En dépit de l'autocratie des Tsars, les masses des paysans, des étudiants et des intellectuels restèrent libres spirituellement. "Le Tsar est loin et la Mère Russie est vaste," dit-on, et les poètes, les dramaturges et les romanciers écrivent "Ceux qui vivent bien en Russie", le "Revisor", ou bien le "Mal de trop d'esprit", les "Âmes mortes"...

Le Génie créateur et la liberté d'expression vont toujours ensemble.

Ainsi, d'après la littérature, nous connaissons toute la vie sociale, religieuse, culturelle d'un peuple. Les livres suivent toujours les mœurs, ils sont un miroir où se reflète la vie humaine dans toutes ses manifestations, bonnes et mauvaises. Il est donc nécessaire que l'art soit libre. Le poète ou le prosateur doit exprimer toutes ses idées, toutes ses pensées sans être nommé "empoisonneur public" et persécuté. Peindre la vie d'après nature n'est pas seulement son privilège, mais aussi son devoir.

Et quel est le rôle de l'amour dans l'art? C'est une chose bien connue que l'amour est le sujet capital, essentiel de tout art. Prenons pour ainsi dire n'importe quelle oeuvre dramatique, comique, tragique, et même épique, lisons des romans, des poèmes, des chansons populaires, contemplons les chefs-d'oeuvre de la sculpture et de la peinture, enfin, écoutons les sons de la musique, les symphonies, les opéras, les ariettes, presque partout s'élève le chant éternel de l'amour.

D'ailleurs, il y a l'amour dans toute la nature: pourquoi donc n'était-il pas permis au poète canadien d'exprimer dans son oeuvre ce qu'il avait reçu de son Créateur: la passion et le sentiment de l'amour?

LA FIN

**BIBLIOGRAPHIE**

- Ares (R.), Notre question nationale, 3 vol. Montréal, 1944-47.
- Arles (Henri d'), Nos Historiens, Action Française, Montréal, 1921.  
Louis Fréchette, The Ryerson Press, Toronto, 1924.  
Estampes, Action Française, Montréal, 1926.
- Armstrong, (E.H.), The Crisis of Quebec 1914-18, New York, 1937.
- Arnould, Nos amis les Canadiens, Oudin, Paris, 1913.
- Asselin (O.), L'oeuvre de l'Abbé Groulx, Action Française, Montréal, 1923.
- Baby, L'exode des classes dirigeantes à la cession du Canada. Dans: The Canadian Antiquarian, Montréal, July-October, 1899.
- Baumal, (F), Tartuffe et ses avatars, Paris, 1925.
- Beauchemin (N.), Floraisons matinales, Ayotte, Trois Rivières, 1897.  
Patrie Intime, Montréal, 1928.
- Bentzon (Th.), Les femmes du Canada français, Revue des Deux-Mondes, 15 mai 1898, p.313.
- Bernard (H.), Essais critiques, Lévesque, Montréal, 1929.
- Bisson (A.), Le Romantisme littéraire au Canada français, Droz, Paris, 1932.
- Bibaud (M.), Epitres, Satires, Chansons, Epigrammes et autres pièces de vers, Durvenois, Montréal, 1830.  
Histoire du Canada, I.-III. 1837-1878.
- Boucher, (P.), Histoire véritable et naturelle des moeurs et productions du pays de la Nouvelle France, vulgairement dite le Canada. (Réimpression), Québec, 1849.  
True and Genuine Description of New France, Canada in the 17th century, Montréal, 1883.
- Bracq (J.C.), L'Evolution du Canada français, Paris, Plon, (sans date).  
The evolution of French Canada, New York, Mac Millan, 1924.
- Bourassa (H.), La langue gardienne de la foi, Montréal, (sans date).  
Le Canada apostolique, Montréal, 1919.
- Braunschvig (M.), Le sentiment du beau et le sentiment poétique, Paris, 1904.
- Brémond (H.), Histoire littéraire du sentiment religieux en France, Paris, Bloud et Gay, 1933, T.VI.
- Bruchési (J.), Histoire du Canada, Beauchemin, 1951.
- Brunet (B.), Histoire de la littérature canadienne-française, Ed. de l'Arbre, Montréal, 1946.

- Bédier et Hazard, Histoire de la littérature française, I., II., Larousse, Paris.
- Cartier (J.), Discours du voyage, Raphaël du Petit Val, Rouen, 1598.
- Gasgrain (Abbé H.R.), Oeuvres Complètes, I. - IV. Beauchemin, Montréal, 1896.
- Chapais (T.), Cours d'Histoire du Canada, I.- IV., Ed. B. Valiquette, Montréal, 1919.  
Discours et Conférences, Garneau, Québec, 1913.  
Mélanges, L'Événement, Québec, 1905.
- Chapman (W.), Les Aspirations, Paris, Motteron-Martinet, 1904.
- Charbonneau (J.), Les Blessures, Lemerre, Paris, 1912.  
Des influences françaises au Canada, Beauchemin, Montréal, 1916.  
L'École littéraire de Montréal, Lévesque, Montréal, 1935.
- Champlain (S. de), Des Sauvages ou Voyages, Claude de Monstr'oeil, 1603.
- Charlevoix (Père), Histoire et description de la Nouvelle France avec journal historique, Paris, 1744. (I-III, Rolin).
- Chartier (E.), Pages de Combat, Montréal, 1911.  
La littérature française à l'étranger, Paris, de Gigord, 1923.
- Chauveau, (P.J.O.), L'Instruction publique au Canada, Québec, 1876.  
Charles Guérin, 1852.
- Crémazie, (O.), Poésies, Beauchemin, Montréal, 1925.  
Oeuvres complètes, Beauchemin, Montréal, 1883.  
Lettres et fragments de lettres, Québec, Garneau, 1886.
- Closse (L.), La réponse de la race, Thérien Frères Ltée, Montréal, 1936.
- Dantin (L.), Poètes de l'Amérique française, New York, 1928.  
Glosses critiques, Action française, Montréal, 1931.
- David (L.), Les deux Papineau, Montréal, Sénécal, 1896.  
Souvenirs et Biographies, Montréal, 1911.  
Mes Contemporains, Montréal, 1894.
- DeCelles (A.D.), Laurier et son temps, Montréal, 1920.
- Desrosiers et Fournet, La race française en Amérique, Montréal, Beauchemin, 1911.
- Dessules (L.A.), Discours sur l'Institut canadien, Montréal, 1863.
- Dugas (M.), Littérature canadienne, aperçus, Firmin-Didot, Paris, 1929.

- Durham (Lord), Le Rapport de Durham, Aux Editions du Québec, 1948.
- Ferland (J.B.A.), Cours d'Histoire du Canada, I-II, 1861, 1865.  
Québec.
- Fournier (J.), Anthologie des Poètes canadiens, Montréal, Granger,  
1934.  
Mon encrier, 2 vol. Montréal, 1922.
- Fréchette (L.), Mes loisirs, Québec, 1863.  
La voix d'un exilé, Chicago, 1868.  
La Légende d'un Peuple, Paris, 1888.  
Epaves poétiques, Montréal, 1908.
- Garneau (F.X.), Histoire du Canada, I-III., 1845-1848, Montréal,  
Beauchemin, 1882.
- Gagnon (E.), Chansons populaires du Canada, Montréal, Beauchemin, 1908.
- Garrod, (H.W.), The Study of Poetry, Oxford, Clarendon Press, 1936.
- Giraud (M.), Histoire du Canada, Paris, 1946.
- Gosselin (Abbé A.), L'Eglise du Canada, depuis Mgr de Laval jusqu'à  
la conquête, Mgr. de Pontbriand, I-III, Québec,  
Typ. Laflamme et Proulx, 1914.
- Gaspé (P.A. de), Mémoires, Québec, Hardy, 1885.
- Goyau (G.), Les origines religieuses au Canada, Paris, 1925.
- Groulx (Abbé L.), La naissance d'une race, Montréal, Action française,  
1919.  
L'Enseignement du Français au Canada, Montréal, 1931.
- Halden (Charles ab der), Etudes de littérature canadienne, Paris,  
De Rudeval, 1907.
- Harvey (J.C.), Pages de Critique, Québec, 1926.
- Hérbert (M.), De livres en livres, Lévesque, Montréal, 1929.  
Les Lettres au Canada français, Lévesque, Montréal, 1936.
- Houlé (L.), L'Histoire du Théâtre au Canada français, Montréal, 1945.
- Huston, Le répertoire national, ou recueil de littérature canadienne,  
I-IV, Montréal, 1895.
- Incarnation (Mère M.), Ecrits spirituels et historiques, Paris, Desclée,  
1935.
- Jobin (A.J.), Visages littéraires du Canada français, Ed. Zodiaque,  
Montréal, 1914.
- Jones (F.M.), Le Roman canadien-français, Montpellier, 1931.

- Kalm, (P.), Voyage en Amérique, dans: Mémoires de la Société historique de Montréal, 1880.
- La Hontan (Baron de), Voyages du Baron de La Hontan dans l'Amérique septentrionale, Amsterdam, 1741.  
Un Outre-Mer, Voyages au Canada, Paris, Plon, 1900.  
Dialogues Curieux, Hopkins Press, Baltimore, 1931.  
New Voyages to North America, I, II, Chicago, 1905.
- Lanctôt, (G.), F.X. Garneau, Ryerson Press, Toronto.  
Filles de Joie ou Filles du Roi, Montréal, 1952.
- Lareau (E.), Histoire de la littérature canadienne, Montréal, 1874.
- Laurier (W.), Discours à l'étranger et au Canada, Montréal, Beauchemin, (sans date)
- Lemay (P.), Essais poétiques, Desbarats, Québec, 1865.  
Contes vrais, Montréal, 1907.
- Lamontagne (B.), Par nos champs et nos rives, Le Devoir, Montréal, 1917.
- Léger (J.), Le Canada français et son expression littéraire, Paris, 1938.  
Librairie Nizet & Bastard.
- Lemonnier (L.), Histoire du Canada français, Hachette, Paris, 1949.
- Lièvre, (P.), Notes et réflexions sur l'Art poétique, Paris, 1911.
- Lozeau (A.), L'Ame solitaire, De Rudeval, Paris, 1907.
- Long (M.H.), A History of the Canadian People, New France, I., The Ryerson Press, Toronto, 1942.
- Mac Mechan (A.), Head-Waters of Canadian Literature, McClelland & Stewart, Toronto, 1924.
- Marion, (S.), Pierre Boucher, un Colon Canadien, Québec, Proulx, 1927.  
Sur les pas de nos littérateurs, Montréal, Lévesque, 1933.  
En feuilletant nos écrivains, Montréal, 1931.  
Les lettres canadiennes d'autrefois, t.VIII, Ottawa, 1954.
- Moore, The Clash, traduit de l'anglais (Le choc), par E. Bilodeau, 1920, Montréal.
- Maurault (O.), Le vie intellectuelle au temps de Garneau, Montréal, 1945.
- Nelligan (E.), Poésies complètes, Montréal, 1952.  
Oeuvre, Préface par Louis Dantin, Montréal, 1925.
- Pagnuelo (S.), Etudes Historiques et légales sur la liberté religieuse en Canada, Montréal, Beauchemin, 1872.
- Pierce, L., An Outline of Canadian literature, The Ryerson Press, Toronto, 1927.

- Robitaille (G.), Etudes sur Garneau, Action française, Montréal, 1929.
- Routhier (A.B.), Conférences et discours, I.-II., Québec, 1889-1904.
- Rousseau (J.J.), Lettre à Mr. D'Alembert sur les Spectacles, Lille, 1948.
- Roy (C.), Nos Origines littéraires, l'Action sociale, Québec, 1909.  
Essais sur la littérature canadienne, Montréal, Beauchemin,  
1913.  
Nouveaux Essais sur la littérature canadienne, Québec, 1914.  
Manuel d'histoire de la littérature canadienne-française,  
Québec, 1923.
- Salone, (E.), La colonisation de la Nouvelle-France, Paris, (sans date),  
Librairie Orientale et Américaine.
- Stendhal, Racine et Shakespeare, Etudes sur le Romantisme, Paris, (s.d.)
- Siegfried (A.), Le Canada, les deux races, Paris, Colin, 1907.
- Sulte, (B.), Histoire des Canadiens français, 1608-1881, VIII. vol.  
Wilson et Cie, Montréal.
- Tardivel, (J.), Pour la patrie, Montréal, Cadieux et Deronc, 1895.
- Tieghem (P.van), Histoire de la littérature française, Paris, L.Fayard,  
1949.
- Vattier (G.), Essai sur la mentalité canadienne-française, Paris,  
Champion, 1928.
- Trudel (M.), L'influence de Voltaire au Canada, I.II, L'Université  
Laval, 1945.
- Viatte (A.), Histoire littéraire de l'Amérique française des origines  
à 1950. Québec, Paris, 1954.
- Wade (M.), The French Canadians, 1760-1945, Toronto, 1955.
- Woodley (E.C.), Canada's Romantic Heritage, Dent & Sons, Toronto, 1935.
- 
-

TABLE DES MATIÈRES

PREFACE.....	1
Chapitre I..... LE GENIE FRANÇAIS	21
Chapitre II..... ORIGINES SPIRITUELLES DU CANADA FRANÇAIS	43
Chapitre III..... LE RAPPORT DE DURHAM	63
Chapitre IV..... L'INTERVENTION DE L'EGLISE	81
Chapitre V..... VERS UNE LITTÉRATURE TOUT A FAIT LIBRE?	92
Chapitre I..... DE FRÈRE SAGARD A L'ABBE GROULX	107
Chapitre II..... LES ROMANCIERS OU LES MORALISATEURS?	124
Chapitre III..... LA POÉSIE ENCHAÎNÉE	153
Chapitre IV..... LA CRITIQUE EST-ELLE NÉCESSAIRE?	174
Chapitre V..... UN THÉÂTRE NATIONAL?! - VOILÀ L'ENNEMI!	189
CONCLUSION.....	206
BIBLIOGRAPHIE.....	214

---